This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06170797 6

ANNEX

SB
Morelly

H 19295 Barbier 95
H 2315 Barbier 95.
par Morelly.

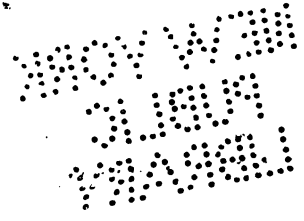
Des Chants qui dignement
célebrent sa grandeur
Auguste Vérité, Mere de
la Nature,
les traits de cette peinture
l'Interprete et l'Amour

NAUFRAGE
DES
ISLES FLOTTANTES,
OU
BASILIADE
DU CÉLÉBRE PILPAI.
POËME HEROÏQUE
Traduit de l'Indien par Mr. M******.
TOME PREMIER.

A MESSINE,
Par une Société de LIBRAIRES.

M. DCC. LIII.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
366448A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1928 L



EPITRE
DÉDICATOIRE
A LA
SULTANE REINE.

*TA HAUTESSE, Magnifique Sultane, Incomparable Houri * du Monarque des Muſulmans, m'a fait commander de traduire les Ouvrages ineſtimables du Philoſophe la Lumière de l'Inde, le plus ſage de tous les Viſirs.*

Je me ſuis incliné avec reſpect devant tes ordres; j'en ai porté le ſeau ſur mon

* Fille du Paradis deſtinée, ſelon Mahomet, à faire plaiſir aux bons Muſulmans.

front & ſur ma poitrine. Tu as voulu voir les beautés raviſſantes de ce Poëme divin, traveſties à la Françoiſe. Quelle gloire pour ma Nation & pour ma Langue, de ſervir d'interprète aux nobles amuſemens auxquels ta grande ame ſe livre dans ces jardins délicieux, où tu brilles au milieu d'une foule de Graces, comme l'Aſtre, emblême de cet Empire, entre les céleſtes flambeaux !

Je ne ſais, Souveraine de tant de Nations, ſi j'aurai dignement retracé les charmantes peintures de cet excellent Original.

Mais que TA HAUTESSE daigne agréer l'encens que les foibles étincelles de mon génie te brûlent ſur cet autel, puiſque tu veux & permets que les prémices de ce tréſor précieux, ignoré depuis tant de ſiécles, te ſoient offerts par celui qui a eu le bonheur d'en faire la découverte.

*Ici, ſuprême Aſeki, * me proſternant humblement, je baiſe le ſeuil de la ſublime Porte qui dérobe à nos foibles regards la lumière trop vive de tes éblouiſſans appas,*

* Favorite.

LETTRE
A
A LA MÊME

Sur la vie & les Ouvrages de Pilpai, avec les Avantures du Traducteur.

TU m'ordonnes, Magnifique Sultane, de répondre, ſans préambule d'ennuyeux complimens, à toutes les queſtions que tu me fais faire par ton Kiſlar-Aga, * j'obéis.

J'etois à Dehli † au ſervice de Thamas-Kouli-Khan, lorſqu'il s'empara de cette riche Capitale, où bientôt une émeute imprévue, ou ſuſcitée à deſſein, fournit à ce cruel uſurpateur le prétexte d'aſſouvir la ſoif du ſang & de l'or qui le brûloit. Je n'eus

* Chef des Eunuques noirs.

† Quelques-uns prétendent qu'il faut prononcer Dilli.

heureuſement aucun ordre qui m'obligeât à prendre part à la ſanglante & barbare exécution qui ravagea cette malheureuſe Ville ; mais je me trouvai du nombre de ceux qui furent commandés pour enlever les tréſors & les meubles précieux de la Couronne. Moins empreſſé à ce pillage, qu'à conſidérer la magnificence des appartemens du Monarque Mogol, ma curioſité me conduiſit dans une ſale où étoit renfermée ſa bibliothéque, & dès l'inſtant je mépriſai tout le reſte.

Je ſavois la langue du Pays, & mon goût pour l'étude m'auroit fait donner tout l'or de l'Inde pour ces richeſſes de l'ame. Je parcourois à la hâte les titres de quelques livres ; mais je fus bientôt interrompu par une foule de pillards, qui, les dépouillant brutalement de leurs couvertures en broderie, n'en firent qu'un monceau de lambeaux. Je ramaſſois quelques-uns

de ces précieux débris ; j'aurois ſouhaité que mes forces euſſent pu ſuffire pour les emporter tous : je m'attachai à ceux qui me paroiſſoient les plus curieux ; mais incertain du choix, j'en prenois un que je rejettois, puis un autre que j'abandonnois encore. Mes avides compagnons ſe moquoient de moi, quand l'un d'eux ayant découvert une armoire ſecréte, en tira une boite d'or maſſif, garnie de pierreries. Il l'ouvre, & y trouva, au milieu de quantité d'aromates dont le parfum ſe répandit dans la ſale, des tablettes à l'Indienne manuſcrites en lettres d'or. J'étois proche de lui : Docteur, me dit-il d'un ton railleur, je ne me pique pas même de ſavoir lire l'inſcription des Roupies d'or, * explique-moi le titre de ce livre, je le crois de conſéquence. Y ayant donc jetté les yeux, j'apperçus cette éti-

* Monnoie du Mogol qui vaut argent de France 24 livres 14 ſols.

quette, ou plutôt cet éloge mis en forme de frontiſpice: *Ouvrage merveilleux de l'incomparable Pilpai, la perle des Philoſophes de l'Indoſtan & de toute la terre.* Plus bas étoit écrit: *Ce livre contient des vérités qui ne ſont pas bonnes à dire à tout le monde; que les Sages ne prodiguent pas aux ſtupides; que les Rois eſtiment, mais qu'ils n'écoutent pas volontiers: il n'y a qu'une ame intrépide qui ſe faſſe gloire de les tirer de l'obſcurité.*

Ceci fait ton éloge, Sublime Sultane, puiſque tu aimes tant la lecture de ces vérités.

Au nom de Philoſophe Indien, mon ſoldat furieux jetta les tablettes par terre, en s'écriant: Quoi! traiter avec tant de reſpect les Ecrits de ce chien d'Idolâtre! cet honneur n'appartient qu'à ceux de notre divin Prophéte. A ces mots il me quitta, & me laiſſa ce que je n'aurois pas changé contre ſa boite.

Je connoiſſois la réputation & le

mérite de ce célébre Poëte. Ses Ouvrages ont été traduits preſqu'en toutes langues ; ce ſont de ſages leçons de l'art de regner que ce prudent Miniſtre *Philoſophe Gymnoſophiſte* donne à ſon Roi Dabſchelin. Pour rendre ces inſtructions agréables, il en a fait des fables ou dialogues entre animaux de différente eſpéce. On donne à ce livre, &, par conſéquent, à ſon Auteur, deux mille ans d'antiquité, d'autres le font plus moderne. Je ne m'arrêterai point ici à diſcuter ce point.

Je pourſuis mon récit. Je me retirai dans ma tente avec mon précieux butin pour le contempler à loiſir. Je me flattois de poſſéder l'original de ces fables ſi recherchées. A peine l'eus-je ouvert, que je reconnus que ce n'étoit point cela, & bientôt je me trouvai plus riche que je ne croyois. Une diſſertation ſur le véritable titre de ce livre, m'apprit que

c'étoit un autre Poëme de Pilpai qui n'avoit point encore été rendu public. Voici ce qu'elle contenoit :

» Le *Naufrage des Iſles flottantes* eſt » le véritable *Homaioun-Nameh*, ou » *Livre auguſte*, autrement *Giavidan-Khird*, c'eſt à-dire, *la Sapience de tous les tems* : c'eſt le regne, le triomphe de la vérité, toujours une, toujours conſtante, toujours lumineuſe malgré les efforts de l'erreur & des préjugés pour l'obſcurcir ; c'eſt l'écueil contre lequel l'inſtabilité, l'incertitude des fauſſes vertus, l'apparence fantaſtique des chimères que révérent les mortels, ſéduits par le menſonge, viennent rompre les fragiles fondemens de leur tirannie. Ici Pilpai ne fait point parler de vils animaux, mais la vérité & la nature elles mêmes : il perſonifie, par une ingénieuſe allégorie, ces fidéles interprétes de la Divinité ; il les fait préſider au bonheur d'un vaſte Em-

» pire ; par elles il dirige les mœurs &
» les actions des Peuples qui l'habi-
» tent, & du Héros qui les gouverne ;
» il leur oppoſe, ſous diverſes emblê-
» mes, les vices conjurés contre elles,
» mais artiſans de leur propre deſtru-
» ction. »

Le Gloſſateur ajoutoit que Dabſchelin allant, comme il en avoit été averti en ſonge, pour prendre poſſeſſion du tréſor que Huſchanck, un de ſes ancêtres, lui avoit laiſſé, trouva dans une caverne, avec quantité de richeſſes, des préceptes que Pilpai lui expliqua d'abord par des fables ; mais que ce Philoſophe, peu content de cette explication donnée par les organes d'un Renard, d'un Chien, d'un Loup, d'un Bœuf, d'un Oiſeau, &c. s'aviſa, pour donner plus de force à la vérité & à la nature, de leur faire elles-mêmes prononcer leurs oracles dans ce Poëme admirable.

Ce préambule flatteur me fit con-

jecturer que cet Ouvrage pouvoit fort bien n'être pas de celui auquel on l'attribuoit. L'on ſait que quelques Auteurs, comme les Corſaires, arborent divers pavillons pour ſurprendre, ou pour s'eſquiver; ainſi il n'eſt pas nouveau de voir paroître des ouvrages ſous un nom emprunté, ſoit pour en mettre les défauts à l'ombre d'une réputation étrangére, ſoit pour faire tomber cette réputation même, ou enfin pour piquer par cette annonce, la curioſité du Lecteur ſottement prévenu, qui ne trouve rien de bon que ce qu'un tel a dit, & qui préféreroit les plus grandes impertinences de ce *Quidam* en vogue, aux plus excellentes leçons que proféreroit une bouche inconnue. J'achevai de lire cette Piéce ſi bien préconiſée, & je reconnus à différens traits, ou qu'elle n'étoit point de Pilpai, ou que cet Auteur avoit vêcu dans des tems bien moins reculés. Au reſte, quelque ſoit l'Auteur

de cette production, je ne la trouvai point indigne de porter un grand nom, ni des honneurs que les Princes Mogols lui rendoient. Je crois même que ſi Alexandre * goûta la harangue que lui firent les Sytes, Porus auroit achevé de le convertir en lui envoyant ce livre. Sans doute que cet imitateur d'Achile eût délogé le Chantre de ce Héros, pour donner ſon bel appartement † au Chantre Bramin; & ſi l'infortuné Muhammed ſe fût aviſé de le faire lire à ſon Vainqueur, peut-être auroit-il adouci le cœur de ce tigre. Tout dans cet Ecrit répond parfaitement à la haute idée que le Prologue s'efforce d'en donner. On y trouve une excellente morale rappellée à des

* Alexandre conquit à peu près les mêmes Pays que Thamas-Kouli-Khan; & Muhammed regnoit où Porus avoit regné autrefois.

† Alexandre portoit avec lui & mettoit ſous le chevet de ſon lit l'Iliade enfermée dans une boëte d'or pareille à celle qui renfermoit le Poëme de Pilpai.

principes inconteſtables, & revêtus des plus magnifiques ornemens de l'Epopée. Cette lecture m'avoit rempli de ces penſées, & j'étois ſurpris que les fables du même Auteur euſſent fait tant de bruit, tandis que cette belle allégorie étoit demeurée enſevelie dans un pompeux oubli. Mais la réflexion m'apprit bientôt que je venois de me tromper dans mes conjectures ſur la docilité de ces deux célébres Brigands, & me fit auſſi appercevoir la cauſe d'une préférence qui me ſembloit ſi déplacée: elle me fit ſouvenir de ce que j'avois vu au premier aſpect de ce livre, que les maîtres de la terre, ainſi que la plûpart des hommes, n'aiment que des vérités maſquées ou apparentes, dont le langage ambigu puiſſe leur ſervir d'excuſe : ils aiment un miroir faux pour rejetter ſur cette glace les défauts de leurs viſages, ou pour ſe les déguiſer. Si quelquefois ils révérent la ſageſſe, c'eſt comme les

Fetfa, ou Décrets de certains Mouphtis, qu'on encaiſſe proprement ſans les lire. Une fauſſe politique apprend aux Rois que l'homme redevenu ce qu'il devroit naturellement être, le pouvoir ſouverain deviendroit inutile : ils s'imaginent que là où regneroit l'équité naturelle, l'autorité n'étant plus qu'une conceſſion volontaire de l'amour des peuples, n'auroit plus la ſtabilité d'un droit établi par la force & maintenu par la crainte.

Tu m'as permis toutes ces réflexions, Sublime Sultane, & tu veux que je paſſe à d'autres ſur le génie de nos Ecrivains. Je puis dire, ſans hiperbole, que chez nous les arts & les ſciences expérimentales ne parviendront peut-être jamais à un plus haut point de perfection, ou, ſi je me trompe à l'égard des bornes que je mets à leurs progrès, au moins eſt-il certain qu'elles ne peuvent être traitées d'une maniére plus agréable &

plus capable d'inſpirer à la raiſon du goût pour la vérité. Ici l'eſprit libre de ſe livrer tout entier aux charmes de cette Belle, leurs amours ne peuvent rien produire que d'une beauté accomplie.

Quant à la morale, la plupart de ſes fondemens ſont poſés ſur tant de faux appuis, que preſque tous les édifices érigés ſur ces fonds, manquent de ſolidité : ceux d'entre nos Ecrivains qui en ſentent le foible, n'oſent creuſer; la politique & la ſuperſtition craindroient la chute de leurs maximes tiranniques; l'ignorance & l'impoſture ſe verroient démaſquées; d'autres ſe croient bonnement en terre ferme, & s'étaient comme ils peuvent; enfin, à l'exception d'un petit nombre aſſez courageux pour s'aider du vrai, le reſte lui ſubſtitue dans ſes écrits une foule d'ornemens dont il habille, comme il peut, les ridicules idoles qu'encenſe le vulgaire.

Faut-il après cela s'étonner des fades leçons que la plûpart de nos Poëtes nous débitent en termes pompeux? Imitateurs ou copiſtes les uns des autres, l'un prend le Diable pour ſon Héros, & l'intrigue à faire manger une pomme à nos premiers Parens; l'autre, à force de machines bizarrement ajuſtées dans tout ſon Poëme, tranſporte un Avanturier aux Indes Orientales; pluſieurs célébrent les extravagances des vieux Paladins; celui-ci fait un fort honnête homme de ſon Héros, fort zélé pour le bien de ſes Sujets, mais entiché de mille préjugez qui peuvent l'empêcher de travailler efficacement à leur bonheur, & le faire devenir la dupe du premier hipocrite; il lui enſeigne l'art de pallier les maux & les vices d'une ſociété ordinaire, mais non les moyens d'en couper la racine, ni le ſecret d'en perfectionner l'économie. Parlerai-je de celui qui vient de chanter les barbares

conquêtes des Eſclaves de leurs propres Dervis? * ou des leçons *fanfreluches* de la Morale en *falbala* de cette Chronique ſcandaleuſe † *pretentaillée* des ridicules portraits d'environ deux cens fols ?

Si TA HAUTESSE ouvre nos Romans, elle n'y trouvera preſque rien capable de contenter ton eſprit ſublime. Ici tu verras une Prude livrer de longs combats contre ceux qui s'efforcent de la délivrer d'une gênante virginité ; tu lui verras étaler le pompeux galimatias qu'on nomme beaux ſentimens ; dans d'autres, & preſque dans tous, on ſemble prendre à tache de faire valoir toutes les capricieuſes maximes qu'inventa l'humaine folie pour répandre l'amertume ſur les courts inſtans de ſes plaiſirs : tout cela eſt accompagné d'une infinité de cataſtrophes bien ou

* *Le Mexique conquis*, Poëme baroque.
† *L'Ecole de l'Homme.*

mal trouvées, triſtes ou gaies, ſanglantes ou heureuſes, ſuivant l'imagination qui les enfante : ailleurs on nous préſente ſous le nom d'allégorie mille impertinentes rêveries, dont il ſeroit impoſſible de faire l'application; enfin, de combien de fadaiſes n'inonde-t-on pas le Public de nos Contrées ? Toutes ſemblent conſpirer à mettre en honneur & en crédit ce qui fait l'opprobre de la raiſon, & à avilir les facultés de ce don précieux de la Divinité.

Cependant, grace au goût pour la vérité, que l'étude des Sciences a inſenſiblement répandu chez nous, il ſe trouve des génies capables d'éclairer l'Univers : quelques-uns ont eu le courage de le tenter, mais le plus grand nombre, ſoumis en apparence à un joug qui leur ôte la liberté, n'ont, comme ces terres fertiles auxquelles on refuſe la matiére d'une utile fécondité, produit au hazard rien que de

propre à la retraite & à la nourriture des reptiles.

Je puis donc, ſans donner, ſuivant la coutume des Traducteurs, des louanges outrées à mon Original, demander ce que ſont, vis-à-vis de lui toutes nos rapſodies Occidentales, & dire en parodiant un ancien Poëte : *Muſes Européennes ; ceſſez de vanter vos Gothiques merveilles.* *

Je quitte, Puiſſante Aſeki, des réflexions déja trop longues pour paſſer à mes propres Avantures qui deviennent intereſſantes, puiſque TA HAUTESSE m'en ordonne le récit : peut-être la ſingularité des événemens qui m'ont procuré l'honneur de devenir ton interpréte, t'amuſera-t-elle.

* *Barbara Pieridum ſileant miracula....*
Parodie de ce Vers de Martial :
Barbara Pyramidum ſileant miracula....

Avantures du Traducteur.

DESTINÉ, par ma naiſſance, au métier des armes, dès que je fus en âge de les porter, j'en fis l'apprentiſſage ſous un de mes parens qui commandoit un vaiſſeau de Roi : il étoit d'une Eſcadre qui avoit ordre d'eſcorter des Marchands qui alloient ſur les côtes d'Afrique, faire le commerce des Négres. Dans ce Pays barbare le Prince vend ſes Sujets, & le Pere ſes propres enfans. Comme nos jeunes gens du bel air, que nous nommons *Petits Maîtres*, ont pris goût à ſe faire ſervir par cette eſpéce enfumée, je demandai la permiſſion à mon Parent de me mettre à la mode : je fis donc emplette d'un jeune Négre de treize à quatorze ans, qui me paroiſſoit d'une humeur fort gentille : c'étoit un très-beau garçon dans ſon pays, c'eſt-à-dire, l'Antipode de la beauté Européenne ;

ſon adreſſe, ſa facilité à apprendre nôtre langue, l'attachement qu'il témoignoit pour ſon nouveau Maître, me le firent prendre en amitié ; mais je penſai le perdre pendant le trajet que nous fimes au retour de notre expédition. Nous avions relâché à l'embouchure d'une riviere pendant un calme qui nous arrêtoit ; la chaleur & l'eau douce inviterent pluſieurs de l'Equipage à prendre le bain ; mon Eſclave s'y jetta comme les autres ; nous les regardions de deſſus le pont ; & j'allois moi-même les imiter, lorſque nous les vimes en fort mauvaiſe compagnie. Pluſieurs Requiens ou chiens de mer s'étoient mis de la partie : ces poiſſons monſtrueux ſont fort friands de chair humaine ; mais comme ils ont la machoire inférieure placée fort bas ſous un long bec ou muſéau, ils ne peuvent guère ſaiſir leur proie que lorſqu'elle ſort de l'eau ; auſſi ne l'attaquent-ils ordinairement

que dans cet inſtant : tant qu'un homme nage, ils rodent autour de lui & le ſuivent ſans marquer aucun mauvais deſſein ; il faut donc, pour échapper à leur triple rangée de dents fort tranchantes, ſe faire enlever avec une extrême promptitude. Nous jettames pour cela des cordages à nos gens ; ils s'en lierent, & nous les ſauvames heureuſement de ce preſſant danger, à l'exception de mon pauvre Eſclave, qui n'ayant pas été tiré aſſez vite, fut atteint entre les jambes par un de ces furieux poiſſons, légérement, à la vérité, mais aſſez cruellement pour y laiſſer toutes les diſtinctions de ſon ſexe. La force de ſon temperament, les ſoins que je fis prendre de ſa guériſon, & l'habileté du Chirurgien lui ſauverent la vie. La reconnoiſſance me l'attacha ſi fortement, qu'il me ſuffiſoit, pour le punir de quelques fautes, de le menacer de me défaire de lui.

De retour en France, quelque disgrace & le désir de voyager, m'en firent sortir. Mon Esclave auquel j'avois rendu la liberté, me conjura de lui permettre de ne point me quitter : j'y consentis, & nous devinmes compagnons de fortune.

Après avoir parcouru quelques Etats voisins, nous passames en Moscovie, où nous apprimes que l'on envoyoit des secours en Perse. Thamas-Kouli-Khan s'étoit fait déclarer Régent de cet Empire, après avoir fait déposer Schah-Thamas, & mis en sa place Abbas III. encore enfant. Je souhaitois de considérer de plus près ce fameux Avanturier, dont la réputation commençoit à faire tant de bruit ; je voulois voir les plus beaux Pays de l'Asie, sans courir les risques d'un voyageur ordinaire. Je sollicitai quelque emploi distingué dans le corps de troupes qu'on lui envoyoit, & l'obtins. L'accueil favorable que ce

Général fit aux Moſcovites & à ceux d'entre eux qui avoient quelque talent, m'engagea avec d'autres volontaires à reſter à ſon ſervice, même après que le ſecours eut été retiré. Nous le ſuivimes donc, & dans les expéditions qui lui frayerent le chemin au Trône de ſes maîtres, & dans les conquêtes qu'il fit ſur les traces d'Alexandre le Grand, dont il ſe diſoit l'imitateur. La premiere guerre m'enleva mon fidéle Eſclave, qui fut fait priſonnier; la ſeconde me rendit témoin oculaire du pillage de Dehli, & me fit poſſeſſeur du riche tréſor ſur lequel j'ai déja entretenu Ta HAUTESSE; enfin, la derniere guerre de Perſe contre cet Empire m'a fait ſubir le ſort de mon Eſclave.

Je fus amené dans cette Capitale avec d'autres captifs: le Boſtangi-Bachi me prit pour travailler aux jardins du Serrail. Je paſſois un jour ſeul aſſez près d'une terraſſe qui répond aux ap-

partemens de tes Eſclaves, au bas de laquelle j'apperçus un papier qui paroiſſoit jetté à deſſein : ce fut pour moi un ſujet de crainte & d'eſpérance; celle-ci fut la plus forte; elle meurt la derniére dans le cœur des malheureux; la moindre lueur favorable les ſéduit. Me croyant donc ſans témoins, je ramaſſai ce papier; il m'apprit qu'une de tes femmes m'obſervoit depuis quelque tems, & m'avoit reconnu pour être de ſa nation ; que des avantures aſſez ſemblables à celles de nos Romans, l'avoient conduite au Serrail : elle me prioit de tâcher de faire avertir notre Ambaſſadeur de ſa captivité ; qu'elle étoit dans le cas de pouvoir obtenir ſa liberté, appartenant à TA HAUTESSE qui peut diſpoſer de ſes Eſclaves ; que ſes raiſons & le nom de ſa famille détermineroient l'Ambaſſadeur à faire ſolliciter près de Toi. On promettoit pour récompenſe, de rompre mes fers, &, en termes généraux, quelque

que choſe de plus flatteur, ſi j'étois ce que je paroiſſois être ; enfin, tout cela étoit ſigné d'un nom fort illuſtre, mais emprunté. On avoit pris la précaution de me jetter ce billet lorſqu'on me vit à portée de le prendre ſans être vu ; malheureuſement elle devint inutile. Je fourrai avec précipitation ce fatal écrit dans mon ſein, & me retirai à l'écart pour le lire : mais preſqu'auſſi-tôt dénoncé que coupable, & auſſi-tôt ſaiſi qu'accuſé, convaincu par cette piéce autentique, qu'allois-je devenir, ô Refuge aſſuré des affligés ! Sans un ordre tout-puiſſant de ta part, qui ſuſpendit l'arrêt d'une mort cruelle, & preſcrivit de me garder, ſans me faire de mal, juſqu'à nouvel ordre ? Hélas ! Tes bontés ne firent alors qu'augmenter mon tourment : je ne crus mon ſupplice différé que pour le rendre plus terrible. Quelque tems après, la vue de Kiſlar-Aga, accompagné d'une nom-

breuſe troupe, me fit frémir. On m'avertit de me préparer à une opération qui me raviſſoit à moi même ſans m'ôter la vie. On ſe met en devoir de l'exécuter : déja le fatal raſoir eſt levé, quand un voix impérieuſe en arrête le coup. La frayeur m'avoit ôté le ſentiment. Revenu de mon évanouiſſement, je ne me vois environné que d'objets affreux, que des horreurs d'une cruelle attente. Je demande qu'on m'en délivre par une prompte mort : tout eſt ſourd à ma voix, tout eſt muet, immobile ; enfin, par une révolution des plus ſurprenantes, j'entens prononcer ma grace : le Chirurgien replie ſon effrayant appareil ; on me délie ; il m'ouvre la veine & me donne tous les remédes capables de diſſiper & de prévenir les ſuites dangereuſes de la frayeur ; on me met dans une infirmerie.

Accablé de réflexions & de recherches ſur la cauſe ſubite de tant de pré-

cipices ouverts & refermés, je m'étois aſſoupi, lorſque je m'entendis éveiller par une voix qui m'adreſſoit ce compliment en bon François : „ Monſieur, me dit-elle, les traits „ d'un Afriquain ne ſont pas faciles à „ reconnoître ; mais les vôtres, pro- „ fondément gravés dans mon cœur, „ ne s'en ſont point effacés : recon- „ noiſſez votre ancien Eſclave : le ciel „ favorable ſemble vous avoir conduit „ dans ces lieux pour me procurer le „ bonheur de vous prouver ma recon- „ noiſſance : que je m'eſtime heureux „ de me voir à portée de vous ſervir „ utilement ! “ C'étoit le Kiſlar-Aga en perſonne qui me tenoit ce diſcours. Un ſtupide étonnement me faiſoit croire que je rêvois, quand ſaiſiſſant une de mes mains, il l'arroſa de larmes de joie. Je me jettai précipitamment à ſon col : ô mon cher Libérateur ! m'écriai-je, eſt-ce donc vous que je retrouve ? eſt-ce à vous à qui

je dois ce que mille vies ne pourroient aquitter ? Vous ne me devez rien, reprit-il : les efforts de mon zéle auroient été vains ſans les bontés de la Souveraine de cet Empire. Après nous être dit tout ce que l'amitié ne ſe laſſe point de redire, après tous les épanchemens de cœur les plus vifs : Racontez-moi, je vous prie, lui-dis-je, par quel miracle vous vous trouvez aujourd'hui mon Ange tutélaire. Je ne ſuis pas ſeul, répondit-il ; mais attendez, mon cher ancien maître, il faut que je vous informe des circonſtances qui m'ont acheminé à cet heureux événement. Il continua donc ainſi.

Lorſque je fus fait priſonnier, le Chef du parti qui m'enleva, ayant reconnu mes qualités naturelles & aquiſes, * ajouta-t-il en riant, me deſtina pour le Serail de SA HAUTESSE ;

* Les Eunuques noirs ſont la plupart totalement dépouillés de ce qui pourroit laiſſer quelque marques ſaillantes de leur ſexe.

mes ſervices ont été agréables à notre Sublime Sultan ; il m'a élevé au poſte où je ſuis. Moins gardien de la porte ſacrée des appartemens de la Suprême Aſeki, que deſtiné à exécuter ſes ordres, elle me commanda de lui acheter quelques livres François & une Eſclave de cette nation, qu'elle aime beaucoup. J'allai pour cela chez un marchand du Serrail ; il me préſenta une fille, laquelle, à ce qu'il me raconta, s'étoit échappée d'un Couvent où ſes parens la retenoient de force ; eſpérant rejoindre ſon Amant, qu'elle croyoit encore en Italie ; elle s'étoit déguiſée & embarquée à Marſeille. Il me rapporta qu'à l'attaque du vaiſſeau qu'il avoit pris, elle avoit fait paroître une valeur qui l'auroit fait prendre pour un homme, ſi l'uſage de dépouiller les Eſclaves, n'avoit découvert ſon ſexe. Ce vieux Corſaire avare m'aſſuroit, pour faire valoir ſa marchandiſe, qu'il la croyoit

encore vierge, & qu'il n'avoit jamais rien vû de ſi beau. Effectivement, l'accablante triſteſſe qui paroiſſoit ſur ſon viſage, n'en avoit preſque point altéré les charmes. Je fus touché du ſort d'une des compatriotes du maître, dont le ſouvenir m'étoit toujours cher. J'aurois voulu, en l'arrachant des mains de ſon raviſſeur, pouvoir lui rendre la liberté ; mais j'étois accompagné & obſervé par des yeux jaloux de mon élévation, qui n'auroient pas manqué de me faire un crime de cette démarche, pour profiter de ma diſgrace. Vous ſavez qu'à cette redoutable Porte les moindres fautes ſont capitales : d'un autre côté, achetant cette Belle, je craignois de cauſer de l'ombrage, & d'indiſpoſer contre moi notre Sublime Sultane : mais réfléchiſſant que ſon ame généreuſe étoit inacceſſible aux baſſeſſes de la jalouſie, & que rien n'étant au-deſſus d'elle par les qualités qui enchantent les yeux & raviſſent les cœurs, elle

ne redouteroit point qu'une Rivale lui enlevât celui d'un Monarque que mille & mille Beautés lui avoient vainement diſputé. Cette penſée me raſſura ; & ayant payé le marchand, je tâchai de calmer les craintes de cette nouvelle Odalique, * & de lui faire eſpérer que, ſans que ſa pudeur courût aucun riſque, elle pourroit mériter l'affection de ſa puiſſante Patrone, des bontés de laquelle elle obtiendroit par la ſuite ſa liberté, puiſqu'étant abſolue dans ſes appartemens, elle pouvoit renvoyer ſes femmes quand il lui plaiſoit. Je préſentai donc cette nouvelle Dame d'atours, qui gagna bientôt les bonnes graces de la Suprême Favorite. Quoique Sa Hautesse n'eut rien à craindre des appas de la Françoiſe, elle lui ſut cependant gré du ſoin qu'elle prenoit de les

* Les Odaliques ſont des filles du Serrail, qui, quoique deſtinées aux plaiſirs des Sultans, paſſent quelquefois leur vie ſans recevoir le mouchoir, & ſervent celles ſur leſquelles eſt tombé ce ſignal de faveur.

négliger, & de les déguiſer même. Cette fille ſoupiroit toujours pour ſa liberté ; elle s'efforçoit de la mériter & de l'obtenir des bontés de l'Aſeki : elle lui étoit ſouvent promiſe, mais toujours différée par amitié ; quelquefois même ſa Patrone lui reprochoit obligeamment ſon peu d'attachement: elle me preſſoit auſſi ſécrétement de travailler à rompre les fers d'une perſonne de votre Pays, en conſidération de l'affection qu'elle me ſavoit pour vous, dont je l'avois ſouvent entretenue. Malgré la crainte des dangers auxquels je m'expoſois, j'avois réſolu de lui rendre ce ſervice ; mais ſon impatience me prévint : elle crut avoir trouvé des moyens plus prompts de ſortir de ſervitude. J'ignorois alors que vous fuſſiez devenu Boſtangi : elle vous remarqua, vous reconnut pour un Francois ; elle eſpéra plus de votre activité que de la mienne.

Hier j'étois dans la chambre de la Sultanne, dont je prenois les ordres,

lorſque je vis cette fille venir toute éplorée, ſe précipiter aux pieds de ſon ſopha : Souveraine des Souveraines, lui dit-elle, je viens humblement me proſterner à tes pieds ; que ton Eſclave daigne trouver grace devant tes yeux ! fais retomber ſur ma tête tout le poids de ton courroux pour un crime dont je ſuis ſeule coupable ; ordonne, je t'en ſupplie, que l'on épargne la vie d'un malheureux Eſclave qu'ont arrêté tes Boſtangis, & qui va, ſans doute, périr par ma faute. Elle avoua auſſi-tôt tout ce qu'elle vous avoit écrit cette ſeule fois : elle ajouta qu'elle s'étoit apperçue que vous aviez été vu ramaſſant ſa lettre, & arrêté preſqu'auſſi-tôt. La Sultane ſe laiſſa fléchir, & fit commander de ſuſpendre tout châtiment. Le Sultan rendit ce jour-là viſite à ſa chere Favorite : elle lui demanda la grace de ſa Françoiſe ; elle l'obtint avec pouvoir d'en diſpoſer comme elle jugeroit à pro-

pos. A votre égard, mon cher maître, il fut arrêté que pour avoir violé les loix ſévéres de ces redoutables lieux, vous ſeriez mis au nombre des Eunuques blancs. J'eus ordre de vous y préparer. Mais quelle fut ma douleur, quand je reconnus mon bienfaiteur expoſé à cette ignominie ! Je volai offrir ma tête : je peignis ſi vivement tout ce que je vous devois, & votre innocence, dont je m'efforçai de donner des preuves, qu'on me permit enfin de vous délivrer, en vous recommandant d'être plus réſervé.

Voilà, Magnifique Reine des nations, ce que j'appris de ton Eſclave, quand il m'eut tiré des mains de mes bourreaux. Je reſtai encore quelque tems ſous les ordres du Boſtangi-Bachi, mais exempt de tout travail, à la recommandation du Kiſlar-Aga : je traduiſis, par ſes conſeils, le Poëme que je te conſacrai, avec la permiſſion du Sublime Sultan. Cet Ouvrage qui m'a mérité le don précieux de la li-

berté, & tant d'autres graces de tes bontés infinies, m'étoit heureuſement reſté, lorſque je fus fait captif; l'ignorance du ſoldat me conſerva ce rare tréſor.

Ce qui acheva de mettre le comble à ma félicité, c'eſt qu'au moment que le Chef des Eunuques m'annonça que j'étois libre : Je ne ſais, me dit-il, ſi votre cœur ne vous a rien dit au récit que je vous ai fait de l'hiſtoire de la belle Eſclave ? Oui, répondis-je, j'ai été ſenſible à ſes malheurs; & pénétré des généreux efforts qu'elle a faits pour ſauver un inconnu, je voudrois qu'il me fût poſſible de lui en marquer dignement ma reconnoiſſance : mais je veux partager avec elle les libéralités de Sa Hautesse. Gardez-les, reprit-il; elle n'exige que votre cœur. Eh, comment le puis-je ? d'impénétrables obſtacles s'y oppoſent : tu ſais d'ailleurs, cher Ami, que fugitif, après m'être vengé d'un odieux Rival,

je me ſuis vu ſéparé pour jamais de celle que j'aimois : ſes barbares parens l'ont ſouſtraite à toutes mes recherches : depuis ce tems je n'ai pu en recevoir aucune nouvelle conſolante : mon cœur gémit encore de cette perte : la triſteſſe qui m'a accompagné dans tous mes voyages, m'a fait mépriſer tous les avantages de la fortune, & la vie même, dont je ne pouvois goûter les douceurs qu'avec l'aimable N***.

A peine achevois-je ces plaintes, que parut une femme voilée. Je tremblai me de voir encore expoſé à de nouveaux dangers : mais quittant tout-à-coup ſon voile, je reconnus celle pour laquelle je les aurois affronté tous, celle que je regrettois. Il m'eſt impoſſible de décrire tout ce que je ſentis à cet aſpect, ni la tendreſſe de nos tranſports : il n'y a que des Amans réunis, après mille traverſes & une longue abſence, qui puiſſent en juger. J'appris donc de cette bouche chérie

qu'elle m'avoit reconnu à travers les jalouſies des appartemens ; qu'elle m'avoit écrit ſous un nom emprunté, craignant que, guidé par la vivacité de ma paſſion, je ne m'expoſaſſe témérairement à des tentatives dangereuſes. Elle ſe ſentoit, dit-elle, aſſez riche par les libéralités de ſa Puiſſante Patrone, pour me tirer d'eſclavage, lorſque les ſollicitations de notre Ambaſſadeur, jointes aux favorables diſpoſitions de TA HAUTESSE, l'auroient rendue libre. Se piquant ſeule de la gloire de l'entrepriſe & du ſuccès, elle n'en avoit point averti notre ami l'Aga ; elle craignoit que par timidité, il ne la détournât de ce deſſein, ou ne la ſecondât trop lentement. Elle m'aſſura qu'elle avoit penſé mourir de douleur, quand elle s'étoit apperçue des dangers que je courois ; & qu'ayant été gardée à vue pendant quelque tems, ſon déſeſpoir étoit extrême de ne pouvoir parler au premier Eunuque, pour l'engager à prier pour

moi. Elle finit par un détail de ſes avantures, que mon Ami ne m'avoit récitées que d'une maniere générale & équivoque, parce qu'il ſe réſervoit le plaiſir de me ſurprendre agréablement. Enfin, pour comble de bonheur, ton premier Eunuque m'apprit que l'aimable N*** étoit libre ainſi que moi.

Telles ſont, Sublime Sultane, les tempêtes & les viciſſitudes qui aſſiégerent ma vie errante, auxquelles ton ame céleſte, ſemblable à ces aſtres brillans qui conduiſent heureuſement le nautonnier au port, vient de faire ſuccéder le calme le plus doux.

Si cette Hiſtoire peut amuſer TA HAUTESSE, toute véritable qu'elle eſt, quelque Poëte, ou quelque Faiſeur de Romans, ne manqueront pas d'en tirer parti : c'eſt un canevas tout préparé ; il n'y manque que la broderie.

J'ajoute, ſi tu le permets, encore un mot ſur le titre de cet Ouvrage, & ſur le deſſein du Poëte Indien.

J'aurois pu, en traduiſant mon Original, changer la Métaphore Orientale, *Naufrage des Iſles flotantes*, en cette explication du ſujet de l'Allégorie, *Ecueil des Préjugés frivoles*. Comme ce Livre porte auſſi la pompeuſe dénomination d'*Auguſte*, qu'il mérite par les excellentes inſtructions qu'il donne aux Rois, le titre de *Baſileïde* ou *Baſiliade* lui convenoit aſſez, ſuivant les terminaiſons de nos Poëmes anciens & modernes, ou bien celui de *Zeinzemeïde*, tiré du nom de ſon Héros. Une autre inſcription qui décoreroit fort bien le frontiſpice de ce merveilleux édifice, ſeroit *la Badeïde* du mot Perſan *Badi*, qui ſignifie *merveille*. Il ſe préſente encore une autre étiquette fort noble : *Abriz*, ſignifie *or pur à vingt-quatre carats ;* ainſi en faveur du mérite de ce Livre & de la beauté de ſa morale, on peut l'intituler *Abrizeïde*.

Ta Hautesse rira, ſans doute, de la torture que je donne à mon imagi-

nation, ainſi qu'aux mots pour intituler dignement ce Poëme ; mais c'eſt la mode chez nous, comme en Orient, d'orner la premiere page d'un livre de dénominations pompeuſes : ſouvent cette affiche fait tout le mérite de l'Ouvrage.

Au reſte, Magnifique Sultane, celui-ci n'a pas beſoin de cette vaine oſtentation ; le nom de ſon Auteur en fait l'éloge. Je paſſe au but que ce Sage s'eſt propoſé.

Je crois qu'il n'eſt pas difficile de conjecturer, que Pilpai a eu en vue de montrer, quel ſeroit l'état heureux d'une ſociété formée ſelon les principes de ſon excellente morale : le contraſte de ſes peintures fait ſentir l'énorme différence qu'il y a de ſes leçons, à celles de la plûpart des Légiſlateurs, & reléve les mépriſes groſſiéres de tous les prétendus Réformateurs du genre humain, qui tournent le dos & s'éloignent de la fin qu'ils ſemblent ſe propoſer ; puiſque loin de guérir nos

maux, leur incapacité les multiplie; loin de travailler à nous rendre heureux, la multitude de leurs vains préceptes, en accumulant les préjugés & les vices, ne font qu'approfondir l'abime de nos miſéres.

Enfin, l'action entiére de ſon Poëme prouve la poſſibilité d'un ſiſtême qui n'eſt point imaginaire, puiſqu'il ſe trouve que les mœurs des Peuples que gouverne Zeinzemin, reſſemblent, à peu de choſe près, à celles des Peuples de l'Empire le plus floriſſant & le mieux policé qui fut jamais; je veux parler de celui des Péruviens.

La nobleſſe, l'harmonie & la force du ſtile de ce célébre Indien, la vivacité de ſes expreſſions, comme la magnificence de ſes tableaux, la beauté des Epiſodes, la ſingularité, la nouveauté des diſcriptions & de l'invention, la ſageſſe de la conduite de ce Poëme, ſont au-deſſus de tout ce que j'en pourrois dire, ô Sublime Sultane! Tout a plû à TA HAUTESSE.

ARGUMENT

DU CHANT I.

EXpoſition & invocation. Deſcription d'une Terre fortunée : ſes habitans la cultivent en commun ; raiſon de cet uſage. Travaux de ces peuples ; leurs jeux, leurs opinions ſur la divine bonté, leur nourriture : ce qu'ils conjecturent de leur état après leur mort : quelle idée ils ont de la Divinité ; comment ils raiſonnent ſur ſa bonté, ſa préſence intime à tous nos ſens : ce qu'ils penſent de l'Amour. Premiéres tendreſſes des Amans ; leurs careſſes : leurs parens les épient, les félicitent de leur bonheur : la Jeuneſſe s'aſſemble autour d'eux, chante leurs amours. Peinture allégorique des plaiſirs qui préſident à la formation de l'homme. Deſcription du Temple de la Vie. En quel tems l'homme connoit véritablement les douceurs de l'Exiſtence. Ce qu'eſt le mariage chez ces peuples : ils ne connoiſſent ni jalouſie, ni débauche, ni pudeur, ni le nom de Marâtre, ni inceſte, ni adultére. Autres crimes inconnus à cette Nation.

NAUFRAGE
DES
ISLES FLOTTANTES.

CHANT I.

JE chante le regne aimable de la Vérité & de la Nature, établi pour jamais ſur un Peuple fortuné, & le Héros qui le gouverne, préſervés, par ces puiſſantes Dives, * des atteintes des Vices dont elles délivrent le reſte de la Terre.

C'eſt toi que je célebre, Ruiſſeau fécond d'une ſource divine, toi ſans laquelle rien

* Les *Dives* ou *Peris* ſont chez les Orientaux ce que nous nommons les Génies.

n'exiſte, Vérité, mere de la Nature & de toute Harmonie, de toute excellente Beauté ; tu es plus tranſparente que le criſtal azuré de la voûte qui environne le Monde ; c'eſt par toi que furent développés les pompeux ornemens de ce riche pavillon ; c'eſt ſur des baſes inébranlables que tu en appuyas les fondemens : ton éclat ſurpaſſe celui de mille ſoleils réunis : l'obſcurité diſparoîtroit moins promptement devant eux, que tu ne la diſſipes aux yeux de ceux qui s'empreſſent à chercher tes regards ſalutaires.

Je t'invoque, fille chérie de la Divinité, daigne m'inſpirer cette force victorieuſe d'expreſſions qui ravit les eſprits & entraîne les cœurs avec la rapidité d'un torrent impétueux, qui ſe précipite avec bruit du ſommet des montagnes, & renverſe tout ce qui s'oppoſe à ſon paſſage ; fais que de même mon diſcours arrache & déracine ces fantômes chéris, dreſſés par l'Impoſture & la Tirannie ; fais que le Menſonge ſe diſſipe, comme de foibles vapeurs aux approches de l'aſtre qui ramene le jour. Fuyez à mes accens, comme au bruit du tonnerre, audacieuſe témérité d'une Politique inſenſée, qui oſez publier qu'il n'eſt pas permis de dévoiler aux hommes vos affreux myſtères.

Princes & Grands de la terre, reconnoiſſez enfin que tôt ou tard, malgré vos impuiſſans efforts pour impoſer ſilence aux timides Sectateurs de la Vérité, elle couvrira vos forfaits & de honte & d'opprobre aux yeux de l'Univers.

Vous, Génies, qui n'êtes vaſtes que parce que les autres ſont reſſerrés; victimes de vos propres préjugés & des rêveries que vous vous efforcez vainement d'embellir; Poëtes, quittez les chimériques Allégories que vous ornez d'un pompeux langage : il n'appartient qu'au Vrai de s'énoncer avec dignité, ou plutôt c'eſt du vrai que toute éloquence tire ſon éclat & ſon luſtre : vous prétendez inſtruire les hommes en cherchant à leur plaire; ne voyez-vous pas que vous encenſez avec eux des Idoles que vous devriez terraſſer? ceſſez, ceſſez vos Chants faſtueux; ils ne ſont point dictés par celle qui m'inſpire; écoutez & admirez ſes divines leçons.

Sois-moi donc propice, auguſte Vérité; raconte-moi comment tu fis tout-à-coup diſparoître ces Iſles infortunées, perpétuels jouets de la fureur des vents & des tempêtes; ces Iſles, le repaire affreux de tous les monſtres, enfans de l'Impoſture, que tu

confondis aux yeux de l'Humanité & de la Raiſon, arrachées à leur tirannie, & que tu précipitas pour toûjours dans de ténébreux cachots; aide-moi à faire dignement le récit de tant de merveilles.

Au ſein d'une vaſte Mer, miroir de cette profonde ſageſſe, qui embraſſe & régit l'Univers; au ſein, dis-je, d'une vaſte Plage, toujours calme, exempte de funeſtes écueils, eſt un Continent riche & fertile: là ſous un ciel pur & ſerein, la Nature étale ſes tréſors les plus précieux: elle ne les a point, comme dans nos triſtes climats, reſſerrés aux entrailles de la Terre, d'où l'inſatiable avarice s'efforce de les arracher pour n'en jouir jamais: là de fertiles & ſpacieuſes campagnes, à l'aide d'une légere culture, laiſſent ſortir de leur ſein tout ce qui peut faire les délices de cette vie; ces plaines parées des plus magnifiques tapis de l'abondance, ſont entrecoupées de montagnes, dont l'aſpect n'eſt pas moins agréable; leurs pentes ſont couvertes d'arbres toujours verds, chargés de fruits délicieux, toujours renaiſſans & toujours annoncés par des fleurs: ſur leur ſommet s'éleve avec pompe le Cédre incorruptible, & le Pin ſourcilleux: leurs têtes al-

tières paroiſſent ſoûtenir la voûte des cieux ; ils ſemblent autant de colomnes où s'appuie un lambris orné d'azur & de pierreries : du pied des décorations de cette ſuperbe ſcène découlent de reſervoirs abondans, une multitude de ruiſſeaux & de fleuves ; leurs eaux tranſparentes roulent avec un doux murmure ſur un ſable mêlé d'or & de perles dont elles relevent l'éclat ; ces eaux pures ſe chargent de ſucs aromatiques & odoriférans ; elles portent par une infinité de canaux ſecrets vers les racines des plantes, les principes de leur fécondité ; leurs productions nourries de ces parfums agréables, les répandent dans un air ſalubre : il ne fut jamais corrompu par ces influences malignes, funeſtes véhicules d'infirmités, de maladies douloureuſes, que la Mort fait marcher devant ſoi.

Ce ſéjour fortuné étoit la demeure d'un Peuple que l'innocence de ſes mœurs rendoit digne de cette riche poſſeſſion : l'impitoyable * Propriété, mere de tous les crimes qui inondent le reſte du Monde, leur

* Ici, comme dans tout ſon Poëme, Pilpai rejette le principe ou faux ou mal entendu de la plûpart des Moraliſtes, qui ont fourré leur *cuique ſuum* par-tout où il ne devroit y avoir ni *tien* ni *mien*.

étoit inconnue : ils regardoient la Terre comme une nourriſſe commune qui préſente indiſtinctement le ſein à celui de ſes enfans qui ſe ſent preſſé de la faim : tous ſe croyoient obligés de contribuer à la rendre fertile ; mais perſonne ne diſoit, voici mon champ, mon bœuf, ma demeure. Le Laboureur voyoit d'un œil tranquile, un autre moiſſonner ce qu'il avoit enſemencé, & trouvoit dans une autre contrée de quoi ſatisfaire abondamment à ſes beſoins.

Dieu, diſoient-ils, n'a créé pluſieurs hommes que pour s'entre-ſecourir. Si, comme les arbres & les plantes, il les eût fait pour être ſéparés de toute ſociété, ils tireroient, comme ces productions, des ſucs nourriſſiers de la terre : la Providence ne les auroit laiſſé dépourvus de rien ; le fils n'auroit pas beſoin des ſecours du pere, & le pere ne ſentiroit pas pour le fils ces tendres empreſſemens que ſuggére la Nature ; tous les hommes enfin naîtroient munis de tout ce qui eſt propre à leur conſervation, & l'inſtinct leur en montreroit auſſi-tôt l'uſage.

Les intentions de la Divinité ne ſont point équivoques : elle a renfermé toutes ſes libéralités dans un même tréſor ; tous courent, tous

tous s'empreſſent pour l'ouvrir ; chacun y puiſe, ſelon ſes beſoins, ſans s'inquiéter ſi un autre en prend plus que lui. Des voyageurs qui étanchent leur ſoif à une ſource, ne portent point d'envie à qui, preſſé d'une ardeur plus grande, avale à longs traits pluſieurs vaſes de cette liqueur rafraichiſſante. Veut-on élargir les bords de cette ſource précieuſe ? pluſieurs bras réunis l'exécutent ſans peine, & leur travail eſt libéralement recompenſé : il en eſt de même des dons de la Nature. *

Telles étoient les premieres & conſtantes maximes de cette Société heureuſe : nul ne ſe croyoit diſpenſé d'un travail que le concert & l'unanimité rendoient amuſant & facile. Comme on voit, au retour de la ſaiſon des fleurs, la diligente Abeille ſe diſperſer dans une vaſte prairie pour en ramaſſer les parfums, elles voltigent par troupes autour de la même plante ; elles ſemblent s'encourager par leur bourdonnement, juſqu'à ce que le déclin du jour terniſſant les brillantes couleurs qui parent les campagnes, elles volent avec empreſſement reporter leur

* Cet article & le ſuivant ſont les principes fondamentaux de l'excellente Morale de Pilpai.

butin au magazin commun de cette laborieuſe république ; on voyoit de même, au retour du printems, ces Peuples s'empreſſer avec joie à ſeconder la fécondité de leurs campagnes : piqué d'une généreuſe émulation, celui-là s'eſtimoit heureux qui avoit tracé un plus grand nombre de ſillons. Que j'ai de joie, diſoit il, mes amis, d'avoir le plus contribué à l'utilité commune ! S'agiſſoit-il de recueillir les fruits d'une abondante moiſſon ? une infinité de bras amonceloient en d'énormes montagnes ces dépouilles chéries. A tous ces travaux ſuccédoient les jeux, les danſes, les repas champêtres ; une copieuſe variété de fruits délicieux en compoſoit les mêts ſucculens ; l'appétit en relevoit infiniment les délices ; enfin, les jours conſacrés à ces occupations, étoient des jours de fêtes & de réjouiſſance, * auxquels ſuccédoient les douceurs d'un repos que ne goûta jamais le faſte tumultueux de nos plaiſirs.

Le Bœuf, en échange des ſecours qu'il prêtoit au Laboureur, en recevoit un ample ſalaire, & ſembloit partager avec ſon maître les fruits de ſon travail : libre, après

*Les mêmes uſages s'obſervoient chez les Péruviens.

ſes ſervices, il n'avoit point à craindre que, par la plus noire ingratitude, un barbare couteau versât ſon ſang pour remercier la Divinité d'une recolte abondante : non, ces Peuples ne s'étoient jamais imaginé que l'on pût honorer l'Auteur de la vie par la deſtruction cruelle de quelque Etre vivant. Leurs mœurs pures & innocentes ne leur laiſſoient pas ſoupçonner que l'Etre ſuprême s'irritât jamais contre les humains. Le bruit terrible du tonnerre, qui porte par-tout ailleurs l'effroi, & répand la terreur dans les cœurs coupables, étoit écouté, non comme la voix d'une Puiſſance irritée, mais comme les accens majeſtueux d'un Souverain bienfaiſant qui fait quelquefois éclater ſa grandeur.

Cette Nation douce & vraiment humaine, ignoroit auſſi l'uſage féroce de ſe nourrir de la chair des animaux : * ils ne firent jamais couler dans leurs veines, avec les funeſtes principes de corruption & de mort, cet eſprit furieux qui anime l'homme contre l'homme même. La Geniſſe payant le

* Pilpai étoit de la ſecte des Bramines, Philoſophes Indiens, qui obſervent cette abſtinence ; & l'on prétend que ce fut chez eux que Pytagore l'adopta.

tribut de ſon lait, & la timide Brebis fournissant ſa laine, non à d'inutiles ornemens, mais pour contribuer aux douceurs & aux commodités du repos, ne ſe voyoient point avec leurs tendres nourriſſons deſtinés à devenir la proie d'une cruelle voracité. Les Oiſeaux dont les chants variés charment les fatigues des divers travaux, dont leurs amours & leur induſtrie nous annoncent les ſaiſons, n'avoient point à redouter les atteintes de ces funeſtes machines auxquelles une ingénieuſe méchanceté a trouvé le ſecret de donner des aîles. Le fer n'étoit point aiguiſé pour ces uſages meurtriers; il étoit devenu l'inſtrument des commodités de la vie, & non de ſa deſtruction. Le tendre Roſſignol, qui s'efforce de nous plaire par la douceur de ſa mélodie, occupé de ces ſoins officieux, ne craignoit point de ſe voir ravir ſes chers Petits. Le chien, cet animal careſſant & fidèle, n'étoit point dreſſé à donner à ſon maître le ſpectacle affreux de l'innocence abattue ſous les efforts d'une injuſte fureur. Les Animaux même les plus féroces ſembloient imiter les pacifiques humains, & attendre de leur libéralité ce que leur refuſoit la foibleſſe de leur inſtinct.

L'eſſence précieuſe que renferme l'Epi, * préparée de mille façons différentes avec le lait & le miel, les fruits & les légumes les plus ſucculens faiſoient la nourriture de ces Peuples heureux : leurs organes abreuvés de liqueurs douces & onctueuſes, conſervoient leur vigueur & leur ſoupleſſe juſques dans une extrême vieilleſſe, ſans en laiſſer appercevoir les rides. Nous dépeuplons la terre & la mer pour ſatisfaire nos goûts dépravés par l'intempérance : l'avarice court nous chercher aux extrémités du monde, des poiſons pernicieux & ſubtils que nous avalons à longs traits : nous goûtons une volupté perfide ; qui cache ſous des fleurs les pas précipités de la mort, dont elle hâte la courſe : furieux contre nous-mêmes, nous nous déchirons imperceptiblement nos propres entrailles : auſſi cette impitoyable Deſtructrice vient nous attaquer, précédée des plus cuiſantes douleurs ; mais chez ces ſages Mortels, ſes approches ſont ſemblables aux doux abattemens que cauſe le ſommeil ; auſſi le trépas ne les effraie-t-il point.

Venez, mes chers enfans, dit un pere à ſes fils, venez, je ſens les approches d'un

* La Farine.

éternel repos. J'ai fourni la carrière que m'a preſcrit la Providence ; je vais rentrer pour toûjours dans le ſein de notre mere commune. Je n'étois utile ſur la terre que juſqu'à ce que d'autres moi-mêmes fuſſent en état de ſecourir leurs freres. Un autre ajoûtoit en mourant : Je vais faire un long voyage dans l'étendue de cet Univers, dont je ne connois à préſent qu'une petite portion ; je reviendrai, ſans doute, un jour ; je reverrai, je cultiverai, je moiſſonnerai ces champs fertiles ; & nouvel Habitant de ces heureuſes Contrées, je prendrai part aux jeux & aux repas de mes Compatriotes ; je pourrai peut-être les amuſer par le récit des merveilles que j'aurai vûes dans un autre ſéjour. Oui, diſoit un Ami, vous allez dans un Pays encore plus heureux, où nous nous trouverons tous réunis : la longueur de l'abſence & l'agréable ſurpriſe de nous revoir, augmenteront notre joie & reſſerreront les liens de notre tendreſſe. Peut-être quittons-nous cette vie pour redevenir ce que nous étions avant que de naître, & peut-être en d'autres tems nous reverrons-nous encore ce que nous avons été. * Jamais cette diverſité d'opinions n'excita de

* Que pouvons-nous deviner de plus ſur notre ſort

querelles entre eux : un bon ſens incorruptible leur dit qu'il eſt libre à tout Mortel de faire quelle conjecture il lui plaît ſur ſon ſort futur ; & que, quelqu'il ait été décidé par la Bonté ſuprême, il ne peut être qu'heureux. C'eſt avec ces douces eſpérances qu'ils ceſſent de vivre. Leurs parens, leurs amis ne déplorent point l'état de celui qui vient d'expirer ; ils l'enviſagent ſans horreur & ſans crainte : s'ils regrettent la perte de ſa compagnie, ils ne gémiſſent point ſur une ſituation qui ne leur paroît point affligeante pour la perſonne chérie.

Ce que ces Habitans penſoient de la Divinité, étoit digne de la droiture & de la bonté de leurs cœurs : ils reconnoiſſoient un Etre ſuprême, principe ſage & fécond de tout ce qui exiſte. Nous voyons, diſoient-ils, des choſes qui étoient avant nous. Nos peres nous diſent que depuis l'antiquité la plus reculée elles furent toûjours ce que nous les voyons. Il y a des Etres qui com-

futur ? & pourquoi les hommes ſe ſont-ils ſi ſouvent égorgés pour en ſavoir davantage ; ſemblables aux Nouvelliſtes, qui, prétendant être mieux informés ou plus pénétrans que d'autres, ſe ruinent par de folles gageures ?

mencent & finiſſent ſans jamais reparoître ; d'autres que nous voyons ſe développer, s'accroître & dépérir pour recommencer encore : tels ſont nos moiſſons & nos fruits. Nous ignorons par quel reſſort ſecret un arbre, une plante eſt ſucceſſivement graine, herbe, fleur & tronc robuſte. Ces merveilles ont une cauſe permanente ; elle opere conſtamment les mêmes effets : nous ne ſavons pas à quoi attribuer cette cauſe admirable : nous n'oſons aſſurer qu'elle ſoit ce que nous voyons dans l'Univers qui ne change point comme le Ciel & les Aſtres : ces choſes nous paroiſſent trop aſſujetties, ce n'eſt ſûrement que le voile, derriere lequel cette cauſe bienfaiſante demeure cachée.

L'épreuve preſque continuelle que nous faiſons de nos forces, de nos raiſonnemens, de nos délibérations ; l'ordre & le choix que nous mettons dans nos actions ; le plaiſir & la ſatisfaction que nous cauſe le ſuccès, nous font juger avec fondement, que le Principe à qui nous devons l'Etre, eſt quelque choſe qui a les mêmes facultés que nous ; mais auſſi ſupérieures à notre foibleſſe, que la vaſte étenduë des Cieux les tient éloignés de la Terre. Quel que ſoit enfin le Tout,

Puiſſant Auteur de tout ce qui croît & reſpire, ſes bontés égalent ſon pouvoir ; tout nous fait reſſentir ſes effets bienfaiſans ; le Ciel & la Terre s'uniſſent pour nous montrer le plus admirable ſpectacle ; ſpectacle toujours nouveau, toujours nouvellement orné : nous ne ſentons aucun beſoin, aucune inquiétude qui ne nous annoncent un plaiſir ; point de plaiſir qui ne manifeſte les libéralités & la préſence du Bienfaiteur : ſous combien de formes délicieuſes ne ſe préſente-t-elle pas ? le gout ſeul en peut fournir une infinité d'exemples éclatans. O homme ! peux-tu faire le moindre mouvement que tu ne ſentes la préſence d'une Divinité ? Ta reconnoiſſance, ton amour pour cet Etre ineffable, ſont auſſi inſéparables de toi-même que la reſpiration de la vie. En effet, peux-tu t'occuper de quelque objet qui te plaiſe ? peux-tu rien déſirer ? peux-tu faire aucune action, qui ne lui rende hommage ?

Il eſt vrai que nous ne pouvons connoître, ni déſigner l'Auteur de tant de biens, comme nous pouvons diſtinctement connoître & déſigner un Pere, un Ami ; mais qu'eſt-il beſoin que nous connoiſſions de la ſorte ce qui s'offre à nous par tant de ſen-

timens preſſans ? Si cet Etre eſt plus puiſſant que nous, il eſt, ſans doute plus grand que la capacité de nos conceptions. Si ce que nous conſidérons en nous comme une étincelle de cette Lumière infinie, nous eſt incompréhenſible, comment, à l'aide d'une foible clarté qui nous ébloüit, pourrions-nous voir un océan de ſplendeur ? S'il ne nous eſt pas poſſible de connoître la Divinité autrement que par ſes dons, profitons de tous les inſtans de la vie qui peuvent nous procurer quelque plaiſir délicat. Plongés dans une mer de délices, livrons-nous à ſes flots, ſans eſſayer vainement d'en ſonder les profondeurs : le ſein de la Divinité eſt immenſe *.

O toi, paſſion divine ! toi ſans qui rien ne reſpire ; parcelle de l'Eſprit Créateur de l'Univers ; vivifiante activité qui fait que l'homme reſſemble à la Divinité ; mais moins par la ſublimité de ſes penſées, que par les ſendres mouvemens d'un cœur qui ſe transforme en ce qui lui eſt cher ; c'eſt par toi

* En comprimant les opinions métaphiſiques de deux ou trois mille ans, tout ce qui en ſortiroit de raiſonnable & de ſenſé ſe reduiroit à ce que notre Poëte vient de dire ſur la nature de la Divinité.

que l'Etre ſuprême ſemble revêtir l'homme de ſon pouvoir : il lui fait produire ſon ſemblable au milieu d'un torrent rapide de volupté, au milieu de mille raviſſemens, dont le ſouvenir lui rend ſi cher cet autre lui-même.

O amour ! ces Peuples ſe livroient ſans crainte, comme ſans crime, à tes délicieux tranſports : les autres Nations rendent hommage à leurs Divinités furieuſes par l'effuſion du ſang des victimes ; ceux-ci honoroient la Puiſſance génératrice de l'Univers, en augmentant le nombre de ſes admirateurs.

On taiſoit, il eſt vrai, tes doux myſtères, à cet âge trop tendre pour y être initié ; mais ſi-tôt que parvenus à ce printems, où tu commences à faire ſentir tes premieres ardeurs, de jeunes cœurs commençoient à éprouver tes feux, on ne leur faiſoit point un crime de leurs deſirs.

Une tendre mere étoit charmée de reconnoître dans ſa fille, ces premieres inquiétudes que cauſe la ſurpriſe d'un ſentiment juſqu'alors ignoré.

Un pere voyoit avec le même plaiſir, les premieres impreſſions des charmes de la beauté ſur ſon fils.

Tous deux épioient ces amans, non pour les contraindre, mais pour jouïr de la vûe de leurs careſſes innocentes & naïves, de leurs tendres dialogues, & enfin du ſpectacle touchant de leurs tranſports mutuels. L'orgueil d'une nobleſſe chimérique, ni l'intérêt avide, ne mettoient point de diſtinction entre les conditions. La pudeur hipocrite, ni une fantaſtique bienſéance, ne défiguroient point, par un tas de pompeux haillons, les charmes de la beauté: elle faiſoit gloire de paroître toute nue, parée des ornemens de la Nature. Quand frappés de ſes charmes naiſſans, deux jeunes cœurs ſe ſentoient mutuellement épris, ils ne rougiſſoient point de promener leurs avides regards ſur toutes les merveilles que, ſecondée par l'amour, elle leur faiſoit remarquer pour la première fois. D'où vient, diſoit un amant, le ſubit changement que j'apperçois ? Pourquoi à l'aſpect de cette aimable fille me ſenté-je ſi puiſſamment ému ? Pourquoi mes yeux, accoûtumés à la voir ſans ſurpriſe, y remarquent-ils tout-à-coup tant d'attraits ? Pourquoi ſe rempliſſent-ils d'un feu, qui répand dans mes ſens une ſi douce émotion ? L'amante étonnée faiſoit

les mêmes queſtions à l'auteur de ſon trouble. Pourquoi, lui dit-elle avec un tendre ſourire, vous vois-je paroître avec tant de joie par-tout où je porte mes pas, ſoit que je m'amuſe avec mes compagnes, ſoit qu'excitée par une rêverie dont j'ignore la cauſe, je cherche à m'aller occuper ſeule de mes penſées dans ce boſquet, ou près de cette fontaine ? Pourquoi, me regardant dans le criſtal de ſes eaux, me ſais je bon gré de me trouver belle par rapport à vous ? D'où vient le doux ſaiſiſſement que je reſſens, quand vous gliſſant le long de ces broſſailles, vous venez me ſurprendre au moment que je déſire votre retour ? Par quel charme ſecret nos deux cœurs ſemblent-ils éprouver de concert les mêmes mouvemens ? A ces délicieux accens, l'amant vole dans les bras de ſon amante ; il la couvre de baiſers ardens ; il la preſſe tendrement contre ſon cœur ; leurs bouches confondues exhalent des ſoupirs plus ſuaves que les parfums les plus exquis : il ſemble que leurs ames s'efforcent de changer de demeure. Arrêtez, s'écrie l'Amante d'une voix foible & entrecoupée, ne troublez plus par vos tranſports le plaiſir que j'ai de vous entretenir ; ſatisfaites ma

curioſité : j'allois vous demander pourquoi cette différence que la Nature... Mais quoi ! vous redoublez encore vos careſſes ? ... Ah ! ceſſez, ou je vais expirer : j'éprouve des plaiſirs qui me furent inconnus : ils ſont trop vifs pour n'avoir rien de douloureux : une ardeur ſecréte ſe répand dans mes veines : ceſſez d'allumer un feu qui deviendroit un tourment... Mais que faites-vous, cruel ?... votre fureur m'effraie : voulez-vous me ravir la vie ? voulez-vous dévorer celle qui vous aime ?... Ah ! je me meurs .... Quelles raviſſantes délices !..... Redouble, cher amant : que ces tendres liens ne ſont-ils éternels ! Mais tu ne m'aimes plus. Ne m'as-tu fait éprouver ces douceurs que pour m'en priver à l'inſtant ? Quoi ! tu redeviens ſenſible ! ma joie eſt extrême. Acheve, cher amant ; mais modere la rapidité de tes tranſports ; ménage de ſi précieux inſtans..... Ah !... Ah !... Moi-même.... Acheve... Fais que nos ames confondues.... Ciel ! eſt-il poſſible que ta bonté ait rendu tes créatures ſuſceptibles de tels raviſſemens !

Tandis que ces heureux amans oubliant le reſte de l'Univers, ſemblables à ces précieux métaux que diſſoud l'ardeur d'un feu

violent, coulent & s'uniſſent pour ne former qu'un corps; tandis que plus fortement liés, que n'eſt le lierre à la plante qui le ſoutient & le nourrit, ils ſont des efforts pour ne devenir qu'un même corps; ceux à qui ils doivent la vie, cachés derriére un arbre, les obſervent d'un œil curieux & content; ils ſortent tout-à-coup pour applaudir à leurs ſuccès; le viſage de ces Amans ne ſe couvre point d'une rougeur que répand la honte d'une action criminelle; * la joie au contraire la plus vive y répand la ſérénité. Venez, diſent-ils, venez être témoins de notre bonheur: nous n'ignorons plus la cauſe de votre tendreſſe pour nous: nous ne connoiſſions juſqu'à préſent d'autres plaiſirs que de reſpirer & de jouir de la lumiére: enfin, nous comptons les premiers inſtants de no-

* Le dicton, *Omne animal poſt coitum triſte*, a fait prendre pour une pudeur innée une ſimple langueur, une laſſitude; ou plutôt c'eſt ſur cette belle obſervation que nos Moraliſtes appuient leur opinion; étranges effets de certains préjugés qui ſont tels, que ſi on s'aviſoit d'inculquer à quelqu'un, dès l'enfance, qu'il eſt honteux de remuer certains fardeaux; lorſque cela lui ſeroit arrivé, il croiroit que la fatigue de ce travail ſeroit un effet de la honte naturelle qui y eſt attachée. Qu'on regarde comme infame toute action qui tend à la deſtruction de notre Etre ou de notre Eſpéce, cela eſt dans l'ordre.

tre vie de ce moment heureux. Oui, chers enfans, répondent ces approbateurs, vous êtes maintenant au nombre des concitoyens : de vous ſortiront les gages chéris de votre tendreſſe : que votre poſtérité puiſſe s'accroître au point de pouvoir ſe charger ſeule de tous les ſoins de la ſociété. Que j'aurai de joie, ma chere fille, s'écrie la mere en la ſerrant entre ſes bras, quand je pourrai répandre ſur le cher nourriſſon, en qui tu te verras renaître, des careſſes dont mon amour ne ſauroit ſe raſſaſier ſur toi !

La nouvelle du bonheur de nos Amans ſe répand bientôt. Une foule de Jeuneſſe, initiée comme eux à ces doux miſtéres, les environne, les couronne de fleurs. Après mille félicitations, mille ſouhaits heureux, ils forment autour d'eux un cercle de jeux & de danſes ; les jeunes filles & les jeunes hommes accordant leurs voix, chantoient ces paroles : ô Divinité ! diſoient-ils, tu as révélé à ce couple heureux tes ſecrets adorables ; tu les as conduits par de ſecrétes inſpirations, au dégré ſuprême de la Félicité des Mortels ; tu as plongé leurs ames épriſes de tendres feux, dans ſes bains les plus voluptueux ; * tu les as comme aſſociés au plaiſir

* Cette comparaiſon métaphorique eſt, ſans doute,

éternel que tu prens à produire des créatures pour les rendre heureuſes. Cette aimable fille, reprenoient ſes compagnes, augmentera notre nombre d'une jeune Beauté, qui fera un jour les délices d'un Amant : nous l'emporterons ſur votre ſexe ; nous aurons l'avantage de multiplier vos plaiſirs : la Nature bienfaiſante nous rendra toujours ſupérieures, par les moyens qu'elle nous fournira, d'exciter en vous des mouvemens d'amour & de reconnoiſſance, mais qui n'égaleront jamais votre tendreſſe pour les poſſeſſeurs de nos cœurs. Vous vous flattez vainement, cheres Moitiés de nous-mêmes, diſoient les jeunes hommes, vous vous flattez vainement de l'emporter ſur nous : les plaiſirs vifs & récens que vient de lui faire éprouver un de nous, rangent cette Beauté de notre parti : elle nous donnera un fils, qui fera expirer plus d'une Belle ſous les efforts de ſes tendres embraſſemens.

Pourquoi, s'écrie l'un d'eux, ô généreux Amans ! vous diſputer l'avantage de rendre une Perſonne chérie plus heureuſe dans vos bras que vous ne déſirez l'être, livrés aux

tirée de l'opinion de quelques Peuples des Indes, qui croient que la Divinité ſe repoſe tranquilement ſur la ſurface d'une mer de lait.

dévorantes careſſes de ſon amour ? Ceſſez ces obligeantes diſputes ; écoutez mon récit, il vous prouvera que la Nature, cette juſte diſpenſatrice, a fait les choſes à peu près égales. On dit qu'autrefois, ſecondée par les Plaiſirs, elle produiſit deux chefs-d'œuvres, votre ſexe & le nôtre ; mais l'ouvrage achevé, il s'éleva une conteſtation entre ces Génies, miniſtres zélés des intentions de cette mere commune ; chacun vouloit s'attribuer la gloire de quelque invention. L'un diſoit : C'eſt moi qui ai tracé ce trait noble & hardi ; l'autre, C'eſt moi qui ai formé ce que la ſimétrie de ce contour a de gracieux ; ceux au contraire qui avoient aſſemblé & fourni les matériaux de ces beaux édifices, prétendoient en avoir tout l'honneur. Mes enfans, leur dit la Nature, vos ſecours m'ont été tous également néceſſaires ; & je prétens vous faire connoître que vos efforts ſeront impuiſſans, s'il ne regne entre vous une union parfaite : & pour que vous en ſentiez tout le prix, je vais vous ſéparer de demeure, en laiſſant entre vous, pour médiateur, le Déſir continuel de vous rejoindre. Elle diviſa donc la troupe charmante des Plaiſirs en deux parts : Allez, leur dit-elle, animer & faire mouvoir ces deux

abrégés de l'Univers : que ceux-ci préſident au feu qui prépare la compoſition d'un nouvel Etre, & aux canaux qui ſont la ſource de l'Exiſtence : * ceux-là auront pour demeure le ſéjour de la Vie. * Permettez-moi belle Jeuneſſe, de vous décrire ce lieu charmant.

Dans une Contrée parſemée de lis & de roſes, s'éléve une éminence doucement arrondie, qui ſe ſépare de part & d'autre en deux coteaux d'une forme & d'une beauté raviſſantes : l'herbe fine & légére qui croit au bas de ces monts, reléve la blancheur des fleurs qui les couronnent, & l'incarnat de celles qui bordent le vallon qu'ils laiſſent entre eux, au milieu duquel eſt un antre taillé avec un art admirable ; à l'entrée préſide ſur un Trône de pourpre, le roi & le plus exquis de tous les ſens : c'eſt-là, dis-je, le Palais de la Vie, le lieu où à l'aide des déſirs, elle raſſemble la troupe des plaiſirs auparavant diviſée. La Volupté les unit par les liens les plus doux. Tous concourent avec une égale ardeur, au but chéri que ſe propoſe leur Souveraine, ſans qu'aucun de

* Il eſt aiſé de deviner les mots de ces deux belles énigmes ; mots qu'un ſot uſage a deshonorés & qu'il ne prononce qu'en périphraſes.

ces aimables Artiſtes pût s'attribuer plus de gloire que l'autre.

C'étoit ſous cette noble & riante image que cet ingénieux Paranimphe * repréſentoit aux jeunes Epoux les délices de l'union conjugale. Oui, ajoutoit-il, mes chers compatriotes, l'Etre ſuprême a placé au centre de nous-mêmes la ſource de l'Exiſtence ; il en a diſpoſé les organes avec un art merveilleux ; il en a fait la réſidence des plaiſirs les plus vifs & les plus délicats ; & pour nous porter, par un attrait tout-puiſſant, à nous perpétuer nous-mêmes, il a voulu que nous ne commençaſſions à connoître diſtinctement que nous ſommes, que quand nous commençons à déſirer de contribuer à la production d'une nouvelle créature ; † & c'eſt en donnant l'Exiſtence à d'autres nous-mêmes, que nous ſentons dans toute leur étendue, les douceurs & les charmes de cette baſe de toute félicité & de tout ſentiment agréable ; mais il eſt bien difficile de décider quel ſexe reſſent plus vivement les dou-

* C'eſt celui qui fait les honneurs d'une nôce.

† On dit en badinant, que c'eſt à cet âge que l'eſprit vient aux filles ; & il eſt effectivement vrai que c'eſt álors que ſe développe dans tous les animaux, ſoit raiſon, ſoit inſtinct.

tes atteintes de cette charmante ivreſſe, dans l'inſtant heureux où il en eſt poſſédé. Vous conviendrez tous que de deux Amans, celui-là eſt redevable, ſur qui les plaiſirs font l'impreſſion la plus vive.

Auſſi-tôt toute cette Jeuneſſe enjouée applaudiſſoit à cette ingénieuſe allégorie ; ſouvent même, l'imagination pleine de ces agréables idées, chaque couple d'Amans couroit faire une douce expérience de ces judicieuſes réflexions, puis ſe raſſembloient pour achever la fête.

C'étoit par de tels divertiſſemens que ſe célébroient les nôces de ces heureux Epoux ; ces jeux ſe terminoient par un repas, dont la joie livrant les cœurs aux plus doux épanchemens, leur faiſoit promettre d'être inſéparables tant qu'ils s'aimeroient. Eh ! Qui pouvoit les empêcher de ſe chérir toujours ? Ils ignoroient l'art de feindre ce qu'ils n'étoient pas, & les grimaces affectées de ce que nos préjugés nomment mérite, vertu, bienſéance ; ils ne cachoient point de caprices ſous les dehors trompeurs d'une feinte douceur, non plus que la bizarrerie ſous le nom de délicateſſe, & la difformité ſous un tas de vains ornemens. * Leurs promeſſes

* Tous les Peuples de la Terre ſont vêtus, ou cou-

étoient dictées par la ſincérité, & ſcellées par mille baiſers de flamme, non par d'inutiles ſermens, vains efforts d'une réſolution chancelante, qui, convaincue de ſon impuiſſance, s'impoſe elle-même de foibles chaines que rompt bientôt un honteux parjure. Oui, diſoient ces Amans d'une voix entrecoupée de ſoupirs, tant que nous nous aimerons, nous ſerons inſéparables : ce ſera donc toujours, reprenoient-ils. Car comment peut-il arriver que des feux ſi doux puiſſent jamais s'éteindre ?

En effet, quoique chez ces Peuples fortunés, l'Himen ne fût point un éternel eſclavage, * il étoit rare de voir des Epoux ſe

vrent certaines parties de leur corps : Donc, diſent les Moraliſtes, il eſt une pudeur naturelle qui veut que ces parties ſoient cachées. Je ſuis sûr que Pilpai leur répondroit : Tous les Peuples de la Terre s'habillent en tout, ou en partie, ſelon que le froid les y oblige, ou bien la ſenſibilité & la délicateſſe de quelques parties de leur corps. Ce beſoin naturel eſt devenu un précepte néceſſaire de Morale, quand vos beaux réglemens ont commencé à introduire les déſordres & la débauche.

* Le plus grand nombre des Légiſlateurs, & même ceux que l'on eſtime les plus ſages, n'ont point rendu le Mariage indiſſoluble ; tous ont ſenti la dureté & les inconvéniens d'une loi qui aſſujettit à l'impoſſible, c'eſt-à-dire, à remplir les conditions d'un contract, quand il arrive que ce qui en fait la baſe & l'eſſence,

uitter pour paſſer dans les bras d'un autre : a trame des liens qui les unit, eſt dès-longems trop fortement ourdie : les parens attentifs aux moindres marques des penchans ui aſſortiſſent les cœurs, favoriſoient la aiſſance de ces premiers feux qui ne s'éeignent preſque jamais. S'ils étoient quelquefois ralentis ; ſi ces Epoux ſe quittoient,* ne indifférence, une froideur, qui n'avoit ien de la haine, ni d'un mépris injurieux, toit cauſe de cette ſéparation : ſouvent même l'habitude réuniſſoit des perſonnes u'une inconſtance paſſagére n'avoit ſéparées que pour rallumer leur amour.

Vous étiez inconnue chez ces Peuples, ruelle Jalouſie, en qui l'Amour produit

ne ſubſiſte plus. Or, pourquoi l'indifférence ou la haine ne romproient-elles pas auſſi-bien que la mort ou l'impuiſſance, une convention qui n'eſt fondée que ſur l'amour réciproque des parties ? Cependant ce ſentiment qui dans les ſiſtêmes ordinaires de Morale, ſouffre des difficultés, n'en ſouffre aucune dans celui de Pilpai, puiſque toujours d'accord avec lui-même, ſes principes détruiſent toutes les cauſes prochaines ou éloignées qui rendent les divorces fréquens, comme ce qu'il en pourroit réſulter de fâcheux pour les familles.

* Il eſt sûr que dans une République telle que celle de Pilpai, ces moyens de prévenir le divorce, ou l'infidélité, doivent être infaillibles.

les mêmes effets que la haine la plus envenimée ; Vipére, ton ſein eſt perpétuellement déchiré par mille ſoupçons cruels, & par les accès furieux d'une fiévre brûlante, dont tu chéris le poiſon dévorant. Et vous, noirs Caprices, enfans de l'Erreur & de la Bizarrerie ; vous, Dégoûts, funeſtes effets d'une débauche qui porte dans nos veines une corruption infectée, vous n'émouſſates jamais la pointe exquiſe de leurs ſens délicats, non plus que cette affreuſe contagion, * dont les ſels pernicieux minent ſecrétement nos organes, de même que ces inſectes imperceptibles qui dévorent le tiſſu des plantes que nous voyons deſſécher & languir.

Et toi, orage groſſi par mille vents contraires ; torrent impétueux, trop long-tems ſuſpendu, qui porte le ravage & non la fécondité dans les campagnes ; frénéſie cauſée par les vapeurs des mêts corrompus que dévore l'avide intempérance ; débauche abreuvée de mille liqueurs ſubtiles & tranchantes, tu n'allumas jamais dans ces cœurs innocens tes feux impurs & furieux. Lubricité,

* Il faut, ſans doute, que la maladie dont parle ici le Poëte, ſoit la lépre ou l'éléphantiaſis, maladies fort communes autrefois, & que l'on croit être le mal vénérien.

cité, fille des loix frivoles, qui changent en déſordres les plus doux penchans de la Nature ; toi qui recherchant des plaiſirs que tu ne reſſens plus, te transformes en mille poſtures infames qui marquent la ſtérilité de tes efforts impuiſſans, tu n'infeſtas jamais ces heureuſes Contrées.

Toi, maſque des deſirs les plus empreſſés ſous le nom de Pudeur, qui ſemble avoir horreur de ce que la Nature forma de plus parfait ; vous, Honneur, Bienſéance, Retenue, Modeſtie, ridicules vertus dont le Sexe ſe pare chez nous, & dont il déteſte ſecrétement la gêne, vous ne fardates jamais l'ingénuité des aimables compagnes de ces ſages Mortels. Chez eux la Nature, quoique ſans joug, n'étoit point effrénée ; ſes déſirs n'étoient point déréglés, parce qu'ils étoient auſſi-tôt ſatisfaits que conçus : les douces inquiétudes d'une paſſion tendre, les avertiſſoient de recourir aux plaiſirs, non avec une avidité brutale qui les dévore ſans les goûter, mais avec un apétit délicat qui ſavoure à longs traits ce qu'ils ont de délicieux.

Enfin, ô Humanité ! deshonorée par-tout ailleurs par les idées injurieuſes d'infamie,

de honte & de crime, attachées à ta conception, tu ne fus jamais traitée avec cette indignité chez ces véritables Sages ; ils admiroient au contraire, les magnifiques préparatifs de ton Etre.

Jamais une jeune Beauté ne rougit de devenir mere, & ne fit de criminels efforts pour éviter de le paroître : elle s'eſtimoit heureuſe de donner un Citoyen à la Patrie, & ſe faiſoit gloire de reconnoître le véritable Auteur de ce gage chéri de ſes premiéres amours. L'Amant n'étoit pas moins flatté de ce don précieux ; ou il devenoit Epoux, ou ſes feux ralentis lui laiſſoient voir ſans peine ſa Maîtreſſe paſſer en d'autres bras.

Les enfans de pluſieurs meres étoient également aimés d'un même pere : celle qui lui étoit actuellement unie, les chériſſoit comme ſon propre ſang ; elle s'affectionnoit pour les fils de celles qui l'avoient précédée dans la poſſeſſion du cœur d'un Epoux alors tout à elle ; elle ſe regardoit comme héritiére du glorieux titre de mere & des prérogatives qui y ſont attachées ; elle ſe faiſoit un devoir de mériter les tendres hommages & les tributs de reconnoiſſance de la part des nourriſſons qu'elle adoptoit. Les cauſes funeſtes

de la haine d'une Marâtre, & de la diſcorde entre les freres, n'eurent jamais d'accès dans ces familles heureuſes.

On ignoroit les termes infames d'inceſte, d'adultére & de proſtitution : ces Nations n'avoient point d'idées de ces crimes : la ſœur recevoit les tendres embraſſemens du frere, ſans en concevoir d'horreur ; ils reſſerroient quelquefois les liens du ſang par ceux de l'amour. L'âge, le reſpect, des déſirs ſatisfaits, ou moins vifs, & non la crainte du forfait, empêchoient une mere de recevoir de ſon fils, des careſſes qui lui rendiſſent un époux enlevé par le trépas : un pere n'étoit point épris des charmes naiſſans de ſa fille ; ils aimoient mieux voir ces rejettons chéris former d'autres tiges, & leur retracer les plaiſirs de leurs premiéres années, que de les anter de nouveau ſur un tronc déja affoibli par les ans.

Tous les autres maux qui ravagent la terre, étoient également inconnus. Point de vols, point d'avarice, point d'intérêt ſordide, parce que point d'indigence, ou préſente, ou à craindre : Point de déſunion entre les parties admirables de ce tout ; parce que point de ſupériorité monſtrueuſe

& diſproportionnée n'en trouble l'harmonie. Jamais une faſtueuſe vanité n'étala ni ne fit reſpecter la pompe mépriſable du vice en habit de théâtre : jamais la noire calomnie ne fit pâlir l'innocence : jamais une injuſte chicane ne traina l'équité au tribunal de l'ignorance : jamais une barbare vengeance n'arma un bras meurtrier, ni une brutalité féroce & ſanguinaire ne fut honorée du vain titre de point d'honneur : jamais une fureur deſtructive n'éleva ſon trône ſur les cadavres des peres, pour regner ſur les enfans : jamais la tirannie ne s'y fit des eſclaves : jamais un ſang impur, infecté des vapeurs d'un fol orgueil, ne ſe crut ſorti d'une ſource divine : jamais enfin, l'impoſture, ornée des ridicules atours de la ſuperſtition, les yeux tendrement élancés vers le ciel qu'elle outrage, le cœur plein du déſir de dominer & de ruſes perfides, ne leur débita, en termes pompeux, des éloges injurieux à la Divinité.

Telles étoient les maximes & les mœurs de ces heureux enfans de la Nature, ſans paſſions impétueuſes, ſans forfaits & ſans loix, ignorants même qu'il en pût être autrement chez le reſte des Mortels.

ARGUMENT
DU CHANT II.

QUels étoient chez ces peuples les rangs, les diſtinctions ; & ce qui les faiſoit mériter. Sur quels droits étoient fondée l'autorité du Chef ; comment il en uſoit ; quelles étoient ſes fonctions, & les motifs de l'obéiſſance à ſes ordres. Qualités du Prince qui regnoit : ſervices qu'il avoit rendus à la Société, & inſtructions qu'il lui donnoit. Inconvéniens de la multitude des Loix. Leçons que le Prince donne à ſon Fils ; il le recommande en mourant à ſon Ami : Diſcours de ce Sage pour conſoler le jeune Prince ; funerailles du Roi ſon Pere : réjouiſſances des Peuples à ſon avénement. Portrait du ſage Vieillard qui le conſeille ; il lui raconte l'hiſtoire de l'origine de ſa Nation. Deſcription des déſaſtres arrivés autrefois dans ces Contrées : pluſieurs Iſles flottantes ſe détachent de ce Continent ; il n'y reſte que deux enfans ; leur déſeſpoir ; ils trouvent une retraite ; comment ils y ſubſiſtent ;

leur induſtrie. Découverte de la plante qui produit le Blé, & de la maniére de la cultiver. Crainte de ces enfans pour l'avenir : comment ils découvrent les moyens de ſe donner une poſtérité ; comment ils occupent & inſtruiſent leurs enfans. Invention de l'uſage du fer & de divers inſtrumens. Le Sage termine ce réçit par exhorter ſon Eléve à conſerver les loix de la Nature, & à voyager dans ſon Empire pour veiller au bien de ſes Sujets. Il demande la permiſſion de ſe retirer : le Prince la lui accorde avec peine. Comparaiſon des bornes d'une amitié privée, à l'étendue de celle qui doit occuper le cœur d'un Monarque, & qu'il doit mériter chez les hommes. Comparaiſon de l'Amitié & de l'Amour.

NAUFRAGE DES ISLES FLOTTANTES.

CHANT II.

QUOIQUE chez ces Peuples regnât l'équilibre d'une parfaite égalité, * cependant le Fils reconnoiſſant dans ſon Pere l'auteur de ſa naiſſance & le con-

* Il paroît que dans tout ce Chant, le Poëte a eu en vue de relever les bévues de tous ceux qui ſe mêlent de raiſonner ſur l'inégalité des conditions : ils conviennent qu'à la vérité, la nature les fait toutes égales ; mais comment bâtir une République avec cette égalité ? Il faut y mettre mille cruelles reſtrictions, en graduant habilement la miſére des particuliers. Pilpai leur indique ici le vrai moyen de former une ſociété, en laiſſant ſubſiſter les juſtes diſtinctions que la nature elle-même a miſes entre les hommes.

ſervateur de ſes tendres années, ſe ſentant redevable du développement de ſa raiſon, aux ſages préceptes de ce bienfaiteur, payoit ces tendres ſoins d'un amour reſpectueux. L'Epouſe, ſoumiſe à l'adorateur de ſes charmes, ne croyoit point s'aquiter, même par les careſſes les plus vives, par des égards empreſſés envers l'artiſan de ſon bonheur. Celui-là, entre les Concitoyens, étoit le plus conſidéré qui ouvroit un meilleur avis ſur les moyens de procurer à la Nation les commodités de la vie, & dont le génie fertile en inventoit les expédiens les plus prompts. Bref, les bienfaits étoient les ſeuls titres de nobleſſe ; la reconnoiſſance, l'amitié, l'admiration, le reſpect & l'eſtime, étoient les dégrés d'hommage que l'on rendoit à cette véritable grandeur.

Néanmoins le premier rang étoit déféré dans ces Contrées, à une ancienne famille qui avoit conſervé ſur toutes les autres une autorité paternelle : c'étoit d'elle qu'étoit ſorti ce Peuple nombreux : les branches de cette tige féconde reſpectoient l'antiquité de leur tronc, non par le ridicule préjugé qui fait reſpecter aux autres Peuples l'obſcurité fabuleuſe d'une longue ſuite de ſiécles, mais parce que toute la Nation étoit auſſi

redevable à cette famille de quantité de génies induſtrieux, inventeurs des uſages les plus utiles à la Société.

Ce n'étoit donc, ni par les droits chimériques de la naiſſance, ni par une prétendue poſſeſſion non interrompue, que cette Race autoriſoit ſa prééminence ; la qualité ſeule de bienfaitrice, ſa ſageſſe, ſa prudence, l'amour des peuples, étoient les fondemens inébranlables de ſon pouvoir ſuprême ; c'étoient ces aimables qualités, dont elle s'étoit toujours montrée jalouſe, qui faiſoient tout ſon luſtre ; & l'art de captiver les cœurs faiſoit toute ſa politique.

Les Héros de ce ſang ſe tranſmettoient de pere en fils, les ſecrets ſéduiſans de cet art enchanteur, & ajoutoient aux découvertes de leurs ancêtres, celles de leur propre expérience : ils ne regardoient point leurs Peuples comme l'héritage d'une multitude d'Eſclaves, échus à un ſeul maître, pour ſervir humblement ſes orgueilleux caprices ; ils ſe croyoient, au contraire, l'héritage de leurs Peuples. Le Prince ſe nommoit le pere immortel de la Patrie : en effet, les liens du ſang n'ont rien de plus fort que l'affection qui lioit les Sujets & le Monarque. Cet heu-

reux préjugé avoit dans leurs cœurs des racines auſſi profondes que l'amour paternel & filial. Le Prince étoit donc, non par une vaine oſtentation, ni par le mouvement machinal d'une bienveillance paſſagére, mais par principe & par habitude preſque innée, le plus acceſſible & le plus humain de tous les mortels. Ses ſoins, ſes attentions, ſes faveurs, ne ſe bornoient pas à quelques centaines de vils adulateurs : il auroit cru ne regner qu'à demi, ſi un ſeul membre de la famille dont il étoit Chef, n'eût pas reſſenti des effets de ſes bontés. Il n'avoit pas beſoin, pour ſe faire reſpecter, de faire marcher devant ſoi la pompe éblouiſſante & tumultueuſe des autres Rois de la terre; ni de cacher des foibleſſes ou des vices dans la ſolitude de ces ſpacieux tombeaux qu'on nomme Palais : il n'étoit point néceſſaire qu'il fît inculquer, ou par crainte, ou par les ſophiſtiques maximes d'une morale tirannique, que les Princes ſont les images d'une Divinité terrible & redoutable, plutôt que bienfaiſante. Ses ordres, pour être exécutés avec empreſſement, n'étoient conçus qu'en ces termes : Il vous eſt utile, chers enfans de mes Ancêtres & les miens. Il n'é-

toit pas néceſſaire d'employer la violence, où le crime étoit inconnu, & où l'obéiſſance étoit l'accompliſſement d'un déſir excité par le zéle.

Les fonctions de la Monarchie étoient d'indiquer, & les tems, & ce qu'il étoit à propos de faire pour le bien commun; il ne s'agiſſoit que de régler les mouvemens d'une unanimité toujours conſtante. Ces Peuples connoiſſoient l'importance de cette vérité: tous les membres d'un même corps s'entre-aiment; mais lorſqu'il eſt queſtion de s'entre-ſecourir, quand ils pourroient agir ſans les directions du Chef, ils ne pourroient le faire, ni utilement, ni à propos: la main ſe remueroit, lorſque ce ſeroit au pied à faire cette fonction; & l'œil ſe fermeroit, lorſqu'il faudroit éclairer la main. Nul équilibre, nul accord, nul ordre dans les fonctions animales. Il en ſeroit ainſi, diſoient-ils, d'un Peuple ſans Chef.

De même donc qu'à la voix d'un ſage Pilote, on voit, comme par enchantement, mouvoir les maneuvres d'un Vaiſſeau; de même à la voix du Prince, ce corps ſi ſagement organiſé, animé du même eſprit, travailloit avec un concert admirable au bien

commun. Falloit-il recueillir une abondante moiſſon, cultiver, ou enſemencer telle campagne ? Etoit-il ſaiſon d'amaſſer certains fruits ; de mettre en uſage quelque nouveau moyen d'adoucir & de faciliter ce que ces opérations ont de pénible, de régler le nombre de ceux qui devoient être deſtinés à chaque occupation ? Les déciſions du Prince étoient religieuſement obſervées ; & ſes ordres reſpectés étoient portés de bouches en bouches juſqu'aux extrémités de ſon Empire. Comme il étoit l'ame de toute économie, de tout ordre, de tout embelliſſement, il l'étoit auſſi de tous jeux, de toutes réjouiſſances, de tous plaiſirs : il marquoit les tems de leur célébrité, de leur durée ; il preſcrivoit ce que leur ordonnance devoit avoir d'agréable, d'ingénieux & de divertiſſant par la variété & la pompe du ſpectacle.

Quelqu'un avoit-il un avis utile à propoſer ? Il étoit écouté avec bonté : les louanges & l'approbation du Prince, en préſence de la Nation, étoient d'un prix ineſtimable pour celui qui en étoit honoré ; cette faveur étoit d'autant plus ſinguliére, qu'elle n'étoit jamais accordée qu'à juſte titre ; & elle ani-

moit les ſpectateurs à s'en rendre dignes par leur zéle pour le bien public.

Ces Rois heureux n'étoient point environnés d'une foule d'eſclaves, ni de flatteurs importuns : les ſoucis, les noirs chagrins, cauſés par les continuels efforts d'une puiſſance qui ne ſe fait obéir & reſpecter que par contrainte ; la gêne d'une grandeur qui ſemble vouloir tout ôter aux penchans naturels de l'humanité ; la crainte d'un fer conduit, ou d'un poiſon verſé par une main ſcélérate, ne troubla jamais la ſérénité de leur front ; leur perſonne chérie n'étoit point eſcortée d'une garde nombreuſe, qui n'empêche point la mort de renverſer les trônes.

Celui qui regnoit alors, faiſoit les délices de ſon Peuple. A la majeſté de ſa perſonne ſe joignoient les plus éminentes & les plus aimables qualités d'un Prince né pour le bonheur de ſa Nation. Ses occupations les plus douces, étoient de perfectionner tout ce qui pouvoit rendre la vie heureuſe. Ses Sujets étoient redevables à ſon induſtrie, à ſes recherches, aux ſoins qu'il prenoit de faire exécuter de bons conſeils, de quantité d'uſages très-commodes : il leur

avoit appris à apprivoiſer certains animaux pour en tirer des ſecours ; il leur avoit montré l'utilité de quantité de plantes, auparavant négligées ou inconnues ; il leur avoit enſeigné à les cultiver, à les embellir, à les multiplier, auſſi-bien que l'art d'en préparer, ou les fruits, ou les ſucs. Exact obſervateur des ſaiſons, il leur marquoit les inſtans propres à procurer l'abondance, & à recueillir ſes libéralités, pour en conſerver les proviſions. Sa profonde connoiſſance de mille ſecrets de la Nature, le faiſoit admirer. Cette aimable mere de l'Univers ſembloit avoir épuiſé ſur la perſonne de ce Prince, ſes dons les plus rares, & lui dévoiler ſes miſtéres, pour le rendre digne de regner ſur un Peuple qu'elle préféroit à toutes les Nations, & ſur lequel elle avoit pour toujours établi ſon empire : c'étoit elle qui lui avoit fait concevoir de la Divinité, une idée telle que la capacité de l'eſprit humain peut la comprendre.

Ces Peuples, auparavant groſſiers, ſe figuroient ſouvent quelque choſe de Divin, dans les objets ſenſibles de leurs plaiſirs, de leurs inclinations, de leurs goûts ; & ne ſuivant que les premieres impreſſions, ils prenoient

un effet agréable pour la cauſe bienfaiſante. Ce ſage Prince par des maximes, par des raiſonnemens proportionnés à la portée des génies les plus pénétrans, comme des plus foibles, avoit, par des diſcours pleins de dignité & de ſens, réuni les eſprits ; il leur avoit appris à reconnoître, non la Divinité dans ſes dons, mais les effets d'une cauſe infiniment bonne, qui ne veut être connue de ſes créatures, au moins en cette vie, que par l'évidence pénétrante des plus douces impreſſions.

* Princes & Légiſlateurs, vous vous dites les Juges & les Pacificateurs de vos Peuples ; dites plutôt que vos Loix mal conçues, mal digérées, productions ſiſtématiques de vos propres rêveries, font naître une multitude prodigieuſe d'intérêts, de préjugés divers, éternels ſujets de diſcorde & de crimes auparavant inouis. Vous êtes obligés de calmer des diſputes, des querelles, des plaintes, & de réprimer mille injuſtices excitées par les leçons qu'en donnent vos

* Pilpai reproche ici à ceux qui prétendent régler les mœurs & dicter des loix, que quand ils auroient pris à tache de ſaper les fondemens de toute morale, ils ne pouvoient rien imaginer de plus efficace que la plupart de leurs rares & ingénieuſes conſtitutions.

propres réglemens ; vous êtes, à chaque inſtant, contraints d'abroger ceux-ci par d'autres contradictoires. Mauvais Architectes, vous replâtrez un bâtiment qui croule. Les mœurs de vos Sujets, ſemblables à ces liqueurs que trop de ferment agite, ſe débordent de tems en tems ; vous ne pouvez les contenir qu'en oppoſant de foibles digues : cet échafaudage mal conſtruit, loin de produire l'effet que vous en eſpériez, ſert de retraite à quelque monſtre nouveau qui le mine, le renverſe, & ouvre le paſſage à une foule de déſordres : vous ne pouvez plus ſuffire pour les arrêter. Vous êtes accablés du poids de vos emplois, dont vous avez vous-mêmes appeſanti le fardeau ; il faut que vous vous en déchargiez ſur de vils eſclaves. Vous livrez vos Sujets aux caprices tiranniques de ces inſenſés ; c'eſt avec juſtice alors qu'on vous accuſe des maux qu'ils leur font. Votre excuſe, que les détails immenſes du gouvernement d'un Etat ſont au-deſſous de la dignité du Monarque, eſt frivole ; votre mauvaiſe économie, votre fauſſe politique, les ont multipliés, ces détails minucieux & embarraſſans, & les opinions bizarres de vos Miniſtres, de ceux dont vous

prenez conſeil, les multiplient encore : quand leur probité ſeroit intégre & reconnue, opiniâtrement attachés à des préjugés qui leur ſont communs avec vous, peuvent-ils éviter de tomber dans l'erreur ? Vous prétendez réformer la Nature, lui preſcrire des régles ; vous la rendez furieuſe en l'aſſujettiſſant à d'inutiles devoirs. Ses loix ſont courtes, préciſes, énergiques, uniformes & conſtantes ; le cœur humain en ſuivra toujours avec plaiſir les ſages directions, ſi rien d'étranger ne vient ternir la beauté de ces tables divines. L'évidence de leurs déciſions n'a pas beſoin de nouvelles lumiéres : ô Monarques ! n'en ſoyez point les interprétes, mais les conſervateurs.

Tels étoient les Princes de ces heureuſes Contrées ; tel étoit celui qui regnoit pour lors, vraiement l'ornement de ces tems fortunés : ſes Peuples, ſuivant leur coutume de déſigner les perſonnes par leurs qualités les plus aimables, le nommoient Alſmanzein. * Comme jamais cette furie, qui ſous le nom d'Equité, dépéce par lambeaux les élémens

* *Alſmanzein* ſignifie *ornement du ſiécle* ; c'eſt un mot compoſé de *zein*, *ornement*, & de *alzaman*, qui ſignifie *ſiécle*.

mêmes pour donner à chacun le ſien, n'excita d'inimitiés, de jalouſies, ni de querelles chez ces Peuples : leurs Princes n'étoient point leurs Juges, mais les Préſidens de leurs plaiſirs, & des occupations qui en faiſoient continuellement les préparatifs. Le méchaniſme de cette admirable ſociété ſe regloit ſans efforts, ſans peine, & preſqu'au premier ſignal, tant étoit parfait l'arrangement de tous ſes reſſorts.

Le Ciel, pour récompenſer la ſageſſe des Sujets & de leur Chef, avoit donné à celui-ci, avec un long regne, ce qu'il accorde de plus précieux aux Rois qu'il favoriſe, un ami, nommé Adel * pour la droiture de ſon cœur, & un ſucceſſeur digne de lui. Son fils, au ſortir de l'enfance, ſembloit être formé par les mains de l'Amour même ; mais ſon extrême beauté n'étoit qu'un léger extérieur d'une ame, dont les charmes naiſſans faiſoient concevoir de ce jeune Prince les plus hautes eſpérances ; elles le rendoient

* *Adel* ſignifie *juſte*. Comme j'avois d'abord traduit ce Poëme de l'Indien en Perſan, pour me perfectionner dans cette langue, qui eſt la plus douce & la plus gracieuſe de toute l'Aſie, j'ai laiſſé ici les noms propres dans la même langue, pour qu'ils paroiſſent moins barbares.

digne du nom de Zeinzemin, * qu'il portoit, & qu'il mérita.

L'affection tendre & reſpectueuſe des peuples pour le Pere, alloit juſqu'à la paſſion pour cet aimable Fils. Paroiſſoit-il en Public ? Les tranſports de leur joie & de leur admiration étoient exceſſifs : femmes, enfans, vieillards, faiſoient retentir l'air de leurs acclamations : par-tout où il portoit ſes pas, ils couroient raſſaſier leurs avides regards ; ils jonchoient la terre de fleurs ; ils lui préſentoient leurs plus beaux fruits ; ils le nommoient leurs délices, l'aurore d'un beau jour, l'aſtre levant de leur félicité. De ſi doux épanchemens de cœur faiſoient verſer des larmes de joie à ce Pere fortuné ; & prenant quelquefois ſon Fils entre ſes bras : Que tu es heureux, lui diſoit-il, d'exciter, par ta préſence, de ſi agréables délires ! Puiſſes-tu mériter d'en voir croître les tranſports ! Et vous, Peuple chéri, puiſſiez-vous le compter pour le meilleur de vos Peres !

L'éducation de ce jeune Prince étoit confiée aux ſoins de cet Ami, ſans les conſeils duquel le Monarque n'entreprenoit rien ; ſon grand âge même ne lui permettoit plus

* *Zeinzemin* ſignifie *ornement de la terre.*

d'agir que par ce fidéle ſecond : enfin, ſe ſentant prêt à payer tribut à la Nature, il appelle Adel : Je ſens, lui dit-il, cher compagnon de tout ce que j'ai fait de bien en cette vie, que je vais te quitter ; le ſommeil appeſantit mes yeux : j'ai long-tems joui de tout ce qui peut abreuver le cœur humain de délices ; le mien, comme raſſaſié des faveurs du Ciel, n'en peut plus gouter ici-bas ; il eſt comblé ; il faut que le repos vienne élargir ſes bornes, étendre ſa capacité pour lui faire éprouver d'autres biens : je ſors du feſtin, prens ſoin de celui qui va tenir ma place ; continue-lui la tendre amitié qui nous a toujours ſi intimement unis. Toi, mon fils, ajouta-t'il en l'embraſſant, c'eſt par les ſoins officieux de cet autre Pere que ton ame a reçu les premiéres impreſſions de la ſageſſe ; c'eſt par ſes prudens avis que ta raiſon développée va jouir de toutes ſes prérogatives : apprens de lui l'art de regner ſur les cœurs par des moyens plus efficaces que les impreſſions d'un extérieur aimable. C'eſt peu de choſe que la pénétration & la vivacité d'eſprit ſans expérience : celle-ci ne s'acquiert ſouvent que par bien des erreurs, & le tems ne l'améne qu'à pas lents & tar-

difs, quand on la cherche ſans guide ; celle de mon Ami vient au-devant de toi ; ſuis-en les directions : ſa tendreſſe t'eſt aſſurée comme la mienne ; mérite-la ; perpétue envers lui celle que tu me portes ; conſulte-le comme moi-même. Adieu. Un doux ſoupir ſemblable à ceux de la joie, enleva ces derniéres paroles.

Après que l'amitié ſincére & la tendreſſe filiale eurent honoré quelque tems cet éternel adieu de leurs larmes & de leurs regrets, l'Ami généreux prenant la parole, conſola en ces termes le jeune Prince : Ceſſez de vous attriſter ſur un ſort qui n'a rien de fâcheux pour la perſonne qui le ſubit ; ou c'eſt un néant inſenſible à la joie comme à la triſteſſe, ou c'eſt un paſſage à un état meilleur que celui que nous quittons : dans cette ſuppoſition qui eſt la plus vraiſemblable & la plus conforme aux idées que nous avons des bontés infinies de l'Etre ſuprême, après avoir ſatisfait aux mouvemens de notre cœur, qui gémit de l'abſence de ce qui lui eſt cher, il faut que la raiſon le délivre d'une douleur dont la durée deviendroit importune ſans réparer notre perte, & paroitroit faire injure à la perſonne que nous

croyons dans un état heureux. Céder aux premiéres impreſſions de la nature qui ſe ſent affligée, eſt un bien, c'eſt faire effort pour ſortir d'une ſituation violente ; s'obſtiner dans l'affliction, ce n'eſt plus vouloir ſe délivrer d'un mal, c'eſt en accumuler les tourmens. Pour diſtraire & calmer votre douleur, tournez-vous vers des objets qui vont toucher bien agréablement un cœur comme le vôtre ; vos Peuples vont s'empreſſer de tranſmettre au Fils un amour, éternel monument de la gloire du Pere & des Ayeux.

Tandis que ce diſcours, dicté par la plus douce perſuaſion, ſemblable aux rayons du ſoleil qui diſſipent les nuages, raméne le calme & la ſérénité dans le cœur du jeune Prince, les Sujets rendent les derniers devoirs à leur Monarque. Sa pompe funébre n'eſt point accompagnée de lugubres gémiſſemens : porté ſur les épaules des plus reſpectables d'entre le Peuple ; étendu ſur un lit de fleurs, il étoit ſuivi d'une foule qui chantoit des himnes en ſon honneur. Nous te regretterions, diſoient les uns, Prince aimable, s'il n'y avoit pas de l'ingratitude de n'aimer nos bienfaiteurs que pour

nous-mêmes, & d'être fâché qu'après avoir travaillé à nous rendre heureux, ils nous quittaſſent pour l'être eux-mêmes : Non, tu ne nous quittes pas ; ton ame généreuſe n'eſt, ſans doute, ſortie de ce corps que pour s'unir plus intimement à ce qui lui eſt cher ; elle reſpire dans ton heureux Fils. Voyez, diſoient d'autres, la même ſérénité brille encore ſur ſon front ſacré ; pendant le ſommeil il conſerve toujours cet air qui répandoit l'allégreſſe dans nos cœurs, cet air qui nous encourageoit dans nos travaux, qui animoit & ſoutenoit notre eſpérance : Oui, il vit encore ; les bons Princes ne meurent jamais.

Après que le Pere eut, par ce triomphe, été conduit au tombeau de ſes Ancêtres, le Peuple courut en foule baiſer la main du Succeſſeur. Chacun, non par ſuperſtition, mais par amour, regarde cet honneur comme un des plus heureux préſages : enfin, ils le proclament Pere de la Patrie, & célébrent ſon avénement par tout ce que la joie a de plus expreſſif ; ici par des repas abondans & délicats, ſimboles de la proſpérité du nouveau regne ; là de tendres Amans entre les bras de la volupté, ſemblent invi-

ter de nouvelles créatures à naître dans ce ſiécle heureux ; dans un autre endroit ce ne ſont que danſes, que ris, que jeux folâtres, qu'agréables railleries : ceux qui aiment les délices de la bonne chére, badinent ceux qui ſe livrent aux douces langueurs de l'Amour ; ceux-ci reprochent aux autres qu'ils ne ſont heureux qu'à demi.

C'eſt ſous ces heureux auſpices que le jeune Monarque commence ſon regne. Plein du déſir de ſoutenir la haute opinion que ſes Peuples avoient conçue de lui, il s'attacha à ſuivre en tout les ſages conſeils du reſpectable Vieillard, que ſon Pere lui avoit recommandé de prendre pour guide.

Cet héroïque Perſonnage ne portoit d'autres marques de ſon grand âge, que des cheveux blancs : ſa gravité douce & affable, la majeſté de ſon port, la vivacité de ſes yeux annonçoient quelque choſe de divin, ainſi que la douceur de ſes diſcours, qui portoit dans les eſprits une perſuaſion toujours victorieuſe. Son illuſtre Eléve ne ſe laſſoit point de l'entendre. Un jour qu'il le preſſoit obligeamment de l'inſtruire des devoirs d'un Roi : J'ai toujours cru, grand Prince, lui répondit-il, que le Ciel favorable

rable aux humains, ne leur donnoit pour chef que des ames ſublîmes, que la Divinité forme avec complaiſance ; elles naiſſent ce que les autres hommes deviennent par beaucoup de travail. Les rares qualités dont je vous vois orné, ſont un brillant exemple de cette vérité. Je ne vous tiendrois point ce diſcours flatteur, s'il n'étoit dicté par la réalité de votre mérite, & ſi je ne connoiſſois qu'il allume dans votre cœur une nouvelle ardeur de vous ſignaler. Mais puiſque votre amitié exige de mon zéle des avis que vous pouvez prendre de vous-même, l'Hiſtoire de la Nation que vous gouvernez, vous apprendra mieux que moi la façon de la régir : daignez, Prince, en écouter le récit.

On dit qu'autrefois cette Terre fut infeſtée d'une multitude de Monſtres, qui après en avoir ſéduit les malheureux Habitans, les retenoient opprimés ſous le poids des chaines dont ils s'étoient chargés eux-mêmes, ou qu'ils s'étoient laiſſé impoſer. Un déluge de maux & de crimes, dont, graces au Ciel, vous ignorez le nom même, & dont il ne s'eſt conſervé parmi nous qu'un ſouvenir confus ; ces maux, dis-je, ravа-

geoient ces triſtes climats. La Vérité & la Nature firent de vains efforts pour engager ces Peuples à s'affranchir de la domination de ces maîtres furieux : ils furent ſourds à la voix ſalutaire de leurs libératrices. Nulle liaiſon entre les membres de cette Société confuſe, prête à ſe diſſoudre ; chaque particulier n'eſt plus retenu dans les devoirs de l'humanité, que parce qu'il ne ſe ſent pas aſſez fort pour pouvoir ſeul écraſer le reſte des hommes ; ſon cœur cruel verroit avec joie périr le monde entier, s'il en pouvoit ſeul recueillir les dépouilles. Le déſir d'obtenir des autres, par de feintes careſſes, ce que leur avidité ne peut impunément ravir, empêche ceux-ci de s'entre-dévorer ; elle cache ſa violence ſous de faux égards & de perfides ménagemens chez ceux dont une lâche timidité fait l'innocence ; ceux-là, au contraire, n'ont de l'intrépidité que pour commettre le crime ; le plus vil intérêt les aveugle ſur les dangers ; il arme leurs bras de poiſons, de fer, ou de feux, pour établir leur bonheur ſur les ruines de toute humanité.

La Vérité, indignée de tant d'horreurs, abandonne ces Mortels furieux ; la Nature,

privée de cette tendre mere, languit bientôt ſans force & ſans vigueur ; elle fuit éperdue dans les bras de ſa mere : C'en eſt fait, lui dit cette puiſſante protectrice, tu vas être vengée.

A ces mots le Ciel s'obſcurcit d'épais nuages, l'air gronde, d'horribles mugiſſemens ſe font entendre dans les entrailles de la terre, mille échos en multiplient l'épouvantable bruit, les campagnes ſemblent des mers agitées, & la mer irritée ſouléve ſes flots en d'énormes montagnes ; la vapeur ardente, qui ſort avec impétuoſité de mille gouffres entr'ouverts, va s'unir aux feux dont la voûte des Cieux paroît embraſée ; l'onde en fureur ſe précipite avec un horrible fracas dans les vaſtes canaux qui lui ſont ouverts de toutes parts ; un feu dévorant ſemble conſpirer avec elle pour lui faire paſſage ; il creuſe les plus profonds abimes, & ſapant les fondemens des plus durs rochers, il leur donne la légéreté de la ponce.

Les malheureux Habitans fuient éperdus par-tout où la frayeur les précipite ; ils courent vers les bords de la mer ; ils penſent y trouver la ſolidité que n'ont plus les campagnes ; mais bientôt ils ſe ſentent empor-

tés : le terrein flotte ſous leurs pieds ; il ſe détache de ce vaſte Continent une infinité d'Iſles emportées par les flots, chargées des hommes & des animaux qui s'y ſont refugiés.

C'eſt ainſi que la juſte colére d'une Puiſſance à laquelle rien ne réſiſte, retrancha les branches pourries de cet arbre : elle éloigne pour jamais ces Peuples infidéles de leur Patrie, & ne leur laiſſe pour demeure que des monceaux de pierres calcinées qui les ſauvent du naufrage. Survivez, dit-elle, à votre châtiment pour en ſentir tout le poids ; indociles à ma voix, obéiſſez aux chimériques fantômes qui vous oppriment ; & vous, Monſtres, regnez à votre gré ſur ces frêles & ſtériles éponges, ma juſte indignation eſt ſatisfaite. Elle dit, & à l'inſtant l'air reprend ſa ſérénité, les flots ſuſpendus retombent, un profond ſilence ſuccéde au bruit de l'Univers, prêt à rentrer dans le néant.

Une partie conſidérable de cette Terre infortunée étoit demeurée attachée à ſes fondemens : c'eſt-là que la Vérité ſe prépare à rétablir avec plus d'éclat, la magnificence de ſon empire. Elle conſole en ces

termes la Nature affligée : Retourne, ma chere fille, dans ces Contrées, qui déſormais vont faire mes délices & les tiennes ; vas leur redonner une nouvelle fécondité ; épuiſe-y, s'il eſt poſſible, tes libéralités ; enrichis les fleurs des plus belles couleurs ; fais couler dans les plantes les ſucs les plus ſalutaires ; raſſemble-y les plus rares productions ; redonne aux oiſeaux les chants les plus mélodieux ; ôte aux animaux les plus cruels leur férocité, & aux reptiles leur venin ; vas, fais regner en ces lieux un éternel printems ; vas m'y préparer une demeure qui renferme en abrégé toutes les beautés de l'Univers.

Deux jeunes perſonnes, ou plutôt deux enfans, un frere & une ſœur, déplorable reſte du Peuple nombreux qui s'efforçoit d'éviter par la fuite les terribles coups de la colére céleſte, ſe trouverent ſéparés de cette multitude par un précipice qui s'ouvrit devant eux : ils tendent les bras à leurs triſtes parens, les ſupplient de ne les point abandonner, mais vainement ; un bord de ce gouffre s'éloigne de l'autre, & ſemble fuir ; bientôt leurs gémiſſemens ne ſont plus entendus ; une vaſte étendue d'eau leur fait

perdre de vue la maſſe flottante, avec l'eſpérance de tout ſecours ; ils reſtent ſeuls habitans de la Terre qu'épargne la tempête.

Oh ! mon cher Frere, s'écrie la Sœur éperdue, qu'allons-nous devenir dans ces triſtes déſerts ? Qu'avons-nous fait au Ciel qui nous arrache des bras de nos chers Parens ? Que ne nous laiſſoit-il périr avec eux ! Car ſans doute, la mer vient de les engloutir ; je ne les apperçois plus. Hélas ! du moins, il nous auroit été plus doux de mourir dans leurs bras. La vie ne nous eſt-elle conſervée que pour nous être cruellement arrachée par quelque bête féroce, ou par la faim encore plus terrible ? Le frere, abattu de douleur, ne lui répond que par de triſtes ſanglots : un déluge de larmes obſcurcit leurs yeux ; ils pouſſent mille cris lamentables qui ne ſont entendus de perſonne : le ſilence de cette ſolitude les ſaiſit de frayeur ; ils ſuccombent à leurs maux, ils tombent évanouis ; mais bientôt la vigueur de leur âge leur rend l'uſage de leurs ſens : ils rouvrent les yeux à la lumiére ; ils portent autour d'eux leurs regards étonnés. Quoi ! nous vivons encore, diſent-ils ! Ah ! que la

mort n'achevoit-elle de nous délivrer de tant de peines !

Inſenſiblement la violence de leur déſeſpoir ſe ralentit. Le Frere, plus robuſte, ſe léve & préſente la main à ſa Sœur : Viens, dit-il, viens, un rayon d'eſpérance ſemble tout-à-coup me luire : ſans doute qu'il reſte encore quelques-uns de nos malheureux Compatriotes ; cherchons-les, ma chere Sœur ; leur compaſſion nous prêtera quelques ſecours ; ou ſi nous ſommes reſtés ſeuls, nous trouverons encore quelques fruits échapés aux ravages de la tempête, & quelques proviſions qu'avoient amaſſé ceux qui viennent de nous être enlevés. Cet eſpoir ranime ce tendre couple ; ils marchent au hazard vers les lieux qu'ils jugent avoir été habités ; ils n'y trouvent que des tas affreux de ruines ; ils montent ſur des hauteurs, d'où ils portent par-tout leurs triſtes regards ; ils s'efforcent de faire entendre leur voix : les échos qui leur répondent, les trompent ; ils courent vers l'endroit d'où il leur ſemble que la voix eſt partie. Après avoir long-tems erré vainement, ils alloient retomber dans leurs premiéres afflictions, quand le hazard, ou plutôt la nature, qui

s'intereſſe à leur conſervation, les conduit dans un lieu délicieux, que la fureur de l'orage ſemble avoir reſpecté. Au milieu de ces déſerts arides ils apperçoivent des fleurs & des fruits renaiſſans ; l'herbe reprend ſa verdure, & les arbres dépouillés repouſſent de nouvelles feuilles. Ils s'avancent, un vallon charmant s'offre à leur vue ; le penchant des collines eſt couvert de vergers, & la plaine de plantes nourriſſantes, arroſées par le cours paiſible de quantité de ruiſſeaux qui y ſerpentent.

Vois, s'écrie le Frere, vois, ma chere Sœur : ſi le Ciel irrité a puni nos Parens pour quelques crimes, ſans doute il n'a pas voulu envelopper notre innocence dans ce commun déſaſtre : hélas ! ſa bonté propice nous offre une abondance de ſecours ineſpérés. Eſſuie tes larmes, & prens part à ma joie. Eh bien, ſi nous ſommes reſtés les ſeuls habitans de cette Terre, nous jouirons paiſiblement de ſes dons. Seul avec toi, je vivrai heureux, tu me tiendras lieu de tout.

Que ta compagnie m'eſt précieuſe, mon cher Frere ! Que ſerois-je devenu ſans toi ! Leur amitié s'épanche ainſi en diſcours conſolans ; ils venoient de verſer des larmes de

déſeſpoir, ils en verſent de joie : leur cœur ne regrette plus que la perte de leurs Parens ; ils déſirent de leur voir partager avec eux les douceurs de la vie douce & tranquile qu'ils ſe propoſent de mener dans ce reduit charmant. En parcourant l'étendue de leur petit domaine, le creux d'un rocher leur ouvre une retraite contre les injures de l'air ; ils s'empreſſent d'aller reconnoître les appartemens de cette demeure ; ils en prennent poſſeſſion ; ils y amaſſent un tas de mouſſe tendre, dont ils compoſent leur lit. Près delà une fontaine leur offre ſes eaux, reçues dans un baſſin que leur chute s'eſt creuſé : les fleurs & les arbuſtes qui l'environnent & l'ombragent, annoncent leur fraicheur & leur ſalubrité.

Ces deux jeunes perſonnes étoient à cet âge où l'homme commence à ſortir de l'enfance, & ſe ſent en état de s'aider lui-même. * Bientôt la néceſſité, mere de l'induſ-

* Robinſon, jetté dans une Iſle déſerte, tire de ſon vaiſſeau échoué, des ſecours ſans leſquels l'Auteur ſe trouvoit embarraſſé de le faire ſubſiſter ; notre Indien fait ingénieuſement découvrir à deux enfans, dépourvus de tout, les premiers élémens des arts néceſſaires à la vie. Je crois que ce Philoſophe a voulu développer toutes les circonſtances, toutes les rencontres na

trie, jointe à quelque ſouvenir de ce qu'ils avoient vu pratiquer à leurs Prédéceſſeurs, leur apprit à ſe pourvoir des choſes néceſſaires à la vie ; la campagne voiſine les leur offre. S'ils ignoroient les ſervices que nous tirons du feu, ou comment on en rappelle les ſecours, le choc fortuit de deux cailloux, & les ravages récens de la foudre, leur montrerent les moyens, & de faire éclorre, & d'entretenir ce fluide ſubtil : ſans doute qu'aux premiéres étincelles qui brillerent à leurs yeux, préſentant à cet élément fugitif diverſes matiéres ſéches, ils en trouverent enfin une qui le fixa : l'uſage dut bientôt les inſtruire des effets de ce premier inſtrument de toutes nos commodités. *

Ainſi, pendant que le Frere ſe charge du ſoin d'amaſſer des proviſions, la Sœur raſſemble & allume quelques feuilles ſéches, quelques branches, & corrige ſur un braſier la crudité des fruits & des racines ; elle

turelles & fortuites qui ont pu conduire une ſociété naiſſante, d'expériences en expériences, aux inventions de tout ce qui meuble, pour ainſi dire, le genre humain.

* C'eſt vraiſemblablement ainſi que les premiers hommes purent être inſtruits de cet important uſage.

leur fait prendre par cette préparation, un gout plus agréable ; & en attendant le retour de ſon cher compagnon, elle dreſſe avec ſoin l'appareil des rafraichiſſemens qu'elle lui deſtine avec complaiſance. C'eſt dans ces petits repas, aſſaiſonnés de mille tendres égards, de mille attentions prévenantes que le cœur leur ſuggére, qu'ils concertent ſur de nouveaux moyens d'en varier les mêts. J'ai découvert, dit le Frere, un fruit qui me ſemble meilleur que celui-ci ; demain nous en ferons l'épreuve. Mon Frere, répond la Sœur, ne vous éloignez point trop de notre demeure ; je crains que vous ne vous égariez ; je tremble lorſqu'il me ſemble que vous tardez à revenir : que deviendrois-je ſi j'avois le malheur de vous perdre par quelque accident funeſte ! Souffrez que je vous accompagne par-tout ; que je partage votre travail : mes ſecours ne vous ſeront peut-être pas inutiles ; je pourrai au moins vous aider par mes conſeils : Soyons, je vous prie, inſéparables.

L'union de ce couple heureux en rendoit chaque part inſenſible pour ſoi-même ; elle ne paroiſſoit reſpirer que par l'autre. Occupés du ſoin de ſe rendre réciproquement

heureux, leur induſtrieuſe affection leur apprenoit chaque jour quelque choſe de nouveau. Le gout, fidéle interpréte de ce qui convient au ſoutien de notre vie, les inſtruit des qualités bienfaiſantes de quantité de productions. Ils raſſemblent près de leur demeure les plantes qu'ils jugent les plus nourriſſantes. Des racines, jettées par hazard dans une terre remuée, venant à pouſſer des rejettons, leur apprirent à les tranſplanter : ce qui vient de favoriſer l'accroiſſement de ces plantes, leur indique ce qu'ils doivent faire pour rendre cette mere féconde : les graines qu'ils voient éclorre & ſortir de ſon ſein, les avertiſſent de ce qu'ils peuvent faire pour la rendre encore plus libérale & pour perpétuer ſes dons.

Une herbe, entre toutes les autres, croit au-deſſus de celles qui l'environnent ; ſa tête, artiſtement ornée, ſort du milieu de pluſieurs enveloppes qui lui ſervoient comme de voiles ; elle s'éléve en une piramide qui ſoutient quatre rangs de vaſes d'émeraude, que l'influence de l'aſtre du jour change bientôt en or. * Ces enfans examinent cette plante,

* Expreſſion orientale, qui exprime la figure, le premier état d'un épi naiſſant, & ſa maturité. On ſait que la couleur de l'émeraude eſt le verd.

& la trouvent chargée de quantité de grains, pleins d'un lait agréable: ſans perdre ſa blancheur, il quitte ſa fluidité, épaiſſie par la chaleur. Ils amaſſent quelques-uns de ces grains, les dépouillent de leur écorce, & les reduiſent avec la pierre en une poudre qu'ils eſſayent de préparer de diverſes manières. L'ardeur du feu donne à l'argile de leur foyer une ſolidité qui leur a déja appris l'art d'en former des vaſes, dans leſquels ils cuiſent avec l'eau, ce précieux aliment, ſource principale du ſang qui coule dans nos veines, dont l'uſage continuel n'eſt point ſujet à cauſer de dégoût.

Bientôt les plantes qui produiſent cette nourriture ſalutaire, auparavant éparſes & confondues avec les autres, ſe trouvent réunies en peuplades: leur excellence leur fait mériter d'occuper avec diſtinction, la plus grande partie des campagnes; elles deviennent la plus chere eſpérance du Laboureur.

C'eſt par ces degrés que ces heureux nourriſſons de la Nature en reçoivent les utiles leçons. Exacts obſervateurs de tout ce qu'elle leur préſente, ils imaginent, ils tentent pluſieurs expériences, dont le ſuccès les enrichit. Ceux d'entre les animaux qui ſe plai-

ſent en la compagnie des hommes, & paroiſſent en attendre des ſecours que la Nature leur refuſe, viennent ſe ranger près de ces bienfaiteurs : le Bœuf & la paiſible Geniſſe, la timide Brebis & le léger Chevreau, viennent paître autour de leur demeure ; ils leur laiſſent partager le lait qu'ils donnent à leurs petits.

Mais l'âge, en les inſtruiſant, fortifie leur raiſon & leurs ſens : & comme l'humanité ne goûte guères de plaiſirs ſans mélange, ils éprouvent tous deux des inquiétudes, des déſirs, dont ils ne peuvent démêler ni le but, ni la cauſe. De triſtes réflexions viennent troubler leur repos. Nous vieillirons, diſent-ils ; hélas ! qui ſera pour lors le ſoutien de nos jours ? Si la mort cruelle vient enlever l'un de nous, (Ah ! nous préſerve le Ciel d'un tel malheur ! qu'elle tranche plûtôt du même coup la trame de notre vie !) dans quel funeſte état ſe trouveroit celui qui ſurvivroit à l'autre partie de lui-même ? Banniſſons, pourſuivoit le Frere, ces triſtes penſées : la Divinité qui nous protége ne nous abandonnera pas. Il raſſure cette chere compagne par ſes careſſes ; il s'efforce de diſſiper ſes craintes par de tendres baiſers : un feu, juſqu'alors incon-

nu, ſe gliſſe dans leurs ames; ils y ſentent tout-à-coup naître quelque choſe de plus puiſſant que les ſentimens d'une ſimple amitié; ils ignoroient encore la véritable cauſe de la mutuelle tendreſſe des Epoux; ils ignoroient quels en étoient les plaiſirs, les effets & les gages. Les douceurs qu'ils trouvent, pour la première fois, dans des embraſſemens qu'ils ne ſe laſſent plus de réitérer, excitent dans leurs cœurs une inquiétante ardeur: leurs déſirs s'irritent & ne ſont point ſatisfaits. Mais comme on voit une onde doucement épanchée s'étendre & prendre inſenſiblement la route que lui marque une pente; de même, inſpirés par la Nature, & guidés par le plus exquis de tous les ſens, de careſſes en careſſes, ils rencontrent bientôt la ſource des plaiſirs, auteurs de notre vie, qui en ſont quelquefois les délices, qui la perpétuent en quelque manière, qui ſont la première cauſe de la tendreſſe des peres pour leurs enfans. Les doux ſaiſiſſemens d'un court trépas leur firent comprendre qu'ils s'alloient voir renaître.

Prince, c'eſt aux puiſſantes leçons de ces maîtres délicats que votre famille eſt redevable de ſon origine; & c'eſt par la fécon-

dité de ſes branches que s'eſt accrue la Nation ſur laquelle vous regnez.

Les vœux de nos premiers Ayeux furent comblés : ils ſe virent bientôt une nombreuſe poſtérité ; ils lui communiquerent, avec l'innocence & la pureté des mœurs, qui ſe ſont conſervées juſqu'à vous, leurs utiles découvertes ; ils eurent même le plaiſir de voir leurs enfans tranſmettre à cette ſociété naiſſante un des plus importans ſecours de la vie, & le premier de tous les moyens qui, en abrégeant les travaux, en procure abondamment les commodités.

J'acheve, Prince, mon récit par ce trait intéréſſant. Je vous ai dit que les deux enfans, triſtes reſtes qu'avoit épargné la vengeance céleſte, s'étoient trouvés les ſeuls habitans de cette Terre à un âge, à la vérité, capable de s'aider, & capable de conſerver la mémoire de quelques-uns des uſages les plus communs & de plus facile exécution. Mais trop jeunes pour réfléchir ſur d'autres, leurs mains, qui n'étoient encore accoutumées à aucun travail pénible, n'en avoient manié aucun inſtrument ; & la tempête, qui venoit de ravager leur demeure, avoit totalement détruit ou enſeveli les ou-

vrages des hommes. Le hazard ſeul, leur montrant, comme je l'ai dit, les moyens de rendre la terre fertile, leur fit imaginer de ſe ſervir de bois aiguiſé par le feu, ou de pierres tranchantes, pour la remuer. Le fer leur étoit inconnu, ou, peut-être, n'avoient-ils qu'un ſouvenir confus de cet utile métal : ils ignoroient donc, & d'où il ſe tire, & la façon de le préparer. Voici comment ils l'apprirent.

Les premiers ſoins de ces tendres époux, à meſure qu'ils virent leur famille s'accroître, furent de former de nouvelles diſpoſitions pour rendre leurs enfans heureux, & de les mettre en état de s'entre-ſecourir. Lors donc que l'âge les eut rendu capables de quelque occupation utile, ils les inſtruiſirent, par l'exemple, & les chargerent de tâches proportionnées à leur force & à leur adreſſe : remuer la terre, planter, ſémer, en recueillir, en ſerrer les fruits, amaſſer du bois, conſtruire une cabane, aiguiſer avec le feu ou la pierre le bois propre au labourage, paitrir l'argile, en former des vaſes, prendre ſoin des animaux qui fourniſſoient leur lait, préparer des nourritures, des rafraichiſſemens & toutes les douceurs

du repos, étoient autant d'emplois ſagement partagés entre les Membres de cette petite République. La parfaite union & la tendreſſe qui les uniſſoit tous, faiſoient de ces exercices, non des travaux, mais des amuſemens variés. Cette concorde étoit le fruit des leçons de leurs Parens. Chers enfans, leur diſoient-ils ſans ceſſe, aimez-vous toûjours; le ſang qui coule dans vos veines eſt le même; c'eſt un ſentiment qu'il doit vous inſpirer. Reuniſſez-vous toûjours tous, lorſque votre bien commun exige que vous faſſiez des efforts communs; partagés entre pluſieurs bras, ils en deviennent moins pénibles: dans d'autres tems occupez-vous chacun de ſoins divers, mais également diſtribués; vous profitez tous des dons de la Providence: elle ne répand ſes largeſſes que ſur un travail qui en fait ſentir les douceurs; nul ne peut ſe diſpenſer de contribuer de tout ſon pouvoir, à ſa propre félicité; & c'eſt pour nous y encourager tous, qu'elle l'a inſéparablement attachée à celle de nos freres. * Ce peu de pré-

* Ce préjugé, fortement inculqué chez une Nation, devenu la baſe de la conſtitution d'une République, un de ces principes affermis par l'habitude que per-

ceptes ſimples, évidens, inculqués dès l'enfance, appuyés de cette autorité douce & perſuaſive de la tendreſſe paternelle, ſe gra-

ſonne ne conteſte, paſſé en loi, que perſonne ne s'aviſe d'enfreindre, puiſque par ſes diſpoſitions même, elle n'impoſe que des obligations très-peu gênantes; cette première maxime, dis-je, ſimple & naturelle, auroit ſeule autant d'effet que tous les reſſorts de la Politique ordinaire : elle produiroit un encouragement univerſel chez tout un Peuple; elle feroit naître, avec ce que nous nommons politeſſe, douceur des mœurs, les arts & les ſciences; bien-tôt à l'utile elle feroit ſuccéder les recherches de l'agréable. Les plus beaux projets, qui, chez nous, loués & approuvés de tout le monde, manquent cependant d'exécution, & par l'impuiſſance de celui qui les enfante, & parce que chacun s'en tient à une ſtérile admiration, trouveroient ſouvent dans une République, telle que celle de Pilpai, les ſecours de cent mille bras. De plus, dans ſon hypothèſe on peut démontrer que la communauté de tous biens, de tous ſecours, fondée ſur une unanimité générale, ſagement économiſée, peut remuer plus efficacement les hommes, que les triſtes motifs d'intérêts particuliers qui les retiennent aſſujettis à des craintes frivoles, à des eſpérances, à des vûes fort bornées, à de timides entrepriſes, à de baſſes intrigues, & ne les occupent que des ſoins, des ſoucis & des peines d'un avancement, d'une fortune, qui n'influent preſqu'en rien ſur le bien de la ſociété; ces tourmens les découragent d'y travailler à cauſe du peu qu'ils en attendent. Quoi! dira-t-on, le com-

verent profondément dans les cœurs des enfans, & la pratique en fit leur plus forte habitude ; ces maximes, dis-je, conſéquences réfléchies d'un ſentiment naturel, paſſerent elles-mêmes chez les deſcendans pour des principes qui naiſſent, ſe développent & s'accroiſſent avec nous. Heureux préjugé, Prince, qui, de bouche en bouche, eſt parvenu ſans corruption juſqu'à nous, & s'eſt accrû comme la Nation !

Ces ſages avis faiſoient ſur les cœurs une impreſſion pareille à celle de la douce influence de cet élement, principe ſecret du

merce qui lie des Concitoyens & les Peuples de la terre, tout fondé qu'il eſt ſur des intérêts particuliers, n'eſt-il pas une ſource féconde de commodités, de délices, de richeſſes, de magnificence, d'induſtrie, de bon goût, de politeſſe, &c ? Oui ; mais il n'y a pas un tiers des hommes qui en profite ; le reſte a pour lui les travaux & les inquiétudes, avec à peine de quoi ne pas mourir de faim. Et puis, eſt-il plus difficile de faire prendre racine à la maxime de Pilpai, qu'à une infinité de préjugés extraordinaires, de contes de vieille, dont on n'imagineroit pas que l'eſprit humain pût être entiché, ſi l'expérience ne nous en aſſûroit ? Il faut avouer avec l'Auteur des Lettres Perſanes, que la plûpart des Légiſlateurs étoient des génies bornés, qui connoiſſoient bien peu le cœur humain.

mouvement & de la vie, dont l'agréable & brillante activité récrée les ſens, & leur donne une nouvelle vigueur : cette heureuſe famille les écoutoit un jour, aſſemblée autour d'un ſpacieux foyer, quand tout-à-coup quelqu'un apperçut un feu liquide couler, comme d'une ſource, ſur le ſable d'alentour ; il recule, effrayé de ce prodige ; mais bientôt cette liqueur ardente ſuſpend ſon cours, ſe durcit, prend la forme de la ſurface ſur laquelle elle s'étoit répandue, & perd ſa chaleur.

Le Pere, attentif à ce qui peut devenir utile, s'avance, examine ce corps ; il eſt ſurpris, & de ſon extrême dureté, & de la figure que le hazard a fait prendre à quelques morceaux détachés ; il remarque que cette matiére a entrainé avec elle quelques parties de la terre qui environne le foyer ; que cette terre commençoit à s'amollir, & à devenir fluide comme le reſte avant l'écoulement de ce petit torrent enflammé ; il conſidére, avec étonnement, cette argile merveilleuſe à demi transformée. Mes enfans, s'écrie-t'il avec joie, le Ciel propice nous indique un moyen sûr de ſoulager nos travaux ; cette matiére dure, qui ſe diſſoud

à l'ardeur du feu, & devient ſuſceptible de différentes formes, peut prendre la figure de divers inſtrumens de bois & de pierre, dont nous nous ſervons; elle peut devenir pointue ou tranchante, ronde ou plate, ſelon le vaſe ou le creux dans lequel elle ſera reçue. Sa grande dureté la rendra propre à réſiſter aux efforts, à vaincre les obſtacles contre leſquels la plupart de nos inſtrumens ordinaires ſe briſent, ou s'émouſſent; elle nous ſervira à diviſer & à tailler facilement tout ce que nous ſommes obligés de rompre & d'arracher avec beaucoup de peine & de ſueur; elle nous ſervira même à polir ce que nous ne pouvions auparavant rendre qu'informe & raboteux. Amaſſons donc quantité de bois & de cette terre précieuſe; ſa couleur me fait connoître qu'il s'en trouve abondamment dans ces environs: eſſayons encore de la diſſoudre par un grand feu.

A ces mots, vous euſſiez vu toute cette Jeuneſſe, pleine d'eſpérance, ſemblable à la laborieuſe Fourmi, empreſſée pour le bien commun, fouir & tranſporter le minéral, creuſer & arrondir une large ouverture, autour de laquelle ils placent cette

matiére, qu'ils couvrent d'un énorme bucher : ils l'allument avec de grandes acclamations ; une flamme dévorante, paroiſſant ſeconder leurs efforts, s'éléve avec bruit en de vaſtes tourbillons : ils ne ceſſent d'apporter & de lui fournir des alimens ; mais pendant que les uns en entretiennent l'ardeur, d'autres façonnent & moulent avec le ſable & l'argile, les empreintes de divers uſtenciles, tels que l'imagination, qui n'a point encore d'autre modéle qu'elle-même, les leur fait inventer, & prévoir les ſervices qu'ils pourront en tirer. Enfin, la matiére diſſoute & raſſemblée dans le centre d'un braſier ardent, ils la tirent de ce réſervoir à l'aide de longues perches, enduites de terre, au bout deſquelles ils ont emmanché des vaſes de pierres pour la verſer dans leurs moules, ou ſe ſervent de ces moules même qu'ils ont fait cuire à cette fournaiſe, pour la puiſer.

Quelques-uns s'appercevant que cette matiére, en devenant ſolide, reſte molle & flexible juſqu'à ce qu'elle ait perdu ſa chaleur, tachent, à coups de pierre, de la plier & de l'applatir à leur gré. Ce travail heureuſement achevé, ils s'empreſſent d'éprou-

ver leurs outils : l'un eſſaie de couper une branche ; cet autre de fouir la terre pour en tirer des racines ; celui-ci s'efforce de détacher un rocher ; celui-là de creuſer ou de polir une pierre ; enfin, l'uſage leur apprend ce qu'il manque à ces inventions, encore groſſiéres : ils remarquent que ce métal s'uſe & ſe lime par le travail ; qu'étant aminci vers les bords, il devient plus tranchant. Cette obſervation leur découvre le moyen d'aiguiſer & de polir le fer. Si ſon fil vient à s'émouſſer ou à ſe rompre, ils ſavent déja qu'en chauffant cette maſſe, elle ſe ramollit & s'étend ſous les coups. Cette expériecce leur fait appercevoir que pluſieurs fois travaillée & battue, elle s'affine & devient moins caſſante. Lorſqu'ils la mouillent à deſſein de la refroidir plus promptement, une ſubite extinction, en la rafermiſſant, apprend l'utilité de la trempe. C'eſt ainſi, Prince, que la Providence, attentive aux beſoins des hommes, leur préſente à chaque inſtant, & leur met, comme devant les yeux, des objets qui réveillent leur induſtrie, leur fait faire des conjectures utiles que l'épreuve confirme, & les méne, par dégrés, de découvertes en découvertes ;

découvertes : ſouvent même un expédient, qui n'a qu'un but fort naturel & fort ſimple, les enrichit tout-à-coup de l'invention la plus importante. L'homme ne peut donc trop attentivement ſuivre pas à pas, la nature, toujours prête à lui découvrir ſes plus beaux ſecrets.

Je ne vous entretiendrai pas plus longtems de quantité d'autres détails, dont j'ai eu tant de fois occaſion de vous parler. Je me contenterai d'appuyer ſur ce que j'ai déja dit, que le tronc de cette grande famille, dont vous faites maintenant la tige principale, s'eſt accru, ſans interruption, juſqu'à vous, de premier né en premier né, c'eſt cette tige qui réunit & lie enſemble toutes les branches de ce grand arbre, entretient & nourrit la ſéve de leur mutuelle tendreſſe. Vos Peuples, Prince, en jettant les yeux ſur votre auguſte Perſonne, ſe regardent tous comme les fils d'un même pere : maintenez donc une concorde qui ne s'eſt encore jamais démentie ; affermiſſez-en à jamais les nœuds, rendez-les indiſſolubles. Il eſt à propos pour cela, que vous parcouriez les différentes Contrées de votre Empire, & que votre préſence, comme

l'aſtre du jour, anime, échauffe, & donne de la vigueur à tous les membres de ce grand corps.

Votre ſageſſe n'a plus beſoin d'autre guide que d'elle-même : mon âge demande quelque repos ; il ne me laiſſe pas le pouvoir de jouir de votre compagnie dans ce voyage ; permettez que je me retire. L'homme, après s'être aquitté des tendres devoirs de l'amitié, & de ceux de bon Citoyen, ſe doit quelque choſe à lui-même : il peut jouir dans le loiſir paiſible de la retraite des richeſſes de ſon propre cœur, & du plaiſir de méditer ſur les grandeurs de la cauſe ſouveraine de ſon Etre.

Le jeune Prince, oppoſant à cette réſolution tout ce que l'amitié a de plus preſſant : Ne me refuſez pas, je vous prie, pourſuivit ce vénérable Vieillard, la grace que je vous demande : ſi je demeure quelque tems éloigné de votre perſonne chérie, j'aurai peut-être dans peu, le bonheur de prouver, plus fortement que jamais, avec quel zéle je m'intereſſe à votre gloire : une courte abſence rendra notre amitié plus vive. Souffrez que pour gouter l'agréable ſurpriſe de vous revoir bientôt dans ma demeure, je

ne vous en désigne point les lieux : les soins que vous allez prendre de vos Peuples, vous y conduiront infailliblement. *

Vous connoitrez, ô fortuné Zeinzemin ! qu'il est encore des sentimens plus forts que ceux qui nous unissent. La Nature n'a pas mis tous les hommes à portée d'en éprouver les douceurs ; elle a jetté dans les cœurs des particuliers, les premiéres semences d'une bienveillance générale ; mais leurs racines les plus fortes, ne s'étendent qu'à quelque distance. Un petit nombre de personnes qui nous environnent, viennent verser dans nos ames les tendres épanchemens de leurs affections ; elles reçoivent les nôtres : quoique cette circonférence ne s'étende pas fort loin, nous ne tardons pas à la perdre de vue. Il n'en est pas de même des cœurs que la Nature a faits pour gouverner, & pour être le centre & le mobile de tous les autres : un seul, ou quelques objets d'une amitié intime, ne peut rem-

* Le Poëte emploie le premier Chant, & le commencement de celui-ci, à décrire le lieu de la scene : il vient d'entamer l'action par le premier instant du regne de son Héros ; il attache ici les premiers fils du tissu de l'intrigue.

plir leur capacité ; ce n'eſt pour ces ames généreuſes qu'un point d'appui de leur activité immenſe : le ſoleil, fait pour éclairer l'Univers, ne renferme point ſa lumiére dans ſon ſein.

Allez donc, Prince, allez, quittez quelque tems un Ami fidéle, pour éprouver combien il eſt doux de devenir celui de tout le genre humain. Si l'homme goute tant de délices à chérir ſon etre, ſon exiſtence, n'eſt-ce pas ajouter infiniment à ce plaiſir ? N'eſt-ce pas étendre les bornes de cet etre, que de voir tout ce qui reſpire, en ſouhaiter comme nous la durée ?

Il eſt encore d'autres feux, dont vous n'avez point reſſenti les délicieuſes atteintes. Une ſimple reſſemblance, avec ce que nous aimons en nous-mêmes, des qualités qui paroiſſent applaudir aux nôtres, forment les nœuds de la ſimple amitié : la réflexion nous fait trouver agréable ce qui nous imite, ou ce que nous voulons imiter ; mais on veut être ce qu'on admire. Telle eſt, Prince, la différence entre l'amitié & l'amour. L'amitié n'a qu'un objet de complaiſance ; l'amour a l'Univers entier. La beauté, l'ordre, l'harmonie qui regnent

dans ce Tout admirable, qui en vivifient les parties, ne nous rendent la vie précieuſe que parce qu'elle nous place au milieu de tant de merveilles; c'eſt dans cet attrait tout-puiſſant que la Nature a voulu que l'homme trouvât le principe de ſon Être; c'eſt un feu où ſon cœur, ſemblable à cet oiſeau *, qui ſe conſume pour renaître de ſa cendre, cherche à s'embraſer pour l'immortalité de ſon eſpéce.

Vous reſſentirez bientôt, Prince, les effets enchanteurs des charmes de ce Sexe, que la Nature a ſi excellemment pourvu des beautés trop diſperſées ailleurs, pour ne pas enfin fatiguer nos regards; elle les a toutes raſſemblées en cet objet pour nous les rendre toujours préſentes avec un égal plaiſir; c'eſt pour lui que vous ſerez épris de ce feu vivifiant; alors vos Sujets vous preſſeront avec joie d'aſſurer leur bonheur préſent & à venir. Adieu. Ne différez plus de ſi heureux inſtans.

* Le Phénix.

ARGUMENT

DU CHANT III.

Zeinzemin part, accompagné de l'élite de la Jeuneſſe, pour viſiter les Provinces du Royaume, ſuivant une ancienne coutume. Deſcription du Courſier qu'il monte. Il eſt le premier qui dompte les chevaux : il raconte à ſes amis comment il y a réuſſi. Tableau des belles qualités de ce jeune Prince. Il s'entend faire le récit de ſes belles actions par une perſonne qui ne le connoit pas. Deſcription des travaux qu'entreprend la Nation pour la conſtruction des grandes Routes. Deſcription de l'ordre que le Prince établit dans la diſtribution de tous les Edifices, tant publics que particuliers, par-tout l'Empire, dont il fait une grande Ville réguliere. Diviſion des Provinces : diſtribution des habitations, des familles. Partage de la culture des terres. Accueil que les Sujets font à leur Roi par-tout où il paſſe. Il aime la Maîtreſſe d'un de ſes Sujets : il ſe propoſe de l'épouſer. Déſeſpoir de cette Fille : repréſentations qu'elle lui fait. Généreuſe réſolution qu'il prend de la rendre à ſon Amant : il l'exécute. Le Prince ſe fait connoître à celui qui lui raconte toutes ces choſes : comment il récompenſe cet éloge.

NAUFRAGE DES ISLES FLOTTANTES.

CHANT III.

L'Amour de la Patrie arrache enfin le jeune Prince des bras de l'amitié. Il part, accompagné de la plus floriſſante Jeuneſſe de ſon Empire : animés du même eſprit, & par l'exemple de leur Monarque, ils alloient avec lui obſerver d'un œil attentif, ce que produiſoit ou l'art, ou la nature dans chaque Province, ſoit pour faire part à leurs Compatriotes de leurs utiles obſervations, ſoit pour tranſmettre à ceux dont ils alloient rechercher l'amitié & les conſeils, d'autres pratiques, ou d'autres

uſages en échange de leurs ſages avis. Tel étoit l'obligeant commerce qui régnoit entre toutes les parties de ce Royaume.

Les Peres de famille de chaque Contrée, ſe députoient réciproquement leur Jeuneſſe, pour la former, & lui faire prendre de bonne heure des liaiſons qui perpétuaſſent la bonne intelligence & l'union intime de tous les membres de ce grand Corps. C'étoit encore une coutume ancienne que le Prince ſéjournât une année entiére dans chaque Province de ſes Etats, qui en étoit alors la Capitale, & la ſuivante il en parcouroit un certain nombre d'autres. C'étoit même par ces révolutions bienfaiſantes que ſe comptoient les années : * ainſi le Roi de la lumiére échauffe & récrée alternativement les différentes zones : les ſai-

* Si ce Poëte eut vêcu dans notre ſiécle, il auroit, ſans doute, ajouté : maniére bien différente de voyager des Princes d'à préſent ; auſſi inacceſſible aux malheureux, que les cabanes où loge la miſére, leur ſont à eux-mêmes inacceſſibles : ils traverſent leurs Etats, ſans voir, ou preſqu'être vus de perſonne ; ils viſitent, tout au plus les murs de quelques Villes, voient quelques parades militaires, aſſiſtent à des fêtes, à des repas, à des ſpectacles ; font, par oſtentation ou par politique bienſéance, quelques dons de portraits, de montres & de tabatiéres, qui marquent moins leur libéralité, que les bornes de leur pouvoir, lorſqu'il s'agit de faire du bien.

ſuivent ſon char, & raménent la vie & la fécondité où le froid des hivers avoit répandu ſa langueur.

Telle ſembloit la brillante compagnie du jeune Héros. Une troupe nombreuſe l'eſcortoit, montée ſur de ſuperbes courſiers; les uns environnoient le Prince; d'autres le précédoient de loin, & couroient répandre la joie avec l'heureuſe nouvelle de ſon arrivée: ſon port majeſtueux, ſa taille noble, avantageuſe & légére, le font diſtinguer au milieu de cette Elite, comme le palmier entre de tendres mirtes. L'impétueux animal qu'il monte, paroit ſe glorifier du poids qui le charge: il éléve & recourbe fiérement ſon col, couvert d'une criniére brillante, qui ſemble un beau voile négligemment ajuſté, voltiger au gré des vents: ſon poitrail, large & vigoureux, annonce ſa force, & ſon attitude ſon courage; ſa croupe, ornée des flots épais d'une longue queue, préſente avec ſes flancs, les plus belles proportions; ſes jambes fines & déliées, lui donnent la légéreté du cerf; ſa tête ſéche & dégagée, la vivacité de ſes regards, le font reſſembler à l'aigle; ſes yeux ardens témoignent qu'il foule avec dédain la pouſ-

ſiére, & voudroit traverſer les airs : il paroit libre malgré le frein qui le gouverne, & n'obéir qu'à une main capable de le dompter : auſſi admire-t'on l'adreſſe & la dextérité de celle qui le guide. Ceux qui approchent de plus près Zeinzemin, voulant lui rappeller le ſouvenir agréable d'un important ſervice rendu à tout le genre humain, & jouir des charmes de ſa converſation, lui adreſſent ce diſcours : Prince, votre auguſte Pere, dont la mémoire nous eſt toujours chere, & qui revit en votre perſonne, a ſoulagé nos travaux champêtres en nous procurant les ſecours du bœuf laborieux : Vous avez doublé ces ſecours en nous apprenant à dompter ce fougueux animal, également propre à porter ou traîner des fardeaux, & à nous épargner les fatigues d'une longue marche. Dites-nous, de grace, comment votre grand courage parvint à s'aſſujettir ce qui paroiſſoit auparavant ſi redoutable.

Je vais, reprit le Prince, mes chers compagnons, ſatisfaire votre curioſité ſur un fait qui me flatte, puiſqu'il vous eſt devenu utile. Je ſortois des amuſemens de cette agréable folie, qu'on nomme enfance, &

ma raiſon s'éveillant comme d'un ſonge, commençoit à conſidérer d'un œil plus attentif, les beautés de l'Univers : ſans quitter encore les amuſemens, je ne fis qu'en changer ; il me ſemble que je me propoſois d'en tirer quelque profit. Les uns aiment à conſidérer les productions inanimées de la Nature, les fleurs, les plantes, les fruits ; d'autres aiment à la contempler animée : je l'admirois à ces deux égards ; mais ſous ce dernier aſpect, elle avoit plus d'attraits pour des yeux encore auſſi peu pénétrans que les miens. Je me plaiſois donc à nourrir & apprivoiſer les animaux qui fuient ordinairement notre compagnie ; je parcourois les campagnes & les forêts pour découvrir leurs retraites ; j'imaginois mille ſtratagêmes pour les ſurprendre, ou leur enlever leurs Petits. Quoique je me reprochaſſe en cela une eſpéce de cruauté, je croyois les dédommager de la perte de leur liberté, par le ſoin que j'avois de leur épargner la peine de chercher leur nourriture : d'ailleurs, je leur laiſſois une ſorte de liberté ; oiſeaux, quadrupédes de chaque eſpéce, étoient enfermés dans de vaſtes enceintes, où je leur faiſois trouver tout ce

que je ſavois convenir à leur inſtinct, à leur induſtrie naturelle. Je me faiſois un plaiſir d'étudier leurs inclinations, d'obſerver leurs travaux, leurs ruſes, leurs cris, leurs chants, leurs amours.

Un jour que je parcourois une forêt pour découvrir quelques-uns de ſes habitans, j'arrivai dans une profonde vallée, qui, s'applatiſſant en plaine, étoit environnée de toutes parts de grands arbres fort touffus; au milieu ſerpentoit un ruiſſeau; il nourriſſoit de ſa fraicheur l'herbe & les fleurs d'une prairie qui bordoit ſon rivage. Je fus frappé de la beauté de ce lieu charmant; j'y promenai agréablement la vue; mais je fus encore plus ſurpris d'y voir paître tranquilement une troupe d'animaux, dont j'admirai la taille & la figure. Je n'en avois point encore vu de cette eſpéce: dans ces tems ces animaux farouches ſe tenoient fort à l'écart. Je demandai à ceux qui m'accompagnoient, pourquoi on n'avoit pas encore eſſayé de les apprivoiſer: j'obſervai que, puiſqu'ils paiſſoient l'herbe, ils ne devoient point être voraces, ni abſolument farouches. On me répondit, que leur extrême viteſſe les avoit, auſſi-bien que les

cerfs, rendus inacceſſibles ; qu'il ſeroit même dangereux de s'expoſer aux coups redoutables de leurs pieds. Je ne me rendis point à ces raiſons ; les difficultés exciterent mes déſirs ; je crus qu'il me ſeroit glorieux de les ſurmonter, & je pris dès-lors la réſolution ſecrette de me rendre maître de quelques-uns d'eux. Ce deſſein formé, je me rendois ſouvent ſeul dans cette ſolitude : les premiéres fois, ces animaux diſparoiſſoient à ma vue ; peu à peu ils s'accoutumerent à ne la plus redouter ; inſenſiblement même, ils me laiſſoient approcher à quelque diſtance d'eux : je remarquai que levant la tête, ils me regardoient avec quelque attention ; leurs regards, quoique vifs, n'avoient rien de féroce ; je crus leur reconnoître de l'inclination à ſe familiariſer avec les hommes. Pour confirmer mes conjectures, j'eſſayai de leur préſenter quelques poignées d'herbes, & quelques-uns s'avancerent comme pour recevoir mon préſent ; je le leur jettois en m'éloignant un peu ; ces offres réitérées les habituerent à venir recevoir ces bienfaits de mes mains. Celui que je monte à préſent, fut un des premiers qui eut cette confiance ; auſſi étoit-il un de

ceux dont je recherchois le plus les bonnes graces. Cette premiére réuſſite me fit imaginer un moyen de lui tendre des piéges & à quelques autres : je pris avec moi les ſecours que je crus néceſſaires pour l'exécution de ce projet ; je préparai des liens & des entraves à ces nouveaux amis ; je fis cacher ceux qui m'accompagnoient, & m'avançai ſeul, préſentant à ces animaux une main ſéduiſante, qui les attira où je leur avois tendu des lacs capables de les arrêter ou de les abattre ; je les laiſſai pluſieurs jours dans cette ſituation, & pris moi-même ſoin de leur donner à manger pour achever de les habituer à leur captivité. J'avois recommandé le ſecret à ceux qui m'aidoient, & nous délibérames ſur les moyens de nous faire ſuivre par force : nous trouvames celui d'aſſujettir le cheval, par la tête & par la bouche. Fier de cette capture, je la fis conduire à mon Pere, que je ſurpris agréablement : il donna des éloges à mon adreſſe. Sa pénétration, ſa ſage prévoyance & ſon amour pour le bien public, lui faiſant appercevoir de quelle utilité ſeroient ces robuſtes animaux : Mon fils, me dit-il, je loue la hardieſſe de votre entrepriſe ;

mais ceux que le Ciel deſtine à prendre ſoin du reſte des humains, ne doivent rien ſe propoſer que de relatif à cette fin glorieuſe : vous avez, ſans doute, prévu l'uſage que l'on pourroit faire de ces nouveaux domeſtiques. Le même, lui répondis-je, ô mon Pere ! que nous faiſons de l'animal qui laboure nos champs. Il approuve ma penſée, & m'invite à en faire l'eſſai.

Je contraignis donc mes vigoureux priſonniers à traîner de peſants fardeaux ; je m'aviſai même de les en faire charger, & malgré leurs premiéres répugnances, ils devinrent dociles. La faim, la crainte, les récompenſes, les careſſes même, ſemblent faire ſur les Brutes, ce que produit en nous la raiſon & l'amour de la ſociété. On remarque dans le cheval quelque ſenſibilité pour la gloire & les bienfaits : celui-ci en eſt une preuve. Il s'étoit ſinguliérement attaché à moi ; je pouvois le mener où il me plaiſoit ; je pouvois ſeul l'approcher ; du reſte, fougueux, ombrageux, indomptable, il ne ſouffroit que la bride & ne la recevoit que de ma main : on avoit vainement tenté d'en tirer quelques ſervices ; on étoit même prêt à lui rendre la liberté, lorſ-

qu'un déſir téméraire de me ſignaler, me fit trouver une façon toute nouvelle de ſe ſervir de ces animaux, & de les aſſujettir.

Un jour en préſence de mon Pere & d'un grand nombre de nos Concitoyens, à l'entrée d'une vaſte campagne, couverte de ſable mouvant, j'améne cet orgueilleux courſier : il me ſuit, attiré par quelque nourriture que je lui préſente ; je le flatte, je lui mets doucement le mords, lui paſſe les rênes, & d'un ſaut léger je m'élance ſur ſon dos ; je lui preſſe fortement les flancs des cuiſſes & des jambes ; j'entortille autour de mon bras ſa longue criniére ; je réſiſte à tous les premiers efforts qu'il fait pour ſecouer ſon fardeau : il ſe cabre, il ſaute, il bondit, mais en vain ; je me tiens auſſi fortement attaché, que le vautour à la proie qu'il a ſaiſie. Tout le monde épouvanté, craint pour ma vie : on me crie d'abandonner cette dangéreuſe entrepriſe ; & déja je me ſens emporté comme ſur les aîles des vents ; j'entens mille cris lugubres, qui inſenſiblement ceſſent de frapper mes oreilles.

Ce courſier rapide traverſe la plaine avec la viteſſe d'un oiſeau : un nuage de pouſſiére s'éléve ſous ſes pas : guidé par ſa ſeule fu-

reur, il court par-tout où elle l'emporte, juſqu'à ce que ſes forces épuiſées l'arrêtent; alors je le flatte, je lui fais entendre ma voix: il marche quelque tems d'un pas tranquile, puis eſſaye encore de s'affranchir du joug; enfin l'extrême fatigue me rend maître de ſes mouvemens; je lui ſais ſentir les impreſſions du frein. Je menace, je châtie, je le careſſe quand il céde; inſenſiblement je le tourne, je dirige & modere ſes pas à mon gré, je le ramene ſoumis & paiſible. L'affection de mes chers Compatriotes me reçoit au milieu des acclamations de joie; mon Pere m'embraſſe tendrement; je n'entends de tous côtés que des applaudiſſemens, des éloges flatteurs dont il me ſieroit peu de vous faire le récit. *

Voilà, chers compagnons, l'utile exemple que j'eus le bonheur de donner aux jeunes gens de mon âge; ils firent bientôt voir par leur adreſſe & leur courage dans ces exercices, qu'ils ne me cédoient que l'honneur de les avoir précédés.

* Cette partie du récit de Zeinzemin feroit juger que Pilpai vivoit du tems d'Alexandre le Grand, ou peu après; ou que lorſque ce Prince entreprit de dompter Bucephale, il n'oſa que ce que firent les premiers qui entreprirent de monter un cheval.

C'étoit ſur des récits de quantité d'inventions nouvelles, qui rendoient la ſociété heureuſe, & ſur les juſtes louanges de leurs inventeurs, que rouloient les converſations amuſantes de ces jeunes voyageurs : les Pays qu'ils traverſoient, leur en fourniſſoient une ample matiere : quantité de merveilles s'offroient à leurs yeux : l'Empire qui avoit commencé à fleurir ſous le regne du Pere, prenoit tout ſon luſtre à l'aurore de celui du Fils. Ce grand Prince avoit un eſprit capable de former & d'exécuter les plus magnifiques projets : il n'entreprenoit rien ſans les conſeils des plus ſages & des plus expérimentés ; il faiſoit choix des meilleurs avis, avec un diſcernement exquis ; il ſaiſiſſoit avec promptitude, ce qu'il y avoit de judicieux dans un raiſonnement ; il en développoit les conſéquences, faiſoit appercevoir ce qui n'avoit pas été obſervé, concilioit pluſieurs idées, pluſieurs expédiens, prévoyoit & réſolvoit les difficultés ; comme il étoit l'ame de toutes les délibérations, il étoit entre les jeunes gens de ſon âge, le plus ſouple, le plus adroit aux exercices du corps ; dans les jeux & les divertiſſemens, le plus gai, le plus enjoué, comme

le plus laborieux dans les affaires ſérieuſes.

Tant d'excellentes qualités ne tarderent pas de produire par tout ce vaſte Empire des effets merveilleux. Mais quel éloge plus digne des grandes actions de ce jeune Héros, que celui qu'il s'entendit faire par une perſonne dont il n'étoit pas connu ? plaiſir vif & délicat bien ſenſible pour un cœur généreux. Celui de Zeinzemin jouiſſoit déja des ſuccès rapides de quantité de glorieuſes entrepriſes, lorſqu'un jour s'étant écarté des ſiens, la nuit le ſurprit ſans qu'il pût les rejoindre : l'obſcurité ne l'empécha pas de trouver bientôt une retraite. Les devoirs les plus humains de l'hoſpitalité étoient chez ces Peuples ſouverainement en honneur par une ſuite néceſſaire de leurs uſages. Le Prince ſe retira donc dans la demeure la plus prochaine * ; il y fut reçu avec cette joie pure & ſincere, qui n'a rien des égards apparens & forcés, ſous leſquels un ſordide intérêt cache le dépit de n'oſer refuſer un ſervice.

* La même avanture eſt arrivée à quelques-uns de nos Princes ; mais au lieu d'entendre faire des éloges de leur gouvernement, ils n'apprirent que de mortifiantes vérités ; & je crois qu'il en eſt peu à préſent qui vouluſſent tenter une pareille épreuve.

Jeune Voyageur, lui dit le Chef de famille, le tems du repas public eſt paſſé *; je n'aurai pas le plaiſir de procurer celui de votre compagnie à nos Concitoyens: quoiqu'il en ſoit, daignez agréer avec le repos, les mêts que nous pourrons vous offrir. On prépara auſſi-tôt, & on ſervit avec empreſſement à cet Etranger, ce qui ſe trouva de meilleur & de plus capable de rétablir ſes forces: on l'excite obligeament à en faire uſage.

Pendant le repas, Zeinzemin, moins par déſir de s'entendre louer, que pour s'informer de ce qui pouvoit manquer au bonheur de ſes Peuples, demande à ſon Hôte ce que l'on penſe du Prince en ces Contrées. O cher Compatriote! lui répondit cet homme, heureux ceux qui vivent ou naiſſent dans ces tems fortunés! nos deſcendans loueront à jamais la mémoire du grand Zeinzemin. Le Ciel toûjours propice n'a point ceſſé de nous donner dans nos Chefs des

* Ces Peuples, comme on verra dans ce Chant, étoient diviſés par cantons, compoſés d'un certain nombre de familles qui prenoient leurs repas réglés en commun, & qui cependant étoient libres d'avoir chez eux des proviſions, ou d'en tirer du magazin public de chaque contrée.

peres tendres & affectionnés : celui-ci réunit aujourd'hui la ſageſſe de tous ſes ancêtres, & rend préſente toute la félicité de leurs regnes : ſes Peuples déſireroient que le ſien fût immortel. Vous, aimable jeune homme, que le déſir de connoître & de devenir ſage, fait, ſans doûte voyager, pouvez-vous ignorer aucune des grandes actions de notre Prince, & l'effet qu'elles produiſent ſur tous les cœurs ?

Je ſais, reprit le feint Etranger, ce qu'il a fait par amour pour ſes Peuples ; mais j'ignore encore s'il eſt partout également approuvé. Votre âge & votre expérience, généreux Citoyen, vous rendent capable de juger de ce qui eſt véritablement louable, parce qui eſt utile : inſtruiſez-moi, je vous prie, de ce qu'il a fait de meilleur.

Le Convive de Zeinzemin commença donc ainſi : Il eſt doublement agréable de raconter des merveilles : on admire & on jouit d'un plaiſir que l'on communique à la perſonne qui nous écoute. Vous avez dû rencontrer à chaque pas des marques récentes de la grandeur & de la ſageſſe de notre Monarque ; elles doivent encore être comme préſentes à vos yeux. Je vais, puiſ-

que vous le ſouhaités, vous en entretenir, & comparer l'état préſent de la Patrie à ce qu'elle fut autrefois. Le généreux Alſmanzein avoit conçu le deſſein de l'embellir; ſon grand âge en empêcha l'exécution: cette gloire étoit réſervée à l'aimable Zeinzemin.

A ſon avénement le zèle des Concitoyens, réuniſſant une multitude innombrable de bras, entreprit d'ouvrir de longues routes, dont les unes conduiſiſſent juſqu'aux extrémités du Royaume, & d'autres vinſſent ſe rendre, comme autant de branches, à ces troncs principaux, pour lier communication entre toutes les parties même les plus écartées de la fréquentation des Habitans. Pour faciliter à leur Prince bienfaiſant l'accès de toutes ſes Provinces, & marquer l'empreſſement qu'ils avoient de jouir de ſa préſence, ils perçoient des rochers, applaniſſoient des montagnes, combloient des vallées, ou les couvroient de ponts d'une ſtructure hardie.

Dans les temps que la terre montre au laboureur oiſif, l'eſpérance d'une abondante recolte, recompenſe de ſes travaux, femmes, enfans, vieillards, comme les plus robuſtes, tous quittoient leurs habitations, & ſe diviſoient par troupes nombreuſes,

pour conſtruire ces beaux ouvrages ; les uns creuſent la terre, la tranſportent & la répandent ; d'autres détachent & roulent des pierres énormes, les taillent & les poſent ; ceux-ci plantent aux bords de ces levées, les arbres qui donnent le plus promptement un ombrage touffu ; cependant le ſexe & l'âge le plus foible conſtruiſent des cabanes de branches entrelaſſées, les ornent de fleurs & de feuillages, dreſſent des lits, des tables & des ſiéges de gazon & de mouſſe, apprêtent toutes ſortes de rafraîchiſſemens : la campagne eſt couverte de longues chaînes d'habitans, qui s'encouragent & s'entr'aident : il regne dans cette multitude tant d'ordre, tant d'intelligence ; les occupations y ſont ſi bien diſtribuées, que des travaux immenſes s'exécutent avec une promptitude auſſi merveilleuſe ; ils paroiſſent des jeux, & ſuffiſent à peine pour occuper quelques jours cette Nation laborieuſe : chacun avec une joie égale à ſon admiration, voit ces ouvrages commencés çà & là, comme au hazard, s'avancer avec un progrès rapide, ſe réunir & s'entre-couper avec la régularité des fils d'un réſeau ; nos chemins s'élever en larges terraſſes, pavés & revê-

tue de pierres polies, ou de briques ſolidement cimentées.

On redreſſe par des digues, le cours tortueux des rivières ; on creuſe des canaux pour deſſécher & fertiliſer les endroits marécageux, pour arroſer les plaines arides ; on conſtruit des aquéducs, des baſſins, des fontaines ; on érige des colomnes, des obéliſques pour marquer la diſtance des lieux, & en mémoire des Citoyens qui ont bien mérité de la Patrie. Toutes ces choſes rangées avec tant d'art & de ſimétrie, font des campagnes autant de jardins agréables, entrecoupés d'allées, diviſés en de ſpacieuſes plates-bandes, qui préſentent avec ordre & diſtinction les nuances de différentes verdures & de différentes fleurs. A côté des moiſſons qui paroiſſent, lorſque le vent les agite, les flots d'une mer d'or liquide, ſe voyent des vergers, des boſquets, des prairies aſſortis comme autant de compartimens.

Zeinzemin anime ces merveilleuſes entrepriſes : préſent à tout, ſon génie ſublime invente & ordonne, dirige toute cette magnificence, lui ſuggére mille expédiens heureux ; la bonté de ſon cœur lui fait en même-tems modérer l'ardeur que la douce

perſuaſion

perſuaſion qui coule de ſes lévres, vient d'inſpirer; mais toutes puiſſantes, pour exciter au travail, ſes exhortations peuvent à peine porter ſon Peuple à prendre quelque repos.

Il y avoit déja quelque tems que du ſein de l'abondance étoit né le gout qui cherche à mettre de l'ordre, du choix & de la variété dans ſes plaiſirs; ce goût, qui ſe plait à embellir les dons de la Nature, avoit déja inſpiré à nos Citoyens la penſée de ſe bâtir des demeures agréables; il leur avoit appris à polir la pierre, & à donner quelque régularité à leurs édifices: auparavant ils habitoient de ſimples cabanes, ou ſe creuſoient des retraites ſpacieuſes & commodes dans des rochers, ſans ornement, ſans beauté: ils avoient donc quitté ces logemens ruſtiques, pour ſe conſtruire des maiſons, choiſiſſant au hazard une place voiſine d'un ruiſſeau, d'un bois, d'une prairie: ces maiſons, d'une architecture groſſière, étoient éparſes çà & là. Zeinzemin vient de faire naître l'amour du bel ordre: il a fait raſer ces bâtimens mal rangés, peu uniformes, pour leur donner une ſituation & une figure qui plaiſent également à la vûe;

lui-même a pris plaiſir d'en tracer les plans. Ainſi, c'eſt encore par ſes ſoins que les routes, qui, comme je viens de dire, diviſent cet Empire en une infinité de quarrés ſpacieux, ſont bordées, à diſtances égales, de quelques habitations champêtres, agréables retraites où le Voyageur, ceux qui cultivent & moiſſonnent nos campagnes, vont, pendant la chaleur du jour, prendre quelque repos ou un léger repas.

A chaque diviſion de ces chemins ſomptueux, une large eſplanade, en forme de terraſſe, environnée de pluſieurs rangées d'arbres, eſt occupée par pluſieurs vaſtes bâtimens ſimples, mais propres, uniformes & réguliers: ils ſervent de demeure commune à certain nombre de familles réunies, ſans être ſéparées des autres: au milieu une place couverte de berceaux ou de portiques, ornée de fontaines, ſert à leurs jeux & à leurs repas.

Il y a toujours un nombre ſuffiſant de ces habitations diſtribuées autour d'une plaine, pour que les familles qui les occupent en puiſſent entretenir, ſans fatigue, la fertilité. Vous avez vû, ſans doute, ô jeune voyageur! ajouta celui qui venoit de donner

retraite au Prince ſans le connoître, le pompeux appareil de nos labours & de nos moiſſons. S'agit-il d'ouvrir le ſein fécond de la terre ? le bord alligné d'une campagne eſt auſſi-tôt couvert d'un grand nombre d'attelages qui, partant tous au même ſignal, commencent & achévent enſemble la révolution des ſillons. Faut-il recueillir ce que la mere commune nous rend avec uſure ? notre Jeuneſſe, couronnée de fleurs, rangée dans le même ordre, s'avance vers la plaine en chantant les louanges du ſouverain Bienfaiteur des humains. On voit quelquefois cent mille faux dépouiller les champs d'une forêt d'épis, auſſi rapidement que la flamme d'un incendie, tandis qu'une foule de jeunes Beautés en raſſemble & lie les gerbes. *

Au centre de chaque territoire eſt un vaſte édifice, réſervoir commun des alimens & des délices de la vie; mais ces partages des terres ne ſont point pour nous des poſſeſſions abſolues ; nous avons horreur de ce que l'on dit avoir été la cauſe des maux qui déſoloient les premiers Habitans de ce Pays:

* La même coutume s'obſervoit chez les Péruviens: les labours & les moiſſons étoient des jours de fête, & la recolte étoit commune.

ce ne ſont donc que des portions d'un travail amuſant que chacun de nous ſe hâte de finir pour aider nos voiſins. Nos Provinces ſe diſputent la gloire de voir leurs champs mieux cultivés, & celle de ſe prêter des ſecours : elles s'envoyent réciproquement les plus beaux fruits, ou ceux qui ne croiſſent pas également partout. Quelque contrée n'a-t-elle pas répondu aux eſpérances du laboureur ? on s'empreſſe de toute part à réparer cette diſette, & elle ſe trouve la plus abondamment pourvûe. Tels ſont les effets de l'amitié, de l'union cordiale & ſincere qui regne avec harmonie entre toutes les peuplades de cet Empire ; telle eſt l'inclination bienfaiſante, qui de proche en proche ſe répand dans toute ſon étendue.

Une parfaite concorde s'eſt toujours conſervée parmi nous depuis l'origine de la Nation. L'aimable Zeinzemin vient d'en reſſerrer & d'en raffermir les liens ; il a étendu la régularité & le bel ordre des choſes inanimées juſques ſur toutes les Profeſſions, ſoutiens ou agrémens de la vie : ſans altérer la pureté ni la douceur des mœurs, il en a fait diſparoître la ſimplicité groſſiére ; une unanimité auparavant confuſe, eſt devenue un

concert prudent & meſuré, dont la beauté encourage *

* Ce qui eſt dit ici & dans le reſte du Poëme ſur la police que Zeinzemin établit chez ſes Peuples, fait aſſez comprendre que le ſyſtême général de cette police eſt à peu près le même que celui dont nous allons donner un court exemple.

Mille hommes, ou tel nombre que l'on voudra, de tous Métiers & de toutes Profeſſions, ſe trouvent habitans d'une Terre ſuffiſante pour les nourrir. Ils conviennent entr'eux que tout ſera commun; & pour qu'il n'y ait point de confuſion dans cette communauté, & que chacun y puiſſe contribuer pour ſa part au néceſſaire, ſans dégout, ſans ennui, ſans fatigue, ils s'arrangent ainſi:

Tous enſemble cultivent les terres, ramaſſent, ſerrent les moiſſons & les fruits dans un même magazin. Dans l'intervalle de ces opérations, chacun travaille de ſa Profeſſion particulière. Il y a un nombre ſuffiſant d'Ouvriers, ſoit pour façonner & préparer les productions de la terre, ſoit pour fabriquer tous meubles & uſtenciles de différente eſpece. Les corps d'Ouvriers, pourvûs par le Public, d'outils & de matiere comme de ſubſiſtance, ne s'embarraſſent que de la quantité de ce qu'ils doivent fournir, pour que perſonne ne manque de rien; & cette quantité eſt également diſtribuée entre les membres de ce corps. Les ouvrages de l'art, comme toute autre proviſion, ſont mis en magazin commun, ou bien on prépoſe des gens pour les diſtribuer à qui en demande.

Paſſons aux conſéquences d'une telle police. 1. Il y a une réciprocité de ſecours qui n'eſt jamais interrom-

ce ne ſont donc que des portions d'un travail amuſant que chacun de nous ſe hâte de finir pour aider nos voiſins. Nos Provinces ſe diſputent la gloire de voir leurs champs mieux cultivés, & celle de ſe prêter des ſecours : elles s'envoyent réciproquement les plus beaux fruits, ou ceux qui ne croiſſent pas également partout. Quelque contrée n'a-t-elle pas répondu aux eſpérances du laboureur ? on s'empreſſe de toute part à réparer cette diſette, & elle ſe trouve la plus abondamment pourvûe. Tels ſont les effets de l'amitié, de l'union cordiale & ſincere qui regne avec harmonie entre toutes les peuplades de cet Empire ; telle eſt l'inclination bienfaiſante, qui de proche en proche ſe répand dans toute ſon étendue.

Une parfaite concorde s'eſt toujours conſervée parmi nous depuis l'origine de la Nation. L'aimable Zeinzemin vient d'en reſſerrer & d'en raffermir les liens ; il a étendu la régularité & le bel ordre des choſes inanimées juſques ſur toutes les Profeſſions, ſoutiens ou agrémens de la vie : ſans altérer la pureté ni la douceur des mœurs, il en a fait diſparoître la ſimplicité groſſiére ; une unanimité auparavant confuſe, eſt devenue un

concert prudent & meſuré, dont la beauté encourage *

* Ce qui eſt dit ici & dans le reſte du Poëme ſur la police que Zeinzemin établit chez ſes Peuples, fait aſſez comprendre que le ſyſtême général de cette police eſt à peu près le même que celui dont nous allons donner un court exemple.

Mille hommes, ou tel nombre que l'on voudra, de tous Métiers & de toutes Profeſſions, ſe trouvent habitans d'une Terre ſuffiſante pour les nourrir. Ils conviennent entr'eux que tout ſera commun; & pour qu'il n'y ait point de confuſion dans cette communauté, & que chacun y puiſſe contribuer pour ſa part au néceſſaire, ſans dégout, ſans ennui, ſans fatigue, ils s'arrangent ainſi :

Tous enſemble cultivent les terres, ramaſſent, ſerrent les moiſſons & les fruits dans un même magazin. Dans l'intervalle de ces opérations, chacun travaille de ſa Profeſſion particulière. Il y a un nombre ſuffiſant d'Ouvriers, ſoit pour façonner & préparer les productions de la terre, ſoit pour fabriquer tous meubles & uſtenciles de différente eſpece. Les corps d'Ouvriers, pourvûs par le Public, d'outils & de matiere comme de ſubſiſtance, ne s'embarraſſent que de la quantité de ce qu'ils doivent fournir, pour que perſonne ne manque de rien; & cette quantité eſt également diſtribuée entre les membres de ce corps. Les ouvrages de l'art, comme toute autre proviſion, ſont mis en magazin commun, ou bien on prépoſe des gens pour les diſtribuer à qui en demande.

Paſſons aux conſéquences d'une telle police. 1. Il y a une réciprocité de ſecours qui n'eſt jamais interrom-

Tel fut l'éloquent éloge que Zeinzemin eut le bonheur d'entendre d'une bouche im-

pue. 2. Elle peut être obſervée dans toutes les Provinces d'un Empire comme dans une ſeule. 3. Perſonne n'eſt ſurchargé d'ouvrage, & tous les Citoyens ſont encouragés. 4. Les Proviſions de toute eſpece s'accumulent; & il ne faut, par la ſuite, qu'un travail modéré pour entretenir celles qui ne ſont pas d'un continuel uſage, ou qui ſont de durée. 5. Quoique tout ſoit commun, rien ne ſe prodigue, parce que perſonne n'a intérêt de prendre plus que le néceſſaire, quand il eſt aſſuré de le trouver toujours; car que feroit-il du ſuperflu, où rien n'eſt vénal? 6. Les Provinces du même Etat s'entre-communiquent ce qu'elles ont de ſurabondant, non par échange, ni par prêt, ni par vente, mais par des dons ſimples, ou mutuels. 7. Cette Nation peut, ſans difficulté, commercer avec des Etrangers chez qui la police ſeroit toute différente, par un certain nombre de ſes Citoyens, auxquels elle fournit les fonds de ſon commerce, & qui rapportent les marchandiſes à la communauté. Ce qui précede prouve que rien ne pourroit exciter de tels Commiſſionnaires à devenir infidèles, parce qu'il n'exiſteroit dans cette République aucun des motifs qui cauſent ordinairement l'infidélité: de plus, ces Négocians publics, ſecourus de toute la Patrie, animés du déſir de ſe ſignaler, pourroient faire les entrepriſes les plus heureuſes. Ajoutons à tout ceci, qu'un tel arrangement politique couperoit racine à une infinité de vices.

Voilà, dira-t-on, un fort beau ſyſtême bien imaginé pour être placé dans la fable d'un Poëme: nous voulons même accorder à Pilpai que tout cela eſt vrai en

connue ; louanges peu ſuſpectes, dictées par la dignité & la grandeur de l'objet dont l'ame eſt vivement frappée. En effet, qui ne ſeroit épris des vertus d'un Prince qui fait de ſon Empire une grande Ville plus réguliere que celle dont l'Euphrate arroſe les murs ? Qu'êtes-vous, orgueilleuſe Babylone *, comparée à cette immenſe Cité, où le bel ordre des édifices égale celui des vaſes dans leſquels l'induſtrieuſe Abeille dépoſe ſon miel ? Que ſont vos murs, vos terraſſes, vos jardins ſuſpendus près des ornemens d'une Ville, dont chaque quartier eſt une Province abondante, & chaque Province un jardin délicieux, environné d'agréables demeures ? Ne vantez point vos Temples, vos Palais ; vous avez auſſi d'affreuſes priſons : à quoi ſerviroient ces édifices, où la ſuperſtition, la tirannie & le crime ſont inconnus ? Votre commerce vous rend les Nations tributaires ; & cette Ville, ſans Profeſſions mercenaires, poſ-

ſpéculation, mais impoſſible en pratique. Cette objection tombe, ſi l'on prend garde que le but de ce Philoſophe n'eſt que de faire voir d'où vient cette contrariété entre la vérité de ſa ſpéculation & le faux de la pratique ordinaire, fondée ſur la morale vulgaire.

* La magnificence de cette Ville ne devoit pas être inconnue à notre Poëte.

ſéde toutes les richeſſes ; chacun de ſes Citoyens jouit de celles de toute la ſociété.

Furieux Conquérans, vous couvrez la Terre d'armées nombreuſes : quel ordre, quelle ſimétrie entre les parties de ces grands corps ! Leurs mouvemens réglés frappent agréablement la vûe ; une raviſſante ſimphonie les accompagne. Eſt-ce l'ouverture d'une fête ? tant d'hommes raſſemblés vont-ils célébrer les louanges de l'Auteur de la vie ? Non, c'eſt le triſte appareil des ſanglantes funérailles d'une Nation entiere.

Zeinzemin, vraiment Héros, fait ſervir la pompe & la magnificence de ce bel ordre aux travaux qui procurent le ſoutien de notre Etre, & vous l'employez à ſa deſtruction ; vous montrez à vos victimes un agréable ſpectacle qui va les priver pour toûjours de celui de l'Univers.

Vous, Monarques, paiſiblement indolens, que ſont vos Empires ? Un amas de maſures & de chétives cabanes entre leſquelles s'élevent confuſément quelques grandes Villes percées d'un labyrinte de rues tortueuſes, bordées de maiſons auſſi inégales, auſſi peu uniformes que les conditions de leurs Habitans ; ouvrages bizarres de l'orgueil du riche à côté des foibles efforts du pauvre ;

lieux où au mouvement tumultueux du faſte & du luxe, ſe mêlent les empreſſemens inquiets d'une avarice inſatiable, les travaux perpétuels de la misère ; lieux funeſtes où ſe font entendre, avec les ris & les réjouiſſances de l'oppreſſeur injuſte, les plaintes & les gémiſſemens de l'opprimé.

Au récit agréable qui répandoit la joie ſur le viſage du jeune Prince, en ſuccéda un autre, qui, touchant aux plaies encore récentes de ſon cœur, lui firent pouſſer de triſtes ſoupirs, dont l'Hôte ne comprenoit pas la véritable cauſe. Je viens, continua-t-il, de vous montrer le Héros, je vais vous montrer le Citoyen généreux.

Zeinzemin, le magnanime Zeinzemin parcourant ſes Etats pour hâter l'exécution de ſes projets, voit ſes Peuples en rendre les ſuccès plus prompts que ſes déſirs. S'arrête-t-il quelque temps dans un endroit ? il eſt ſurpris en arrivant dans une autre Province, de voir que ſes ordres ont été prévenus : des admirateurs attentifs aux actions de ce grand Prince, le devancent, en portent au loin la renommée ; elles ſont auſſi-tôt imitées : on accourt en foule ſur ſon paſſage ; on s'empreſſe de voir un Héros, le plus bel orne-

ment de la Patrie, qu'il prend ſoin de décorer de tant de chefs-d'œuvres immortels : partout il eſt reçu au milieu des acclamations que la joie éleve juſqu'au Ciel : une brillante jeuneſſe des deux ſexes, chantant ſes louanges, vient, ornée de fleurs, en joncher la terre ſous ſes pas : il n'eſt point de belle qui ne cherche dans ſes yeux la route de ſon cœur : tous ſes Sujets marquent avec quelle ardeur ils ſouhaitent de le voir devenir ſenſible, & que ſon choix les aſſure d'un digne Succeſſeur ; ſes amis les plus familiers l'en preſſent : il céde enfin à tant d'inſtances, ou plûtôt il y eſt tout-à-coup entraîné par les charmes vainqueurs d'une beauté, qui, à la tête d'une troupe de jeunes filles, vient lui offrir des préſens de fleurs & de fruits. Frappé des graces naïves qui brillent ſur toute ſa perſonne, & de la douceur des accens de ſa voix, ſon cœur épris dicta à ſa bouche cet obligeant diſcours :

O aimable Fille ! Aſtre de ces heureuſes Contrées, que les dons que mes Peuples m'offrent par vos belles mains, me ſont agréables ! Ces yeux divins ont fait ſur mon ame la même impreſſion que les premiers rayons du ſoleil ſur la roſe prête à s'épanouir. Oui, ces traits occupent toutes les puiſſances de mon

ame ; ils s'y ſont peints pour ne s'en effacer jamais. Que ces fleurs que vous me préſentez, ont une odeur délicieuſe ! l'Amour lui-même en a compoſé les parfums. Souffrez que je leur faſſe l'honneur de couronner vos appas. Il m'eſt bien doux de me voir ſi favorablement accueilli ; mais que je ſerois heureux ſi quelque inclination plus forte qu'une eſtime générale, m'attiroit vos bonnes graces !

Tout le Peuple applaudit par de grands cris de joie. Notre Prince, diſoit-il, ce généreux Bienfaiteur, juſqu'à préſent uniquement occupé de notre bonheur, veut donc éprouver lui-même ce que c'eſt qu'être véritablement heureux ! celui dont le doux Empire ſubjugue tous les cœurs, céde enfin la victoire à de beaux yeux ! O Fille d'une heureuſe mere ! vous allez devenir celle de toute la Nation ; votre tendreſſe va faire la félicité de notre Prince ! Quittez, quittez ces dons, trop foibles marques de notre reconnoiſſance ; vous ſeule pouvez nous acquitter envers lui : chargez-vous du ſoin de lui faire connoître combien il eſt aimé. Qu'il éprouve par vos tendres careſſes les paſſions réunies de tous ceux qui le chériſſent.

Cependant la rougeur qui s'étoit répandue

me ramenoit cet Amant chéri. Je ne ſavois comment reconnoître ce bienfait : chargée de lui offrir les hommages de tous, je croyois lui payer le ſeul tribut de ma reconnoiſſance. Pourquoi ce peu d'attraits m'a-t'il attiré ſon attention ! Pourquoi à ce moment fatal a-t'il conçu un amour dont je ne ſuis pas digne, & auquel je ne ſaurois répondre ! Pourquoi a-t'il choiſi la moindre de mes Compagnes ! J'ai vu, j'ai vu, lorſqu'il m'a fait l'aveu de ſa flamme, mon triſte Amant la douleur peinte ſur le viſage : bien-tôt mes yeux le cherchoient vainement pour l'aſſurer de ma confiance ; il étoit diſparu ; hélas ! il eſt allé mourir, & il me croit coupable.

Elle n'en put dire davantage ; les ſanglots lui coupent la voix. Sa mere mêle ſes larmes aux ſiennes ; & après avoir laiſſé quelque tems un libre cours à ſes plaintes : Ma fille, lui dit-elle, imitez votre Amant ; ſans doute que par un effort généreux, l'amour du Prince & de la Patrie l'emporte dans ſon cœur ſur ſon propre panchant : plus ce qu'il céde lui eſt cher, & plus le préſent lui paroît digne de ſon Roi. Il en coute, ſans doute, infiniment à ſa tendreſſe ; mais quelqu'autre Belle le dédommagera de la perte de ſon Amante. Pour vous, ma

fille, après quelques regrets vous l'oublierez dans les bras d'un Prince aimable. * Que dites-vous, il pourroit m'oublier ? Je pourrois ceſſer de l'aimer ! Je ceſſerois auſſi-tôt de vivre. Ceſſates-vous jamais d'aimer mon pere ? Non, non, la Patrie, le centre de notre bonheur, elle qui nous inſpire de tendres ſentimens, parce qu'elle aſſocie tous ceux qu'elle nourrit dans ſon ſein, n'exige point de tels ſacrifices, & notre Prince a l'ame trop grande, pour n'être pas touché de mes peines ; il ne me refuſera pas....

Elle alloit pourſuivre, lorſque Zeinzemin parut : elle vole embraſſer ſes genoux. O Image de la Divinité ! lui dit-elle, ſerois-je la ſeule qui ſeroit malheureuſe ſous votre regne ! Vous, les délices de tous les cœurs, voudriez-vous attacher votre félicité à en poſſéder un qui ne peut ſe donner qu'au reſpect, à l'admiration & à l'amitié la plus zélée pour votre auguſte Per-

* Notre Poëte, toujours d'accord avec lui-même, ne nous repréſente point ici une mere qui eſſaie par des vues ambitieuſes, de forcer les inclinations de ſa fille, mais elle lui donne ſimplement des avis que ſa tendreſſe croit bons, laiſſant du reſte une entiére liberté à cette Amante.

ſonne, mais qui ne peut répondre à votre amour ? Oui, ajouta-t'elle, un de vos Sujets s'eſt emparé d'une ame qui ne devroit reſpirer que pour vous, ou plutôt ſon infortune l'a rendu votre Rival : nous nous aimons dès nos tendres années. Ah ! s'il eût pu prévoir que vous daigneriez m'honorer d'un regard, ſon reſpect l'auroit fait dès long-tems renoncer à me rendre ſenſible, & je pourrois gouter ſans trouble le plaiſir de ne l'être que pour vous. C'eſt, ſans doute, ce reſpect, grand Prince, qui éloigne de vous un de vos fils, qui craint que ſa préſence ne vous ſoit plus agréable ; daignez lui pardonner une offenſe involontaire ; il s'en punit ſans doute, mais il eſt le moins coupable : c'eſt moi que vous devez punir ; cependant j'implore vos bontés ; uniſſez deux Amans qui ne peuvent vivre ſéparés.

Qu'entens-je, reprit vivement Zeinzemin ? Quoi ! la Beauté même ſuppliante devant moi ! Quoi ! celle de qui je voudrois recevoir des graces m'en demande ! Ah ! c'en eſt trop, divine Mortelle ; c'eſt un crime pour moi d'avoir oſé troubler le bonheur de deux ſi parfaits Amans ; mais quoi,

qu'il en dût couter à mon cœur, je vais réparer cette faute. Où eſt-il ce fortuné Rival ? Qu'il paroiſſe : puiſqu'il a le bonheur de vous plaire, quel qu'il ſoit, il eſt digne de toute ma tendreſſe. A ces mots, le Prince regarde autour de lui ; il s'informe où eſt cet Amant ; & comme on lui apprit qu'il s'étoit retiré dans un boſquet voiſin : Allons, chers Compagnons, dit-il, allons porter la joie dans un lieu où un de nos Amis a porté la triſteſſe ; allons-y célébrer l'union de cet heureux couple.

Il prend, en ſoupirant, la main de cette Amante pour la conduire à celui qu'elle aime. Il le trouve couché au pied d'un arbre, plongé dans une ſi profonde triſteſſe, qu'il eſt déja près de celui qu'il va conſoler, ſans en être apperçu. Quoi ! lui dit-il, cher Ami, as-tu pu ſoupçonner un inſtant que je vouluſſe te priver d'un bien plus précieux que la vie ? Non, non, je ſerois indigne de poſſéder un cœur ſur lequel tu as de ſi juſtes prétentions. Je te le reſtitue donc ce bien ineſtimable, ſois heureux, promets à ta fidéle Amante une tendreſſe égale à la ſienne. Le jeune homme admirant tant de généroſité, s'éveille comme

d'un profond ſommeil ; l'excès de douleur & de joie ſont deux extrêmités entre leſquelles ſon ame demeure ſuſpendue, immobile. Il veut ouvrir la bouche pour exprimer ſa reconnoiſſance ; mais les ſentimens en ſont ſi vifs, qu'ils font expirer les paroles ſur ſes lévres : il s'efforce en vain de parler, ſes accens entrecoupés ne ſont que des exclamations, des ſoupirs. Tous deux ſaiſiſſent les mains bienfaiſantes de leur Prince, & les baiſent avec tranſport, tandis que le Peuple fait retentir de toutes parts les louanges du généreux Zeinzemin. Pourquoi, leur dit-il, célébrez vous une action qui n'a rien que d'humain ? J'ai fait pour cet Ami ce que je voudrois que fît pour moi un Rival à qui je ſerois préféré : louez plutôt l'action de ce Concitoyen qui me ſacrifioit, ſans ſe plaindre, ce qu'il a de plus cher. Que ce bel exemple ſerve à jamais, répondit l'Aſſemblée, de loi qui aſſure parmi nous le bonheur des Amans, & que jamais l'Himen n'uniſſe que des cœurs aſſortis par l'Amour. C'eſt depuis ce tems, mon cher Convive, qu'il eſt établi que toutes les fois que notre Monarque paroîtra dans une Province, alors tous les Amans s'aſſemble-

vont & viendront ſous les heureux auſpices de ſa préſence, ſe promettre d'être Epoux. * Après cette action héroïque, le jeune Prince quitte ces Contrées pour aller répandre ſur d'autres de nouveaux bienfaits; mais il emporte le trait qui l'a bleſſé.

Je vois, ô cher Compatriote! que cette hiſtoire vous touche, ajoute celui qui vient de la raconter; elle fait en vous l'impreſſion qu'elle doit naturellement produire ſur une ame bien née; je loue votre ſenſibilité; mais il eſt tems que vous preniez quelque repos.

Des témoignages ſi ſincéres d'eſtime & d'admiration pour ſon Prince dans un ſujet, étoient, ſans doute, dignes d'une illuſtre récompenſe; mais ces appas de l'intérêt, inventés pour exciter des malheureux à en ſervir d'autres; ces funeſtes appas, qui, ſelon la force de l'attrait, font pancher les Mortels en faveur de l'innocence ou du crime; ce mobile d'une volonté languiſſante, que la propriété a rendu néceſſaire, étoit inutile où regnoit Zeinzemin. A quoi ſerviroient de vains dons où perſonne ne manque de rien, où l'humanité trouve dans ſes

* La même coutume s'obſerve dans quelques Contrées de la Guinée; c'eſt le Prince qui fait les mariages.

propres ſentimens, ſes motifs & ſes récompenſes, & où la reconnoiſſance n'a pas beſoin des ſecours d'une inutile libéralité, qui par-tout ailleurs répand ſur quelques têtes coupables, & ſouvent ingrattes, & le ſang, & la ſueur des Peuples ?

Sitôt que le chant des oiſeaux eut annoncé le retour de la lumiére, Zeinzemin, empreſſé de rejoindre ceux que ſon abſence allarmoit, ſe léve ; & prenant congé de ſon Hôte officieux, il lui adreſſe ces paroles en préſence de pluſieurs Habitans de ces lieux : Fils de la Patrie, reconnoiſſez celui dont vous venez de louer les actions : pour vous marquer ma reconnoiſſance, je confie à votre ſageſſe le ſoin d'encourager ici vos Concitoyens à ſeconder mon zéle pour le bien public. Ce ſoin m'appelle à préſent ailleurs. Adieu. Que votre affection ne s'efforce point de me retenir. Zeinzemin part auſſi-tôt ; & ſans donner le tems aux Spectateurs de revenir de leur ſurpriſe, la viteſſe de ſon courſier le dérobe à leur vue.

ARGUMENT
DU CHANT IV.

Pendant que Zeinzemin parcouroit ſon Empire, la Nature ſe prépare à récompenſer ce Prince & Adel. Deſcription des ornemens dont elle ſe revêt pour aller trouver la Beauté. Deſcription des lieux enchantés, demeure de ces Dives : quels en ſont les habitans. Occupations de l'Amour. La Nature invite la Beauté, ſa fille, à favoriſer Zeinzemin : celle-ci part avec l'Amour ; elle lui fait remarquer le jeune Héros : l'Amour lui décoche un trait dont la Beauté modére le coup. Quels avoient été les effets & les ſuites de cette premiére bleſſure. Le Prince avoit réſolu de ne plus aimer : ſes Amis l'y invitent de nouveau : un d'eux lui fait le portrait de la plus belle perſonne du Royaume, nommée Zavaher. Zeinzemin veut ſe ranger au nombre de ſes Amans, en cachant ſa Qualité : il ſe dérobe aux ſiens pour la chercher : dans le même inſtant la Beauté avec ſa ſuite, vient

trouver cette fille ſous la figure de ſes Compagnes. L'Amour, changé en fleur, lui inſpire de la paſſion. Zeinzemin arrive où elle ſe promène. Tous deux ſont épris ; mais ils l'ignorent. inquiétudes que cette incertitude cauſe à ces Amants. Deſcription de la ſolitude où Zavaher ſe retire pour rever : le Prince l'y rencontre par hazard. L'Amour, ſous la figure d'un agneau qu'elle aime, fuit comme épouvanté ; ſe jette dans un ruiſſeau : Zavaher veut l'en retirer, y tombe elle-même : ſon Amant la ſecourt, & en eſt favorablement écouté. Il reconnoit qu'Adel eſt le pere de ſa Maîtreſſe, & que le Rival auquel il a généreuſement cedé n'a guères, eſt auſſi le fils de cet ami. Réjouiſſances des Peuples à la nouvelle du mariage de leur Prince. La proſpérité du Héros touche à de grands malheurs.

NAUFRAGE
DES
ISLES FLOTTANTES.

CHANT IV.

LA Nature, car c'étoit elle-même; c'étoit cette Dive, * ce puiſſant Génie qui inſpiroit le Vieillard reſpectable qui avoit pris ſoin d'élever Zeinze-

* Nous avons déja dit que les Dives ſont chez les Orientaux ce que les Fées étoient chez nos Romanciers, & les Demi-Dieux chez les Anciens : ils en racontent de même mille fables ridicules ; il y en a de bienfaiſantes & de mauvaiſes. Voyez ſur cela la Bibliothéque Orientale de Bordelot, ainſi que ſur ce que j'ai dit dans la Lettre à la Sultane au ſujet de Pilpai, ou *Bidepai* : cette derniére prononciation eſt la meilleure, mais j'ai ſuivi la plus en uſage.

min ; c'étoit elle, qui, par l'organe de ce sage Mortel, avoit fait couler dans le cœur du jeune Monarque ces sentimens héroïques, ces précieuses

J'observerai ici que ce Poëte célebre a été plus judicieux, & dans le choix de son sujet qui est universel, & dans le choix de ses fictions, que la plupart de nos Poëtes anciens & modernes. Il personifie des idées morales & métaphisiques, qui sont de tous les tems & de toutes les nations ; allégories, auxquelles l'imagination se prête toujours volontiers, parce qu'elles lui présentent une peinture emblématique des actions & des pensées des hommes, comme des biens & des maux qui les environnent. Mille Divinités chimériques, les Centaures, les Harpies, les Sirènes, les Pégases, les Méduses, &c. sont des choses qui ne signifient rien, non plus que les Hippogrifes, les Ogres, les Géans, les Magiciens, &c. nul Monstre chez notre Poëte dont les membres prodigieusement assemblés, n'aient une signification énergique.

Il en est de certaines fictions comme des modes ; elles plaisent chez le Vulgaire où elles ont cours, après quoi elles deviennent fades & insipides : on les pardonne à ceux qui les ont employées dans leurs Poëmes, parce que l'usage l'exigeoit alors : on les excuse, dis-je, de ces peintures puériles, parce qu'ils les ont fait valoir par le dessein & le coloris, & parce qu'entre ces grotesques on trouve d'autres tableaux, dont les sujets sont dans le vrai, & noblement exprimés.

On pourroit donc mettre les meilleurs ouvrages des Anciens & de ceux qui les ont imités, au rang de l'Histoire de Richard sans peur, si on n'étoit quelquefois dédommagé

précieuſes teintures qui diviniſent les humains, parce qu'elles les rendent bienfaiſans.

La Nature, dis-je, qui forme les inclinations de chaque âge, ayant fait naître à Adel le déſir de retourner jouir dans le ſein d'une famille careſſante & chérie, des douceurs du repos, avoit allumé dans l'ame de ſon Eléve cette activité, cette ardeur qui venoient de

dédommagé du fratras de mille contes peu vraiſemblables par les agréables peintures de l'Amour, des Ris, des Jeux, &c. comme par les deſcriptions touchantes du deuil, des ſoucis, de la vieilleſſe, de la faim, de l'indigence perſonifiés.

Pilpai, ſans donner dans les viſions outrées de ſon Pays ni de ſon tems, ſuit l'opinion reçue preſque chez toutes les Nations, qu'il y a de bons & de mauvais Génies; mais il la rectifie de maniére à la faire goûter par-tout; il prend pour ſes Dives bienfaiſantes les Puiſſances qui régiſſent l'Univers, & qui devroient gouverner les hommes; il les expoſe aux préjugés & aux vices qui les tiranniſent: tout eſt vrai dans ſes tableaux. Il perſonifie ici la Nature, la Beauté, l'Amour & leur ſuite à peu près comme ont fait la plupart des Poëtes Grecs, ſoit qu'il ait été informé de leur maniére, en converſant avec leurs Philoſophes qui voyageoient fort ſouvent en Aſie, ſoit parce que tous les hommes ayant les mêmes idées ſur ces choſes, elles ne peuvent ſe peindre que ſur les mêmes deſſeins; mais l'on peut dire que Pilpai a renchéri ſur la variété, la délicateſſe & la nouveauté même des ornemens.

faire briller aux yeux de ſes Peuples étonnés tant d'actions immortelles.

Dès l'inſtant de ces travaux, vraiment glorieux, ainſi que cet oiſeau courageux, qui, s'élevant au-deſſus des nues, fixe, ſans s'éblouir, d'immobiles regards ſur le ſein de la lumiére, & voit avec joie ſes Petits nouvellement ſortis de l'aire, imiter ſa hardieſſe & la rapidité de ſon vol; de même la Mere de l'Univers voit avec complaiſance ſon cher Favori, accompagné d'une troupe brillante, entrer & marcher à grands pas dans la carriére des Héros: portée ſur les aîles des Zéphirs, elle favoriſe les ſuccès des nobles entrepriſes de ce jeune Prince, elle l'accompagne où le ſuit quelque tems des yeux, anime & excite ſes deſſeins, hâte l'exécution des magnifiques projets de cet heureux génie. Par-tout où elle paſſe, naiſſent, ſe ſuccédent & ſe renouvellent, & les fleurs & les fruits; elle ſe plaît à répandre l'abondance dans les lieux où Zeinzemin établit, ou ſe propoſe de porter le bel ordre: enfin, contente des ſoins généreux qu'il a du bonheur de ſes Peuples: Il eſt tems, dit-elle, ô cher Zeinzemin! de te préparer une digne récompenſe, & de l'étendre ſur celui dont les ſages avis t'ont diſpoſé à la mériter.

La Dive prononce ces mots avec ce gracieux ſourire qui fait la ſérénité des plus beaux jours, & reléve les attraits répandus ſur ſon viſage auguſte : ſes yeux éclatans d'une lumiére vive & pure, ont la beauté de l'Aſtre qui annonce le lever de l'Aurore ; ſa chevelure flottante avec grace ſur ſes épaules d'albâtre, a le luſtre & les couleurs des plus tendres rayons de la blonde Avant-couriére du Soleil. Elle ſe revêt de ſa robe, dont la riche broderie repréſente, & le vaſte Océan avec tous les animaux qu'il renferme, & la Terre parée de ſes plus riches productions ; différentes Nations y ſont dépeintes avec leurs divers habillemens, & les traits qui les caractériſent. Enfin, ſur ſon voile brille l'azur d'un Ciel ſans nuages, avec toutes les conſtellations qui le décorent. Elle part, accompagnée de toutes les ſaiſons riantes ; elle ne laiſſe que l'hiver au ſein d'un obſcur repos ; elle arrive au ſéjour délicieux, demeure de la Beauté & la ſienne.

Dans des lieux juſqu'alors inconnus aux Mortels, confins de cet Empire, s'éleve une enceinte de rochers ſourcilleux, eſcarpés de toutes parts : ils ne laiſſent aucune route qui conduiſe à leur ſommet ; leur aſpect extérieur

n'offre rien que d'aride & de ſtérile ; leurs maſſes informes, entaſſées, ne les font paroître qu'une ſeule montagne ; mais ils dérobent à la vue le ſanctuaire de la Mere de l'Univers, & cachent les ſecrets de ſes plus riches tréſors. Ces ramparts impénétrables bornent de tous côtés le vaſte horiſon d'un Ciel auſſi brillant que le ſaphir, qui ſert de pavillon à une campagne riante, où croiſſent en abondance des fleurs, des arbriſſeaux, des aromates, & des arbres rares, plus précieux & plus beaux que tout ce que produiſent les plaines heureuſes de l'Arabie & les rives fertiles du Gange : ils y conſervent toujours leur fraicheur, leur fécondité, comme les ornemens variés qui la précédent : une infinité de ruiſſeaux ſerpentent dans de ſpacieux vallons, environnés de petites collines, qui, doucement arrondies, ſemblent de ſuperbes ſophas autour d'une ſale pompeuſe : leurs eaux pures & tranſparentes, figurent ſur un fond d'argent, d'or ou de perle, le cours des différens fleuves qui arroſent l'Univers, & vont ſe perdre dans de grands baſſins, dont les contours retracent les rivages des mers qui baignent divers Continents. Il ſort du ſein des plaines quantité de petites éminences de mar-

bre, pareilles aux chaines des montagnes qui ſervent de bornes aux Empires ou à leurs Provinces : ces pierres, ou par leur blancheur, reſſemblent à la neige perpétuelle qui couvre quelques-uns de ces monts, ou les différentes couleurs dont elles ſont diaprées, repréſentent la fertilité qui décore leur contour & leur baſe. Une infinité de touffes d'arbres, diſperſées çà & là, font un effet pareil à celui des forêts qui ombragent différentes Contrées de la Terre. Pour marquer les Villes, les Palais, les Hameaux, l'induſtrieuſe agate, dont les nuances ſemblent dirigées par le deſſein, en trace, en végétant, les images ſur ſes tables polies. Quelques eſpaces nuds, parſemés de ſable, offrent en petit des déſerts pareils à ceux de la Lybie, de la Perſe, de l'Arabie, ou des régions du Nord : ces mers arides préſentent quelquefois le riant aſpect d'une Iſle où regne l'abondance. *

Dans tout ceci la Nature, de concert avec la Beauté, s'eſt plu à ſe copier elle-même, ou plutôt c'eſt ſur ces modéles qu'elle embellit l'Univers ; mais ailleurs elle a laiſſé la mere des Charmes & des Appas

* Il y a, en effet, de ces ſortes d'Iſles enchantées au milieu des déſerts de l'Afrique.

ſuivre les traces meſurées de l'Elégance & de la Simétrie. * Là ſe trouvent réunis tous les deſſeins que l'Art fournira jamais à l'imagination des Mortels pour l'ornement des jardins, des murs & des lambris des plus ſomptueux Palais : tous les contours, les compartimens, les entrelas les plus gracieux, les plus légers, y ſont figurés par des avenues, des boſquets, & par l'arrangement d'une infinité de plantes immortelles, qui étalent aux yeux, dans ces lieux enchantés, ſur un fond d'émeraude, la variété infinie de leur coloris ; il eſt relevé & multiplié par les miroirs de quantité de fontaines jailliſſantes à travers des canaux de criſtal, formés par les ſels tranſparens dont elles s'enveloppent : les voûtes, les arcades, les colonades liquides de ces eaux bondiſſantes, acquierent en quelques endroits une ſolidité limpide, où brillent les filets de tous les

* Sous l'ingénieux emblême d'un jardin, dont les compartimens repréſentent une carte géographique, Pilpai vient de peindre le beau déſordre de la Nature répandu ſur la ſurface de notre Globe : pour completter ſon tableau, il y ajoute les ouvrages de l'art, & fait adroitement ſentir en quoi cette imitatrice différe de celle qui lui fournit les modéles, ou lui donne occaſion de les imaginer.

ſucs qui colorent les pierreries. *

Jamais la magnificence qui revêt les plus puiſſans Monarques, n'étala tant de pompe que les plumages d'une infinité d'oiſeaux, qui tirent leurs parures des fleurs, & enrichiſſent la verdure des arbres, ſur leſquels ils s'aſſemblent pour former les plus mélodieux concerts.

Cette demeure de la Beauté l'eſt auſſi de l'Amour, de la Jeuneſſe, de la Santé au teint fleuri & vermeil, de la troupe folâtre des Ris, des Jeux, & de la Volupté aux regards tendres & ſéduiſans. Un printems éternel & les élémens les plus purs, travaillent de concert à la culture de ces lieux délicieux, où l'or même croît & végéte comme les plantes. Tous ces aimables Sujets s'empreſſent à ſervir leur Souveraine; elle n'habite point de Palais : par-tout où elle ſe plaît à conſidérer la perſpective de quelque magnifique ſcéne, un nombreux cortége de Génies lui dreſſe, où elle s'arrête, une tente de rameaux de palmes, de pampres dorés † & de guirlandes

* Les Phiſiciens prétendent que ce ſont des ſucs métalliques qui teignent les pierreries dans les entrailles de la terre, & que les criſtaux ſont formés par des ſels.

† On dit qu'il s'eſt quelquefois vu des feuilles de vignes dans leſquelles la ſéve avoit charié des paillettes d'or.

entrelaſſées, dont ils varient chaque fois les décorations. Son char, compoſé d'un ſeul onix, taillé par les mains adroites de l'Elégance, eſt un ouvrage plus précieux que la matiére; les roues en ſont d'ivoire, garnies d'or & de diamans; il eſt trainé par des tourterelles, dont le plumage imite les couleurs de l'Iris.

C'eſt, je le repéte, dans cette admirable demeure que la Nature a renfermé la ſource intariſſable de toutes les richeſſes dont elle pare l'Univers; c'eſt-là que l'Aurore vient ſe revêtir de ſon manteau tiſſu d'or & parſemé de perles, quand elle va ouvrir les portes de l'Orient; c'eſt-là que le Soleil vient ſe couronner des traits dont il éclaire le Monde; c'eſt dans ce réſervoir qu'il puiſe les favorables influences, les principes vivifians qu'il répand par-tout; c'eſt delà que découlent, avec la ſenſibilité, les délices & les ſoulagemens des Mortels.

Dans un réduit ſecret, l'Amour qui ſe plait aux miſtéres, ſous l'ombrage épais d'un labirinte de mirtes, d'orangers, de lauriers, de benjoins, environné de la troupe des tendres Regards, des Soupirs, des Careſſes folâtres & vives, du Toucher délicat & exquis, ſur lequel s'appuient les Langueurs ra-

viſſantes aux yeux mourans ; l'Amour, dis-je, ce puiſſant moteur des reſſorts ſecrets de tous les Etres animés, ſur un autel de rubis, allumoit, avec un flambeau compoſé d'ambre & de mille gommes odoriférantes, un feu dont chacun de ces Miniſtres lui préſentoit la matiére. C'eſt à la chaleur de ce feu ſacré qu'il compoſe des eſſences, principes de l'exiſtence de tout ce qui reſpire ; c'eſt à ce feu qu'il forge ces chaines, ces puiſſans attraits, ces forces ſecrétes qui lient les cœurs, & les armes qui les bleſſent. Il étoit occupé de ces ſoins importans à notre félicité, lorſque la Nature arriva dans ces lieux. La Beauté, à ſon aſpect, court ſe précipiter dans ſes bras ; la Joie donne un nouveau luſtre à ſes charmes.

O ma fille ! lui dit cette tendre mere ; toi, ſans qui tout ſeroit ſans ordre & confondu, tu ſais qu'en établiſſant ton ſanctuaire ſur cette terre fortunée, dont les ſages Habitans, fidéles obſervateurs de mes loix, me ſont chers, tu m'aidas autrefois à former leurs mœurs ; tu embellis en eux, & l'eſprit, & le corps ; tu te plus à pourvoir leurs aimables compagnes de mille charmes. Il te ſouvient que, conſidérant un jour ton ouvrage avec complaiſance : Je veux, dis-tu, faire quelque

choſe de plus parfait ; il naitra une Belle qui attirera tous les regards ; mais ſon cœur inſenſible fera vainement ſoupirer une foule d'Amans, juſqu'à ce qu'un Héros digne d'elle, faſſe ceſſer cette indifférence. Il eſt ce Héros accompli ; uniſſons-les pour le bonheur des Peuples : Zeinzemin eſt digne de ta chere Zavaher ; ce Monarque n'a eu juſqu'à préſent, d'autre paſſion que le bien de ſes Sujets ; qu'il goute les douceurs de l'Amour. Il approche des lieux dont ta Favorite fait le plus bel ornement ; ils ignorent encore le prix de tes dons, & le pouvoir de ton fils ; qu'ils le reſſentent ; fais-toi accompagner de cet aimable enfant ; qu'il allume dans leurs cœurs ſes plus beaux feux. Elle dit....

Auſſi-tôt la Beauté fit appeller l'Amour : il achevoit la délicieuſe confection dont il enivre les ames ; il l'enferme dans une urne de topaſe ; il arrive & vole avec légéreté ſur le ſein de ſa mere, qui en reçut un nouvel éclat. Prens, lui dit-elle, mon fils, tes armes les mieux acérées, mais celles qui font des bleſſures auſſi douces que profondes ; trempe-les de ton baume précieux, & ſuis-moi ; je te méne à une glorieuſe conquête. Elle fait atteler ſon char par les Graces, tandis que les

Désirs empressés revêtent l'Amour de ses armes d'or ; ils partent enfin avec toute leur Cour.

La Beauté, en traversant les airs, fit remarquer à l'Amour Zeinzemin, qui recevoit alors, par les mains de la Belle dont elle fut subitement épris, les hommages de ses Peuples. Quoi ! dit ce Génie avec un sourris malin, voyons si ce Mortel seroit impénétrable à mes traits ? Essayons.... qu'il aime. A ces mots la flêche vole & frappe. La plaie auroit été profonde, si la Reine des appas n'eût modéré le coup, en retenant le bras de son fils. Arrête, lui cria-t'elle ; veux-tu rendre malheureux celui qui ne t'offensa jamais ? Veux-tu qu'il brûle pour une personne qui ne peut plus répondre à sa tendresse ? Faut-il, pour te venger de celui qui ignore la douceur de ton empire, troubler le bonheur de ce couple soumis à tes loix ?

Non, ma mere, répliqua l'Amour, je ne veux lui faire éprouver que les premiéres atteintes de mes feux ; je veux que devenu Rival d'un des siens, il trouble quelque instant les plaisirs de ces Amans pour les rendre plus vifs, qu'il les couronne lui-même, & mérite par cette action généreuse, le cœur

de la belle Zavaher, que je lui deſtine, & dans les yeux de laquelle vous m'ordonnez de l'aller attendre pour lui porter des coups plus certains. Tels ſont ſouvent tes jeux cruels, ô Amour ! tu te plais à faire précéder tes faveurs de bien des peines cuiſantes, & tu n'aſſortis les cœurs qu'après les avoir expoſés aux dures épreuves de l'indifférence.

Telle étoit, dis-je, la triſte ſituation du magnanime Zeinzemin, lorſqu'il fuyoit des lieux où il venoit de ſacrifier ſa paſſion aux devoirs de l'humanité, & lorſqu'il rejoignit ſes compagnons, deſquels ſa rêverie l'avoit écarté le jour précédent : ſa bleſſure, quoique légére, n'étoit point encore refermée : ceux qui l'environnent gardent un profond ſilence ; & non par une imitation de courtiſans flatteurs qui copient machinalement l'humeur du Prince, ils étoient véritablement touchés du malheur d'un Ami ; ils n'oſoient, par reſpect, le tirer de la rêverie profonde où il paroiſſoit plongé ; enfin, il rompit ainſi le ſilence. Chers Compagnons, je dois déſormais éviter la rencontre de deux beaux yeux : je ſens trop ce qu'il en coute à mon foible cœur (ſi l'on oſe nommer la ſenſibilité une foibleſſe ;) ſans

doute ils y feroient quelques nouvelles plaies qu'ils refuſeroient de guérir : ne vous empreſſez donc plus d'annoncer ma venue dans les lieux où nous allons paſſer. Je ne veux plus que les honneurs, que le zéle de mes Peuples s'empreſſe à me rendre, m'expoſent aux traits perçans de ce Sexe enchanteur ; je ne veux plus courir les riſques d'aimer, ſans eſpérer de retour.

Quoi ! Prince, reprit l'un d'eux, vous voulez renoncer aux douceurs de l'Amour pour cette petite diſgrace ? Il eſt dans votre Empire une infinité de Belles qui vous la feront oublier. Nous avançons vers une des plus belles Provinces ; c'eſt là, ſans doûte que le Ciel vous deſtine une Epouſe digne de vous. Cet heureux climat eſt moins célèbre par ſa fertilité, que pour avoir été le berceau de toute la Nation. On dit qu'aſſez près du rivage de la mer, eſt une ſolitude charmante, où l'on voit encore le lieu de la demeure des deux enfans, reſte d'un Peuple nombreux qui fut enlevé par une tempête. *

Ce tendre couple devint la tige féconde qui repeupla cet Empire. La première & la plus belle branche de cet arbre renaiſſant, celle qui a couvert tant de Provinces de ſon

* Voyez le ſecond chant.

ombre bienfaiſante, eſt celle qui s'eſt accrue ſans interruption juſqu'à vous, ô aimable Zeinzemin ! On dit que dans ces lieux de notre origine, embellis par la Nature & par les mains d'un Sage, en reſpectant toûjours les précieux monumens de nos premiers Ancêtres, s'eſt auſſi conſervée une famille reſpectable qu'on croit être, après vous, le plus près rejetton de celle des Peres de la Patrie. Voilà, en général, ce que l'on ſait ſur ce ſujet dans nos Provinces. Au reſte, Prince, vous en allez bientôt être plus particulierement informé ; mais cet heureux climat eſt encore célèbre pour avoir donné naiſſance à une perſonne d'une rare beauté. Il ſemble, à ce que publie la Renommée, que les graces ayent épuiſé ſur elle toutes leurs richeſſes : la voir & en être éperdu, eſt une même choſe. Jamais la Nature ne forma rien de plus parfait, jamais auſſi ne produiſit-elle rien de ſi indifférent ; rien de plus tendre & de plus touchant que ſes regards ; rien de plus doux & de plus ſéduiſant que ſes paroles & ſes actions ; rien de plus aimable que ſes mœurs ; & perſonne n'eſt moins ſuſceptible d'amour : ſes Amans l'aiment, & trouvent de la douceur à l'aimer, même ſans eſpérance. Elle les

plaint avec bonté ; elle ſe défend de leurs careſſes d'une façon plus obligeante que les autres n'accordent des faveurs. Pourquoi, leur dit-elle, vous obſtinez-vous à offrir des hommages à une perſonne qui n'en peut ſentir tout le prix ? Vous me dites qu'il eſt doux d'aimer & d'être aimé : hélas ! pourquoi ſuis-je forcée d'être ingrate ? Pourquoi la Nature m'a-t-elle refuſé le don de devenir ſenſible à un bien que tant de témoignages me font juger ſi grand ? Pourquoi mon ame n'eſt-elle point émûe des tranſports que vous trouvez ſi délicieux ? Mais autant ſes divins appas cauſent de tourmens, autant ſes maniéres généreuſes font d'heureux. Je ne ſais par quels charmes ſecrets elle a une autorité ſi ſouveraine ſur les cœurs, que lorſqu'elle ordonne ou marque le déſirer, on aime tout-à-coup celle de ſes Compagnes qu'elle veut que l'on aime : le préſent d'un cœur offert de ſa main, eſt précieux : on regarderoit comme un bien infini le bonheur de lui plaire ; mais on eſtime comme le plus grand qui puiſſe arriver à un Mortel, celui de recevoir des chaînes de ſes Amies. Son diſcernement pénétre ſi ſubtilement les caractères, démêle ſi

adroitement les reſſemblances délicates, ces convenances qui peuvent exciter de douces ſimpaties; elle ſait ſi bien rapprocher ces puiſſances ſecrétes, que l'effet en eſt auſſi prompt que la vûe; deux perſonnes qu'elle veut rendre Amans, brûlent auſſi-tôt des mêmes feux. Non, l'Amour même ne preſcrit pas de loix auſſi ponctuellement ſuivies. Cet heureux talent la rend également chere aux deux Sexes. C'eſt, ſans doute, à vous, grand Prince, qu'eſt reſervé le pouvoir de la rendre ſenſible.

Ce diſcours piqua la curioſité de Zeinzemin. Sur ce ſimple récit, ſon cœur ſe ſent ſuſceptible d'une nouvelle tendreſſe pour cette belle inconnue. Ah! ne me flattez pas, répondit-il, mes amis; qu'ai-je au-deſſus de vous pour mériter la préférence auprès d'une perſonne digne de tels éloges? Un rang que m'a donné la naiſſance, auquel je ne veux point être redevable des faveurs de l'Amour: non, je ne veux point les devoir aux égards que m'attire cette diſtinction, non plus qu'à quelque eſtime, quelque réputation acquiſe par des actions que l'on loue trop: elles ne font que remplir des devoirs preſcrits par la Nature. Cette eſtime, ces

égards pourroient tenir lieu des ſentimens que j'ambitionnerois de faire naître dans un cœur ; & j'ai déja éprouvé que la tendreſſe eſt toute autre choſe que de ſimples reſpects. L'Amour eſt l'impreſſion vive d'une flamme divine, que la Nature ſeule a le pouvoir d'allumer par les yeux, ſans que l'objet qui l'excite ait d'autres annonces que ſa préſence. Quelques qualités peuvent, il eſt vrai, alimenter & entretenir ce feu ; j'avoue même que ſans elles il languiroit bientôt ; mais il brille déja avant que le flambeau lui fourniſſe la matiere. On eſt ſûr d'être aimé, & dans peu doublement chéri, quand on a le bonheur de plaire avant que la raiſon ait reconnu qu'on le mérite. Ainſi, chers Compagnons, plus de diſtinctions, je vous prie, entre nous ; je veux me mettre au rang des adorateurs de cette Belle, & qu'elle ignore qui je ſuis.

Le Prince parloit encore, & commençoit à faire pluſieurs queſtions à différentes perſonnes de ſa ſuite, lorſqu'arrivant dans la Patrie & près de la demeure de l'aimable Zavaher, il fut interrompu * par une

* Par cette interruption Pilpai ſuſpend adroitement le dénoûment de cet Epiſode.

troupe de jeunes gens, qui venoient, ſelon la coûtume, faire accueil à ces Etrangers. Zeinzemin profite des premiers inſtans de cette obligeante réception; il ſe dérobe aux ſiens, & vole vers les lieux où le porte déjà un ſecret penchant.

Zavaher, aſſiſe à l'ombre au bord d'une prairie émaillée de fleurs, y reſpiroit le frais vers le déclin du jour, quand la Beauté l'apperçut du haut des airs; elle la montre à l'Amour, il eſt lui-même ſurpris de tant d'appas. O ma mere! s'écrie-t-il, cette fière Mortelle ne le céde qu'à vous. Oui, mon fils, reprit-elle, hâtons-nous de ſoumettre ſon cœur. Auſſi-tôt elle dirige le cours de ſon char vers un boſquet voiſin; elle y deſcend avec la vîteſſe de ces aſtres qui paroiſſent ſe précipiter, en laiſſant une longue trace de lumière: là elle ordonne à toute ſa ſuite de prendre la figure de quelques-unes des compagnes de Zavaher; elles courent à elle: ſous ce déguiſement elle les prend pour ſes amies; elle les careſſe, ſe joint à elles pour cueillir des fleurs: ces feintes compagnes en compoſent des guirlandes & des couronnes dont elles ſe diſputent l'honneur de la parer.

L'Amour, fécond en ſtratagêmes toûjours

nouveaux pour ſurprendre les cœurs, s'étoit gliſſé ſous une touffe épaiſſe de quantité de fleurs différentes : il dénoue l'écharpe de ſon carquois, dont la blancheur eſt teinte de quelques taches du ſang des Amans qu'il y eſſuie en remettant ſes traits lorſqu'il les retire de la plaie ; il ajuſte artiſtement cette draperie ſur ſa tête, & prend auſſi-tôt la forme agréable de la Reine des parterres, qui exhale l'odeur exquiſe du girofle : * ainſi que cette plante éleve ſa tige, richement panachée, au-deſſus de toutes les autres, telle paroît Zavaher au milieu des Belles qui l'environnent. La mere des Graces, ſous l'apparence de ſa plus chere Favorite, lui adreſſe ce diſcours flatteur :

O la plus précieuſe de toutes les fleurs ! † c'eſt à juſte titre qu'on vous a donné ce nom ! Y en a-t-il quelqu'une ici capable de relever vos charmes ? Feignant auſſi-tôt d'en remarquer une ſinguliére, elle court la cueillir ; elle la poſe ſur le ſein d'albâtre de Za-

* L'œillet : cette fleur a, dit-on, beaucoup de reſſemblance avec ce qui fait chez le Sexe les marques de la virginité, cette belle chimère que les hommes recherchent avec tant d'empreſſement.

† *Zavaher* ſignifie *fleur précieuſe.*

vaher. Quelle place, ajoute-t-elle en fol-
trant, peut-être plus digne de cette fleu
merveilleuse ? Goutez, chere amie ; qu
cette odeur est suave ! il semble que tous le
parfums réunis y ayent été prodigués ; elle
ne le céde qu'à la douceur de vos soupirs.

Zavaher se défend obligeamment de toutes ces marques d'affection ; elle veut à son tour parer ses amies des mêmes ornemens dont elle se dépouille ; elle soutient qu'elles méritent mieux qu'elle de tels honneurs ; elle veut même se priver de son plus beau bouquet pour celle qui le lui a offert. Gardez, gardez, lui dit en riant la Dive, cette fleur, puisqu'elle est unique ainsi que vos attraits : elle lui en fait en même-tems respirer l'odeur ; son teint en acquiert une nouvelle vivacité ; ses yeux se remplissent des feux humides d'une tendre langueur. L'Amour, couvert de ce bel œillet reposant sur son sein, épuise tous ses traits sur son cœur. Mes cheres Compagnes, s'écrie-t-elle, quel trouble nouveau s'empare tout-à-coup de mes sens ? Pourquoi éprouvé-je un plaisir inquiétant, dont les douceurs imparfaites excitent des désirs qu'elles ne satisfont point ? Otez-moi cette fleur dangereuse ; c'est elle,

ans doute, qui me cauſe cette ivreſſe ; c'eſt uelque poiſon agréable ; mais non, s'il eſt ortel, que la mort qu'il cauſe doit être élicieuſe !

A ces mots toute la troupe déguiſée pplaudit en riant à cette naïveté. Cependant Zoinzemin s'avançoit vers ces lieux ; & yant apperçu quantité de jeunes filles badinant dans la prairie, il y ſoupçonne celle qu'il cherche avec empreſſement ; il la reconnoit bientôt à l'éclat éblouiſſant de ſes ttraits ; il la trouve autant au-deſſus de ſa renommée, que ſupérieure aux autres Belles. Il s'arrête étonné ; tous ſes ſens ſont paſſés dans ſes yeux, & réunis pour admirer. Zavaher elle-même conſidére la bonne mine de cet Etranger. L'Amour, du haut du trône où il eſt aſſis, du milieu des fleurs qui parent un ſein d'ivoire, prend un des traits qu'il a plongés dans le cœur de cette Belle, & en perce celui du jeune Prince.

Les premiers inſtans d'une paſſion tendre intimident un cœur : alors la bouche, ſemblable à ces vaſes trop reſſerrés, ne laiſſe qu'une foible iſſue à des ſentimens empreſſés de paroître : on craint ; on eſt muet ; parce qu'on ne peut aſſez dire. Cette timi-

dité, qu'augmente la préſence de tant de perſonnes, retient Zeinzemin : il n'oſe aborder celle dont il fait, & redoute l'indifférence ; il ſe ſouvient encore de ſes premières bleſſures. Agité de mille irréſolutions, il ſe promene à quelque diſtance de la troupe enjouée qui erre dans la plaine, les yeux attachés ſur celle à qui la Beauté même vient de céder : cette Dive & ſa ſuite, ſous leur déguiſement, rient de ſon embarras ; & l'Amour profitant des approches de la nuit, engage malicieuſement Zavaher à s'éloigner de ces lieux ; il laiſſe à Zeinzemin un violent déſir de la ſuivre, & la foibleſſe de n'oſer l'entreprendre. C'eſt ainſi que cet adroit Génie, pour augmenter l'ardeur des feux qu'il vient d'allumer, emploie les ſoupirs, les regrets d'une première occaſion manquée ; il en prive les Amans même qu'il favoriſe le plus, pour les rendre empreſſés à en chercher de nouvelles ; il leur fait faire des fautes légères qu'ils croient irréparables, pour les hâter à mériter des faveurs.

Zeinzemin retourne vers les ſiens, plein de penſées qui le déſeſpérent. J'ai vû, j'ai vû, dit-il ſecrétement à un de ſes intimes

Confidens, la trop aimable & la trop inſenſible Zavaher : c'en eſt fait, cher Ami, je ſens que je ne peux plus vivre, ſi cette divine Perſonne me traite comme vous dites qu'elle traite ſes Amans. Falloit-il que je vinſſe mettre le comble à des maux que je n'ai déja que trop vivement éprouvés ? Helas ! du moins, ſi en expirant, j'eſpérois émouvoir ſa pitié, mon ame s'envoleroit contente d'un ſeul de ſes ſoupirs : mais mon malheur eſt certain ; j'ai vû cette Cruelle fuir ma préſence pour éviter mes regards.

Cet Ami s'efforce en vain de calmer la triſteſſe du Prince ; elle le prive, & de la gaieté des feſtins, & de la douceur du repos. Il ignoroit que l'aimable Zavaher éprouvoit les mêmes inquiétudes. Sitôt le lever de l'Aurore, elle ſe rendit dans une retraite champêtre & ſolitaire pour y démêler la cauſe de ſon trouble. Elle s'étoit aſſiſe ſous une arcade de rochers, naturellement ornée de différens arbriſſeaux rampans, qui formoit le veſtibule d'un antre peu profond, où la lumière, au plus haut point du jour, ne paroiſſoit jamais que le doux crépuſcule d'une belle matinée : ſes murs étoient couverts d'une mouſſe molle

& légére, & ſa voûte revêtue de criſtaux & de coquillages : un gazon tendre, & quantité de fleurs aromatiques qui ſe plaiſent à l'ombre, tapiſſoient ſon entrée, couverte de part & d'autre par les tiges réunies du chêne & de l'ormeau, dont l'épais feuillage formoit un pavillon impénétrable aux ardeurs du ſoleil. Cette tente de verdure, ouverte du côté de la plaine, laiſſoit appercevoir l'agréable perſpective d'une campagne entrecoupée de jardins, de boſquets, terminée par la ſurface unie d'une mer paiſible, & par le contour d'une chaîne de collines verdoyantes, d'où découlent quantité de ruiſſeaux qui fertiliſent ces beaux lieux. Le tranquile ſilence qui y regne, une douce fraîcheur, une majeſtueuſe ſimplicité, émeuvent l'ame, & l'excitent à ſe livrer librement à ſes penſées. C'eſt là, ô Amour! que Zavaher t'adreſſa ces plaintes : Pourquoi, dit-elle, l'image de cet aimable Etranger m'eſt-elle toûjours préſente? Pourquoi me plais-je à m'occuper ſans ceſſe de ſon idée? Pourquoi me retracé-je avec tant de complaiſance la nobleſſe de ſon air, de ſes traits, la douceur & la vivacité de ſes yeux? Pourquoi ſouhaité-je qu'il penſe à moi,

moi, & même qu'il paroiſſe dans ces lieux ? O Amour ! je reconnois enfin ta puiſſance ; oui, j'aime : je voudrois envain me déguiſer une paſſion qui ſe fait plus vivement ſentir que toutes les deſcriptions que j'en ai oüi faire. Mais, hélas ! douce liberté que je regrette, pourquoi m'êtes-vous ſi cruellement ravie ? Doux ſommeil de l'indifférence, pourquoi êtes-vous troublé par un ſi fâcheux réveil, qui ne me préſente un objet aimable que comme un rayon de lumière que fait diſparoître une ombre obſcure ? Hélas ! il eſt peut-être, déja loin de moi cet Etranger chéri, je ne le reverrai plus ; ſans doute que ſon cœur vole vers l'heureuſe Mortelle qui le poſſede.

Telles étoient les plaintes & les ſoupirs de cette Amante ; l'Amour lui faiſoit éprouver ces premières amertumes pour lui faire gouter, à longs traits, les délices qu'il lui prépare ; il étoit reſté avec la Volupté dans ces lieux.

Zavaher avoit apprivoiſé un agneau : cet animal la ſuivoit partout, venoit manger dans ſa main, ſe repoſer près d'elle ; enfin, il ſembloit reconnoître par mille petites careſſes, ſes bienfaits : ſa laine, auſſi blanche

que la neige, étoit douce & fine comme de la ſoie ; elle ſe plaiſoit à l'orner de fleurs, ou bien à la teindre de diverſes couleurs avec le jus de quelque plante ou de quelque fruit. Cet animal paiſſoit alors tranquilement près de l'endroit où elle s'entretenoit de ſa paſſion naiſſante. L'Amour, qui l'obſervoit, lui dérobe ce favori, l'endort & le cache ſous des feuillages ; il en prend la figure, en imite la douceur, s'approche d'elle, il lui paroît ſenſible à ſes peines, quand quelque bruit s'étant fait ſubitement entendre aux environs, il court comme effrayé, ſe précipiter dans un ruiſſeau qui couloit près delà. Sa maîtreſſe allarmée, veut le ſauver du péril ; & mal affermie ſur un bord gliſſant, elle tombe dans une eau profonde, elle ſe croit perdue ; mais quelle eſt ſa ſurpriſe, quand reprenant ſes ſens, elle ſe trouve dans les bras de celui qu'elle aime !

Plus étonnée de cet heureux hazard, que de l'horreur du danger qu'elle venoit de courir, la vivacité de ſon teint ſe ranime, & ſa pâleur ſemble être paſſée ſur le viſage de ſon Amant tremblant, éperdu. Quoi ! c'eſt vous à qui je dois !... Vous ne me devez rien, repartit Zeinzemin, détournez

ces funeſtes idées. . . . Je viens, Soleil de mes plus beaux jours, Feu divin, Exiſtence de mon Etre, Délices de mes penſées, je viens, conduit par l'Amour le plus tendre, vous conjurer de décider de mon ſort. Si un rayon favorable de vos yeux divins ne ranime mes eſpérances, mon ame va s'exhaler comme une foible vapeur. Oui, je renonce à la vie, avec la gloire de vous délivrer d'un objet importun, où je vis diviniſé par mon bonheur.

A ces mots, la tendre Zavaher, avec un ſoûris qui répand la ſérénité dans l'ame de ſon Amant, & une candeur que n'infeſta jamais la feinte, ni les ſoupçons injurieux, lui répond : O aimable Citoyen ! qui que vous ſoyez, je reconnois en vous moins un libérateur, que celui qui me rend une perſonne ſans laquelle je ne puis aimer la vie qu'il m'a ſauvée : oui, mon cœur éprouve les mêmes mouvemens que le votre ; ſi cet aveu vous rend heureux, mon bonheur eſt inſéparable des aſſurances que vous me donnez. O chere Zavaher ! divine Zavaher, s'écrie le fortuné Zeinzemin, puis-je le croire ? Quoi ! vous m'aimez ? L'ai-je bien entendu ? Redites donc encore ces paroles toute-

puiſſantes qui inondent mon cœur d'une joie qu'il ne peut contenir.

Il n'en put dire davantage ; l'excès de ſes tranſports le force au ſilence ; il ſe précipite aux pieds de ſa chere Zavaher ; il embraſſe tendrement ſes genoux ; il couvre ſes belles mains de baiſers ardens ; il s'éleve juſqu'à ſa bouche vermeille dont il adore les oracles de ſa félicité ; il en interrompt, ou plutôt il en reſpire les ſoupirs raviſſans. Leurs ames ſe confondent, un doux frémiſſement s'empare de leurs ſens, leur préſage des plaiſirs plus grands : l'Amour les y plonge, les enivre de ſes faveurs les plus pénétrantes, les plus exquiſes ; il les transforme enfin en leurs propres plaiſirs * ; mais l'inſtant qui comble les déſirs de ces heureux Amans, leur en voit ſuccéder de nouveaux ; & ceux-ci contentés, ils déſirent encore. Zeinzemin, l'heureux Zeinzemin trouve dans ſa chere Zavaher tantôt une Amante qui ſemble expirer dans ſes bras, tantôt une

* On ſera, ſans doute, ſurpris du progrès rapide des enquêtes de Zeinzemin ſur le cœur de Zavaher ; mais il faut remarquer que les gradations méthodiques que nos Belles font obſerver à leurs Amans, n'étoient point en uſage dans un Pays où regnoit la ſimple Nature.

Amante vive & folâtre qu'anime la Volupté, & qui le preſſe tendrement dans les ſiens ; tantôt enfin une Amante qui cherche moins à contenter ſes déſirs, que ceux de l'objet aimé.

Les plaiſirs vifs & ardens ſont compagnons du ſilence ; menagers des inſtans rapides de leurs raviſſemens, ils ne les expriment que par le murmure des ſoupirs : les Amans, non plus que le tendre Roſſignol, ne s'entretiennent de leurs amours qu'après que leurs doux emportemens les laiſſent réfléchir ſur l'étendue de leur bonheur. Aux vives exagérations que Zeinzemin fait du ſien, Zavaher ne répond que par l'éloquent déſordre d'un diſcours plein d'expreſſions paſſionnées, dites, puis redites encore, plein de noms les plus doux, les plus careſſans, que le cœur trouve toujours peu dignes de ſon objet. O vie de mon ame ! ajoute-t-elle, quelle joie va reſſentir un pere que je chéris, quand il me ſaura unie à un ſi aimable Citoyen, lui qui m'a tant de fois reproché mon inſenſibilité, lui qui me preſſoit d'une maniére ſi touchante de la vaincre ! . . . Hâtons-nous donc, interrompit Zeinzemin, de lui annoncer que je ſuis l'heu-

reux Mortel.... Il me tarde de voir l'auteur du plus beau de mes jours, & de mériter.... N'en doutez pas, chers Epoux, paroiſſez; mon cœur vous eſt garant de ſa tendre amitié. Auſſi-tôt ce couple charmant, le plus accompli de tout l'Empire, quitte l'antre, ſanctuaire de leur doux himenée, dont l'Amour & la Volupté furent les ſeuls témoins: ils s'avancent vers la demeure voiſine de celui qu'ils s'empreſſent de rencontrer. A peine ont-ils fait quelques pas, que parut un Vieillard reſpectable: Zavaher court l'embraſſer avec tranſport. Source de ma vie, lui dit-elle, je viens vous préſenter mon Libérateur & mon Epoux; votre tendreſſe ne me fera plus de reproches..... Elle reſte étonnée de l'apparente froideur de deux perſonnes chéries. Le Vieillard & Zeinzemin, quelque tems immobiles, ne peuvent croire leurs yeux; ils ſe précipitent dans les bras l'un de l'autre; leurs viſages ſe couvrent de larmes de joie; ces premiers mouvemens ne leur permet que de s'écrier: O mon pere!... O mon fils!.... Par quel bonheur m'êtes-vous rendu, ajoutent-ils de concert?

Adel, car c'étoit ce ſage inſtituteur des

premières années du Héros, adreſſe ces paroles à ſa fille : Comprens, Ornement de ma tête, comprens de quels dons le Ciel vient de combler ma vieilleſſe : tu vois dans ton illuſtre Epoux, ton Pere, le Pere de la Patrie ; tu poſſédes ſeule toute la félicité de la Nation ; ton cœur a-t-il aſſez de capacité pour contenir ſon amour ? Chere Patrie, reprend Zeinzemin, nourriſſe de tant de charmes, quelle ineſtimable recompenſe viens-tu te donner à mes foibles ſoins ? Beauté, il faudroit tes graces touchantes pour décrire celles que répandent ſur le viſage de Zavaher les doux ſaiſiſſemens cauſés par tant d'événemens auſſi heureux qu'inattendus.

Arrivés à la demeure d'Adel, ces Amans ſe hâtent de lui faire le récit de ce qui venoit de les occaſionner. O chers enfans ! leur répondit-il, le Ciel, toujours propice, a voulu, ſans doute, que cet antre, reſpectable lit nuptial de nos peres, vous rappellât les foibles commencemens d'un Peuple qu'il favoriſe, & vous inſpirât pour lui des ſentimens vraiment paternels. Oui, mon Pere, reprit Zeinzemin ; mais dites encore que pour comble de bienfaits, c'eſt là

qu'il vient de reſſerrer les liens du ſang & de l'amitié qui nous uniſſent. Pourquoi m'avez-vous ſi long-tems laiſſé ignorer que vous êtes comme moi, un des premiers deſcendans des deux aimables enfans, fondateurs de cet Empire ? Pourquoi me laiſſiez-vous ignorer les charmes de la divine Zavaher ? Pourquoi, mon Pere, en expirant....

Votre Pere, cher Zeinzemin, a penſé, ſans doute, que vous n'ignoriez plus ce que je vous étois, & j'ai penſé moi-même que vous pouviez en être inſtruit dès long-tems : d'ailleurs nous étions plus occupés de notre amitié que des dégrés fortuits d'une parenté qui ne pouvoit l'accroître. Lorſque partagé entre ſon Peuple & vous, le généreux Alſmanzein m'appella pour ſe repoſer ſur moi des ſoins paternels, il n'eut égard qu'à quelque réputation de ſageſſe que m'avoient accordé mes Concitoyens ; pour remplir dignement cet emploi important, je me déchargeai des mêmes ſoins ſur mes amis ; ma fille fut élevée dans ces lieux, & j'envoyai mon fils dans une autre Province. Aſſuré, en vous quittant, de vous revoir bientôt, j'attendois, Prince, à vous les faire connoître, que l'âge les eût rendu

capables de mériter que votre affection pour le Pere, s'étendît ſur les enfans. Mon bonheur a été plus grand que mes eſpérances; il ne me reſte plus pour y mettre le comble, que de revoir un fils....

Adel achevoit à peine ces paroles, que des acclamations de joie ſe firent entendre. La troupe de Jeuneſſe, à laquelle le Prince s'étoit dérobé dès le jour précédent, & celle de ſes Amis qui le cherchoient, ſans découvrir le ſecret qu'il leur a recommandé, amenoient, comme en triomphe, le fils d'Adel, accompagné d'une jeune Beauté qui ne le cédoit qu'à Zavaher : ils venoient féliciter ce ſage Vieillard, aimé dans toute cette Contrée : ils entrent, & au premier aſpect les deux Epoux volent embraſſer les genoux de Zeinzemin. Il reconnoit en eux les Amans que ſa bonté a rendu heureux aux dépens de ſon cœur : ils publient à haute voix ſes bienfaits ; perſonne ne méconnoît plus le Héros. O aimable Nature ! en épuiſant alors ſur cette famille chérie tout ce qui peut enivrer l'ame des ſentimens les plus doux, tu en réunis toutes les délices en celle de Zeinzemin.

Ame de l'Univers, s'écrient les témoins

de ce touchant ſpectacle, ce ſont là tes miracles. Les uns reſtent ſaiſis d'admiration, les autres verſent des larmes de tendreſſe, d'autres tranſportés de joie, courent répandre cette agréable nouvelle ; elle eſt portée par-tout ſur les aîles de l'allégreſſe. Le ſage Adel, diſent les Peuples dans leurs chants, eſt digne de ſa proſpérité ; ſon fils eſt digne de la tendreſſe conſtante d'une Amante qui le préfére à notre Monarque ; la beauté de Zavaher n'eſt comparable qu'à elle-même ; le Ciel la deſtinoit, ſans doute, à celui en qui l'homme aimable ſurpaſſe le grand Roi : le cœur de cette fleur ne pouvoit s'ouvrir qu'aux rayons de cet aſtre. Toi, généreux Zeinzemin, tu n'eſt comparable qu'à ta propre grandeur, & celle-ci à l'excès de notre amour ; mais que ta félicité croiſſe encore au-delà de nos vœux.

Quel bonheur pouvoit égaler alors celui de ce jeune Monarque ? Mais telle eſt la condition des Mortels, que le plus haut point de leur élévation eſt le penchant de leur ruine. Souvent, hélas ! au milieu des plaiſirs, ils n'apperçoivent pas le glaive ſuſpendu ſur leur tête, qui va, par ſa chute, enſanglanter la ſcène. Que dis-je, ô divine

Sageſſe ! ta bonté leur cache des événemens qui répandroient l'amertume ſur toute leur vie, s'ils étoient prévus. Qui auroit pu croire qu'une proſpérité qui ne tenoit rien des caprices de ce fantome que nous nommons Fortune ; qu'une proſpérité, l'ouvrage de la Sageſſe, ſi fortement unie à celle d'un Peuple nombreux, dût bientôt ſouffrir les plus triſtes revers ? Mais tu ne le permis, auguſte Vérité, que pour la relever avec plus d'éclat, & en affermir à jamais les fondemens ; tu n'expoſas le grand Zeinzemin à mille dangers, que pour faire briller ſon mérite & la grandeur de ſon courage.

ARGUMENT
DU CHANT V.

Vices, meſſagers du Menſonge, qui parcourent l'Univers. Deſcription de leur marche & de leur cortége : leur dépit à la vue des Régions fortunées : vains efforts qu'ils font pour y pénétrer : comment ils en ſont repouſſés : ils retournent au ſéjour du Menſonge. Deſcription de ces lieux & de ſon Palais. Quels monſtres l'habitent : leurs portraits : à quoi ils s'occupent. Les Emiſſaires font récit au Menſonge des proſpérités de l'Empire de la Vérité : il aſſemble les Furies. Deſcription de leur affluence, du lieu de leurs aſſemblées & du trône ; portrait de leur Souverain : il les exhorte à venger l'affront de ſes Envoyés : leur frayeur au nom de la Vérité. L'Orgueil les raſſure, propoſe d'attaquer cette ennemie à forces ouvertes. La Flatterie approuve ſon conſeil. La Ruſe propoſe d'uſer de ſtratagême. La Témérité s'y oppoſe : il s'éléve une ſédition : la Flatterie l'appaiſe ; le Menſonge veut envoyer reconnoître les forces de l'ennemie : la Fureur & la Cruauté ne veulent point qu'on différe le combat. La Ruſe leur repréſente qu'il eſt de leur intérêt de la laiſſer agir : elles y conſentent enfin.

NAUFRAGE
DES
ISLES FLOTTANTES.

CHANT V.

TAndis que ces illuſtres Epoux goutent les premiéres douceurs de l'Himenée, la Frivolité toujours empreſſée, toujours occupée d'inutiles ſoucis ; l'Inconſtance mobile, qui n'eſt bien que là où elle ne ſe trouve pas ; l'Incertitude toujours curieuſe, & jamais perſuadée ; l'irréſolution timide & chancelante, avec l'indiſcréte Renommée, meſſagére du Menſonge, parcourent l'Univers, portées ſur

les aîles des Vents & des Tempêtes : elles étoient accompagnées du cortége affreux de l'Infortune, des Malheurs, de l'Imprudence, des Chagrins cuiſans, de l'Inquiétude, de l'Inſomnie, des Douleurs, des Regrets, des Craintes, des Maladies, des Contagions, enfin de la Mort même : ces cruels miniſtres portoient par-tout les ordres de leur Souverain, entretenoient l'activité, la vigilance de tous les maux qui habitent ſon Empire. Tout tremble à leur aſpect, tout obéit : ils portent par-tout l'horreur ; ils ne ſuſpendent quelquefois leur fureur, que pour rendre l'attente de leurs coups plus redoutable. Ces Monſtres conſidérant un jour du ſein des airs, la vaſtitude de leurs conquêtes, fiérement appuyés ſur un de ces nuages obſcurs, que l'extrême éloignement ne laiſſe voir au matelot que comme un point preſque imperceptible, * il pâlit de cet effrayant préſage d'un naufrage prochain; il plie promptement les voiles de ſon frêle vaiſſeau ; & tel que le liévre appercevant un aigle qui plane, prêt à fondre ſur lui, il

* Ce nuage ſe nomme pour cela *œil de bœuf* : il eſt un préſage aſſuré d'un violent ouragan ; il paroît grandir à meſure qu'il deſcend, & occupe, enfin tout l'horizon.

il fait mille efforts pour éviter ce péril ſuſpendu ſur ſa tête : un jour, dis-je, que du haut de ce terrible nuage, ces Monſtres promenoient leurs regards furieux ſur l'étendue de leur domination, ils apperçurent avec étonnement un grand Pays autrefois du domaine de leur Souverain, mais ſoumis alors au doux Empire de la Nature & de la Vérité. Ces Furies ignoroient que cette Terre, autrefois ſéparée de la leur, ſubſiſtât encore : elles virent donc avec une ſurpriſe mêlée de rage, la Nature occupée à verſer ſur ces heureux Climats, ſes plus douces influences ; elles en frémiſſent, & la fureur précipite leur vol vers ces Contrées avec la rapidité de la foudre ; l'air s'obſcurcit, les vents mugiſſent, l'éclair brille, le tonnerre mêle ſes ſons effrayans au bruit des mers ſoulevées ; mais leurs efforts ſont vains. Ces lieux paiſibles leur ſont rendus inacceſſibles ; l'air pur & ſalutaire qu'on y reſpire, eſt pour ces Monſtres nourris de vapeurs infectées, un poiſon pernicieux. Du centre lumineux de l'Univers, où la puiſſante Protectrice de cet Empire a établi ſon trône, elle apperçoit leur funeſte deſſein ; & verſant tout-à-coup l'éclat éblouiſſant de ſes rayons vivifians, ils n'en peuvent ſou-

tenir l'éclat ; ils fuient avec la rapidité d'un tourbillon furieux qui ſe venge ſur la pouſſiére de la réſiſtance invincible d'un rocher immobile ; ils courent vers ces triſtes Climats, où jamais l'Aſtre du jour n'éclaira que d'une foible & pâle Aurore : c'eſt-là que leur ténébreux Monarque a fixé ſon ſéjour.

Là, ſous un Ciel toujours obſcurci de nuages, ſur la ſurface immobile d'une vaſte étendue d'eau condenſée par le froid, le Menſonge s'eſt élevé un Palais, bâti & décoré par les ſoins de l'Illuſion, ſa Favorite. Cet édifice n'a rien de ſomptueux que ſon énorme apparence : comme le Tiran s'efforce d'imiter la vérité, il prétend en égaler la magnificence.

Sur un amas prodigieux de glaces entaſſées, mille colonnes ſemblables à ces tourbillons de nuages que l'on voit ſur la mer * pomper les ondes à grand bruit, s'élévent d'une hauteur prodigieuſe, & forment un labirinte de portiques, dont les détours tortueux, tracés par la Ruſe, ſe perdent en une infinité d'iſſues, qui n'offrent que de vaſtes déſerts & de profonds abimes. Ces

* Les trompes marines : ce phénoméne eſt fréquent ſur la Méditerranée & ſur les côtes des Indes.

maſſes ſoutiennent des voûtes d'une étendue & d'une péſanteur en apparence prodigieuſes : ce Palais ſemble de loin bâti d'un criſtal verdâtre, & couvert d'un marbre d'une blancheur éblouiſſante ; mais ce n'eſt qu'un amas de vapeurs comprimées que le nitre retient ſuſpendues. C'eſt avec ces mêmes ſels, que les frimats apportent de toutes parts, que le Caprice & le Hazard ont tracé ſur ſes murs quantité de figures bizarres, de plantes & d'animaux à demi formés, imitation des ſtériles productions de ces déſerts. Si la Nature eſt quelquefois copiée dans ces peintures, c'eſt la Nature triſte & languiſſante ; les arbres y ſont ſans fleurs comme ſans fruits : * d'immenſes payſages paroiſſent dans ces tableaux entrecoupés de rochers arides, deſquels dépendent les glaces des torrens ſuſpendus : ſi l'on y voit éclorre quelques foibles fleurs, elles ne ſont jamais couronnées que de pâles & triſtes couleurs : tout enfin y ſemble pétrifié.

Dans la ſolitude ſilencieuſe de ce vaſte

* Comme tout eſt fantaſtique dans le Palais du Menſonge, Pilpai veut ici parler de ces eſpéces de végétations pareilles à celles que le givre trace ſur les vitrages d'un appartement.

édifice réſident, avec le Menſonge & l'Erreur, l'infame Calomnie au regard malin & perfide, la Flatterie rampante, l'Illuſion au corps fantaſtique, le Sophiſme entortillé, l'Equivoque à double viſage, le Phanatiſme furieux, l'Hipocriſie, la Tirannie, l'Envie, la Perfidie, la Diſcorde & mille autres Monſtres. C'eſt dans ce repaire que quittant leur fureur, ils ſemblent s'accorder tous pour travailler à la perte des foibles Mortels; tous y ſont, comme de concert, occupés à former le tiſſu de quelque cruel projet. La Calomnie y médite ſur les moyens de noircir l'Innocence; la Flatterie y prépare avec art ſes doucereux poiſons; l'Illuſion s'exerce à prendre à chaque inſtant diverſes formes ſéduiſantes; la noire Perfidie étudie & contrefait les airs de l'Amitié, de la Sincérité, de la Candeur, pour leur tendre des piéges; le Phanatiſme & l'Hipocriſie y paitriſſent le fard de leur maſque; ils y peignent les traits de la Vertu: c'eſt à leur aide que l'Impoſture & la Superſtition inventent mille folles viſions, qu'elles ſubſtituent dans l'eſprit des Peuples, à la véritable idée de la Divinité & aux hommages qui lui ſont dûs: la Tirannie y,

prépare des chaines & toutes les rigueurs d'un honteux eſclavage ; la Diſcorde, fille de l'Intérêt, aidée des Caprices, enfans de la Mélancolie, extrait des plantes vénimeuſes les ſucs les plus ſubtils & les plus pénétrants ; les Soucis, les Chagrins, les Craintes frivoles, les Eſpérances téméraires, rafinent la malignité de ces triſtes breuvages ; la Fureur compoſe avec mille matiéres combuſtibles, l'artifice de ſes incendies ; elle y aiguiſe le fer, y invente les tortures & les crimes : la Haine, la Jalouſie, les Soupçons, animés par la Vengeance, y concertent les moyens de ſurprendre les objets de leur rage : l'Envie ſeule, toute oiſive qu'elle eſt, ne ceſſe d'encourager ces Furies, & de la voix, & par le ſiflement de ſes ſerpens ; tout autre ſuccès que les leurs, la feroit frémir de dépit : non, elle eſt ſaiſie d'une joie forcenée au récit, ou de leurs barbares deſſeins, ou de leurs barbares expéditions, & de leurs horribles préparatifs : enfin, autour de ces redoutables Puiſſances voltigent un nombre prodigieux de fantômes divers, & de funeſtes Préjugés, miniſtres de leurs ordres.

C'eſt dans ces lieux terribles qu'arrivent

les Emiſſaires du ténébreux Monarque ; ils l'abordent d'un air conſterné & confus : C'eſt vainement, grand Prince, lui dirent-ils, c'eſt vainement que vous vous flattez d'avoir étendu votre empire ſur tout l'Univers, & banni d'entre les humains votre fiere Ennemie : il eſt encore des Peuples qui ne reſpectent point vos ordres, des Peuples ſoumis à la Nature, ſon orgueilleuſe fille ; ils habitent en liberté un vaſte & fertile Continent, qui faiſoit autrefois partie de votre Domaine : cette puiſſante Rivale prépare en ſecret la ruine de votre ſouverain pouvoir.

C'eſt aſſez, reprit le Tiran en frémiſſant ; je reconnois d'ou partent les coups ; mais courons à la vengeance. Il ordonne auſſitôt d'aſſembler ſes Sujets furieux : ils accourent en foule par toutes les portes de ſon Palais ; l'affluence de leur multitude fait un bruit ſemblable à ces eaux bondiſſantes, qui viennent de rompre la digue qui les retenoit ; les écos nombreux de cette vaſte caverne en mugiſſent avec un fracas épouvantable. Au centre des portiques de ce labirinte eſt un lieu ſpacieux, au milieu duquel s'éléve ſur un tas de ſable mouvant,

amaſſé par l'Avarice, le trône du Menſonge; quantité de morceaux de verres & de clinquans fragiles ſont les ornemens de ce ſiége, dont le corps n'eſt qu'un chétif aſſemblage de foibles roſeaux. C'eſt dans ce ſalon décoré de toutes ces pompes fantaſtiques, ſemblables à celles que les ſonges offrent aux crédules Mortels pendant leur ſommeil, que ſe rendent les Grands de cet Empire; c'eſt-là que vient s'aſſeoir le Tiran qui le gouverne. Il s'avance appuyé ſur la Crainte & l'Incertitude, accompagné de l'Illuſion, de la Flatterie & de la Ruſe, ſes plus intimes Favorites. Malgré une taille giganteſque que l'on croiroit robuſte, ſon corps débile ſe ſoutient à peine, & marche d'un pas chancelant.

Sur les replis tortueux de deux longues queues de ſerpent à demi rampantes, à demi érigées, s'éléve le tronc hideux d'un des plus vils animaux : c'eſt le corps d'un énorme Singe, ſurmonté d'une tête humaine, dont les traits, avec quelque régularité, mélent aux apparences d'une beauté fade, les caractéres malins d'une phiſionomie baſſe, abjecte & ſcélerate, mais ſuſceptible de tous les airs impoſans d'une feinte douceur. C'eſt à l'adreſſe qu'il a de compoſer ſon viſage & ſes

diſcours, ſelon les inclinations des vices ; qu'il eſt redevable du premier rang qu'il tient entr'eux. Ses yeux ſombres & hagards roulent incertains, & ne fixent jamais leurs regards : * il craint qu'à travers ces organes, on ne liſe dans ſon cœur le contraire de ce que ſa bouche profére : ſa langue double ne prononce qu'en héſitant des diſcours ambigus. Telle eſt la difformité de ce Monſtre, que la Vanité cache ſous les mêmes ornemens frivoles qui décorent ſon trône. Il eſt fils de la Crainte & de l'intérêt. Son pere s'eſt fait ériger des autels chez les foibles humains, & lui a laiſſé le ſoin de maintenir ſon culte. Il eſt vrai que cet affreux Monarque eſt déteſté ſous ſon véritable nom ; mais il n'en regne que plus abſolument ſous quantité de titres honorables.

Malgré le déſordre qui doit néceſſairement regner entre les Vices, il s'obſerve quelque apparence de ſubordination ; chacun y a un rang proportionné au dégré de ſa méchanceté. Sitôt que le Monarque eut

* Ce trait caractériſe bien le Menſonge ; car ordinairement ceux qui mentent, ne regardent point fixement la perſonne à laquelle ils parlent, & ſouvent en les fixant, on les déconcerte.

fait ſigne qu'il vouloit parler, alors on entendit inſenſiblement diminuer le fracas tumultueux de cette turbulente aſſemblée, comme le bruit des flots, lorſque le calme fait reprendre à la mer une ſurface tranquile; un profond ſilence lui ſuccéde, ſemblable à celui qui regne pendant une nuit obſcure dans ces déſerts remplis de ruines, antiques monumens d'une grande Ville ravagée par le fer & le feu. Le Tiran parla donc ainſi d'une voix qui fit trembler les voûtes de ſon foible Palais.

Il eſt donc certain, fidéles appuis de mon trône, que la fatale Ennemie, je ne puis prononcer ſon nom ſans frémir, que j'obligeai autrefois de fuir & de quitter la Terre, ou de demeurer cachée dans quelques déſerts ſans Partiſans, ſans Amis, ſans Sujets, ſortant de deſſous les ruines dont la puiſſance de mon bras l'avoit accablée, prépare celles de ma puiſſance. Quoi! malgré les énormes efforts qu'elle fit alors pour ébranler la ſtabilité de mon pouvoir, & ne me laiſſer que les débris flottans d'un Empire que je la forçois de quitter, a-t'il pu lui reſter de ce naufrage quelque demeure conſtante? Quoi! cette retraite aura pu juſquà pré-

ſent échaper à mes vigilans regards ? Et malgré le faux éclat dont elle ſe pare, & qui auroit dû la trahir, a-t'elle pu demeurer ſi long-tems cachée ? * On dit qu'elle n'a encore oſé ouvertement paroître dans les régions qui la récélent ; mais ſa fille, la Nature, prépare les cœurs des Habitans à devenir rebelles à mes ordres : elle a même oſé repouſſer avec audace ceux de mes fidéles Sujets qui vouloient prendre poſſeſſion de cette nouvelle Terre. Quelque mépriſable que paroiſſe cet Ennemi ſecret, prévenons de plus grands malheurs. Redoutables Furies, faites éclater votre zéle pour mon ſervice ; indiquez-moi les moyens d'écraſer promptement la Vérité, cette foible adverſaire.

A ce nom redoutable tous ces Monſtres ſe ſentirent frappés comme de la foudre ; leur caverne leur parut ébranlée, & prête à tomber ſur leurs têtes. Leur Souverain même, malgré le faſte impoſteur de ſes inſolens diſcours, paroiſſoit ſaiſi de la même frayeur ; mais bientôt l'Orgueil ranimant leurs courages abattus : Quoi ! lâches, leur dit-il, vous paroiſſez redouter un vain nom ? Quoi !

* Voyez le récit d'Adel Chant II. page 57 & 58.

Quoi ! la force invincible de vos armes n'oſeroit attaquer qui n'a pour toute défenſe, que quelques éclats d'une lueur obſcurcie qui n'oſe plus paroître ? Quoi ! vous perdez courage long-tems même avant le ſignal du combat ? Que ſont devenus vos feux, vos ſerpens, vos poiſons, vos tortures ? Que ſervent dans vos mains ces inutiles inſtrumens, ſi ne les employant qu'à vous faire craindre des foibles humains, vous n'oſez vous en ſervir contre celle qui veut les ſouſtraire à votre obéiſſance ? Et vous, Prince, ſi vous ne pouvez ſoutenir l'aſpect odieux de votre Rivale, que vous ſervent les épaiſſes ténébres dont vous pouvez vous envelopper quand il vous plait ? Employez-les au moins à l'empêcher d'être reconnue par les traitres qui voudroient ſuivre ſon parti. Ne ſavez-vous pas vous revêtir, à votre gré, de tous ces dehors ſéduiſans dont elle ſe pare ? Où ſont donc la Ruſe, le Sophiſme, la Fraude ? Qu'eſt devenue l'habileté de cette Politique, qui ſait renverſer les projets les mieux concertés ? Employez-la à creuſer un précipice à votre ennemi, ſi vous ne pouvez le terraſſer par la force.

L'Orgueil ayant ceſſé de parler, toute

l'assemblée pousſa des cris d'applaudiſſemens. La Fureur, la Rage, la Diſcorde, ſecouent leurs flambeaux, font ſifler leurs ſerpens, & déploient leurs aîles énormes, avec le bruit de pluſieurs voiles agités par les vents : déja même les bruyans Aquilons font retenir le bruit terrible des inſtrumens de guerre ; tous ces Monſtres n'attendent plus que l'ordre du Souverain, quand la Flatterie faiſant entendre les tons doucereux d'une éloquence fardée :

Secondez, dit-elle, grand Prince, le zéle de vos vaillans Sujets, parlez, & vous les verrez à l'inſtant reduire l'Univers en poudre. Eſt-il poſſible que l'on ait pu un moment douter de la victoire, après les brillans avantages que vous avez remportés ſur votre foible Ennemie ? Paroiſſez ſeulement, & vous verrez ſes frivoles deſſeins confondus ; vous la verrez tremblante, éperdue, dépouillée d'une lumiére importune, implorer le ſecours de vos propres ténébres, pour y cacher ſa honte.

Votre eſpérance vous éblouit, lui répondit la Ruſe, & vos déſirs vous emportent trop loin. Nos ſuccès, j'en conviens, ont été éclatans, l'Ennemi a été forcé de

diſparoître ; mais ignorez-vous que ſa fuite avoit tout l'air d'une victoire ? Ignorez-vous qu'en quittant le champ de bataille, il ne nous a laiſſé, pour tout butin, que les lambeaux déchirés de ce qu'il ne pouvoit plus conſerver ? Ignorez-vous que cet Empire flotte au gré d'une inſtabilité qui ne nous permet jamais d'en réunir les forces ? Ne vous ſouvient-il plus de ce jour mémorable, où le vaincu enſévelit preſque le victorieux ſous les ruines de ſa conquête ? Son déſeſpoir penſa vous être fatal ; & malgré la grandeur de votre courage, vous pâlites, & la victoire balança. Un Ennemi, quelque abattu qu'il ſoit, n'eſt point à mépriſer tant qu'il n'eſt point anéanti. Votre valeur s'en promet, ſans doute, une défaite prompte & aiſée par la force des armes ; mais s'il eſt auſſi foible qu'on le dit, qu'eſt-il beſoin de ſi puiſſans efforts pour le charger de fer ? C'eſt l'avertir de ſe ſouſtraire une ſeconde fois à une éternelle captivité. Si, comme on le dit, cette Puiſſance eſt encore maîtreſſe d'un Empire, dont les fondemens immobiles pénétrent au plus profond des mers ; ſi nos vaillans Emiſſaires ont vainement tenté d'y pénétrer, je

penſe qu'il ne faut rien entreprendre au hazard : reconnoiſſons les forces de l'Ennemi avant que de le combattre ; il eſt même plus glorieux de s'en défaire par ſtratagême que par la force.

L'Impoſture, l'Hipocriſie, la Crainte, mere du ténébreux Monarque ; la Perfidie, la Fraude, la Calomnie, ſes plus cheres Compagnes, applaudirent à cet avis par de grands cris ; le Souverain même y paroiſſoit incliné, lorſque tout-à-coup la Témérité, la Diſcorde, l'Envie, la Cruauté, la Vengeance, toujours altérées de ſang & de carnage, indignées que l'on oſât propoſer de ſuſpendre les effets de leur impatiente rage, font retentir les airs de leurs cris ſéditieux ; leurs yeux terribles ſemblent autant de fournaiſes ardentes ; des goufres de leurs bouches impures ſortent, avec le Blaſphême, les flots d'une écume empeſtée ; leurs corps ſecs & arides, teints des plus hideuſes couleurs, paroiſſent tout ſillonés de ruiſſeaux d'un ſang infect, dont l'impétueux bouillonnement gonfle leurs veines. Ce fut alors que, pour le bonheur de l'Univers, ces Monſtres parurent prêts à s'entre-dévorer eux-mêmes : on n'entend plus

que d'épouvantables hurlemens : le Prince fait de vains efforts pour les appaiſer, il n'eſt point écouté ; ſes ordres, ſes priéres ne ſont plus reſpectés ; il ne ſait que réſoudre, il tremble ſur ſon trône chancelant.

Auſſi-tôt la Flatterie ſe jette entre les deux partis ; & paroiſſant, par ſes geſtes, pénétrée de la plus vive douleur, elle ſuſpend un inſtant la fureur de ces cœurs féroces, s'il eſt poſſible de dire que ces Furies ſoient ſuſceptibles de quelque pitié ; le tumulte diminue, elle leur parle ainſi :

Que faites-vous, inſenſés ? Voulez-vous, tournant vos armes contre vous-mêmes, déchirer vos propres entrailles ? Voulez-vous donner à votre cruelle Ennemie le ſpectacle agréable de votre ruine ? Suſpendez au moins un inſtant les mouvemens de votre aveugle colére ; prêtez l'oreille aux déciſions d'un maître que vous devez reſpecter : enfin mêlant adroitement la louange au blâme, elle vint à bout de calmer ces Génies turbulens.

Le timide Tiran, qui n'eſt fier & impérieux que contre qui n'oſe lui réſiſter, ou qui ceſſe de le faire, raſſuré par ce ſubit changement, reprenant un air d'autorité &

d'indignation : C'eſt donc ainſi, dit-il, que ſans égard pour ma préſence, & au mépris de mon ſouverain pouvoir, on oſe vouloir décider, par la violence, ſur des projets qu'il n'appartient qu'à moi d'approuver ou de rejetter ? Je devrois, pour vous punir d'un tel attentat, vous laiſſer en proie à votre fureur inſenſée, vous livrer même à la cruelle Ennemie.... Mais non, je veux bien attribuer ces excès à votre zéle pour la gloire commune. Animé des mêmes ſentimens, je ne prétens pas que perſonne ſoit fruſtré d'une part à cette gloire ; je ne ſuſpens les coups de votre courroux que pour qu'ils deviennent plus terribles à celle qu'ils doivent écraſer, & pour les rendre plus ſûrs & plus utiles à l'affermiſſement de cet Empire. Je vous deſtine à chacun, ſur mes nouvelles conquêtes, des emplois & des récompenſes proportionnés à vos ſervices, à vos talens & à vos inclinations. Mais tandis que je vais envoyer la Ruſe reconnoître les forces de ma Rivale, & diſpoſer ſes Sujets à rentrer ſous mon obéiſſance, allez vous préparer aux différens départemens que je vous deſtine. Vous, habiles Artiſtes de mille déguiſemens divers, Hi-

pocriſie, Diſſimulation, Fraude, préparez pour vous & pour vos guerrieres Compagnes, les ornemens de nouvelles dignités. Il dit; mais une partie de cette terrible aſſemblée n'applaudit que foiblement; le reſte murmure encore de la lenteur de ces diſpoſitions. La Ruſe, alors, déployant tout ſon artifice, leur adreſſe une ſeconde fois ce diſcours flatteur:

Redoutables Puiſſances, calmez le mécontentement que paroît vous cauſer l'emploi dont me charge notre Monarque. Il m'eſt facile de vous prouver que mes Compagnes & moi travaillons moins pour notre propre gloire, que pour le maintien de votre autorité ſur les Humains.

Vous ſavez que notre commune Ennemie a mis dans les cœurs des Mortels des rayons de lumiére qu'aucun effort ne peut tellement éteindre, que quelques étincelles ne reparoiſſent de tems en tems. La Nature les a pourvus d'un guide qu'il eſt plus aiſé de ſéduire que de contraindre. Je conviens qu'autrefois, le fer & le feu, la terreur & la mort, marchoient par-tout devant vos pas: l'homme ſoumis & rampant, vous reſpectoit en eſclave; il étoit contre

lui-même le miniſtre aveugle de vos volontés ; vous éleviez & vous renverſiez, à votre gré, les plus vaſtes Empires ; vous tiriez de déſerts affreux des peuples endurcis & diſciplinés par la férocité ; vous les animiez par l'eſpérance de riches poſſeſſions, vous les rendiez maîtres de Contrées délicieuſes, dont vous chaſſiez les lâches Habitans, & bientôt vous en chaſſiez à leur tour ces nouveaux venus : votre impétueuſe activité étoit dans un continuel exercice. Par-tout les Conquerans & les Peuples vaincus, vous dreſſoient des autels ; mais tous ces travaux, toutes ces révolutions laſſerent enfin l'homme : ſon orgueilleuſe Raiſon lui fit refuſer de vous obéir, lui rendit odieux le titre de victorieux ; elle lui fit préférer le repos au tumulte des armes ; & poſſeſſeur de ce qu'on n'oſoit plus lui diſputer, l'avidité que vous lui aviez inſpirée, ſatisfaite, il s'impoſa à lui & aux autres, la néceſſité de ne plus uſurper : * alors il quitta le fer enſanglanté pour l'employer à cultiver la Terre.

* La plupart des loix contre l'uſurpation, ont été faites par les uſurpateurs ; & tel qui s'eſt enrichi par les injuſtices les plus criantes, fait un gré infini aux Puiſſances de réprimer le vol.

Que ſeroit donc devenu votre pouvoir ? N'alloit-il pas s'anéantir, ſi à l'aide de la ſéduction, nous n'euſſions trouvé près de la Raiſon impérieuſe, des motifs pour engager les Humains à vous demeurer ſoumis ? L'Impoſture ne leur ſuggera-t'elle pas mille fois d'égorger leurs propres freres ? Les loix où nous ſumes adroitement répandre l'obſcurité & l'ambiguité, & que nous ſubſtituames à celles de votre Ennemie ; l'Intérêt que nous fimes adorer ſous tant de formes diverſes, puniſſent & excitent également les crimes. Si à préſent, au moins en apparence, les hommes ne ſe maſſacrent plus de ſang froid pour honorer vos autels, n'avons-nous pas l'art de lui en ſuggérer les prétextes ? * Ne les tirons-nous pas de notre propre Ennemie ? La Raiſon elle-même ne les trouve-t'elle pas dans l'eſpérance du gain, dans une offenſe reçue, dans des droits établis ſur des principes & des préjugés que nous la forçons de reſpecter comme inconteſtables, & cependant toujours conteſtés ? Tout cela, dis-je, ne vous donne-t'il pas à chaque inſtant occaſion d'exercer vos fonc-

* Ils publient auparavant de beaux manifeſtes, fort éloquemment raiſonnés.

tions vengereſſes ? N'avez-vous pas les principales dominations dans les Iſles déja ſoumiſes à notre Empire ? Vous, Forfaits, enfans du Déſeſpoir, l'Indigence ne vous prépare-t'elle pas des victimes ? Vous, Avarice, votre avidité ne trouve-t'elle pas toujours dequoi envahir ? Vous, noire Envie, ne voyez-vous pas avec joie la plupart des hommes travailler par nos conſeils à ſe rendre malheureux ? Vous, redoutable Diſcorde, n'eſt-ce pas pour vous que nous agitons leurs cœurs de perpétuelles contrariétés ? N'eſt-ce pas en appeſantiſſant le joug de la contrainte, que nous faiſons jaillir des paſſions qui ne ſeroient que des mouvemens trop réglés pour favoriſer vos troubles impétueux ? Vous, invincible fille de la Mort, ne portez-vous pas maintenant les titres glorieux de noble ambition, de bravoure, d'intrépidité, de point d'honneur ; titres que nous vous avons adroitement ménagés ? Ne verſez-vous pas du ſang quand il vous plaît ? Vous, toutes enfin, Furies, vous regnez ; & que vous importe ſous quel nom ? Laiſſez-nous donc vous préparer la conquête de Peuples trop prévenus en faveur de leur Souveraine, auſſi peu diſpoſés à ſe

ſoumettre à votre gouvernement, * qu'ils auroient en horreur les tentatives que vous feriez à préſent, ſi vous faiſiez les mêmes efforts qu'autrefois pour terraſſer votre Ennemie. Laiſſez-nous auparavant employer l'exemple de vos Peuples pour détruire ſes fatales maximes trop fortement enracinées dans les cœurs de ceux-ci. †

Ainſi parla la Ruſe, ſecondée du Sophiſme ; elle réuſſit à faire gouter ſes pernicieux avis à ces Furies, & part pour préparer par ſes ſourdes menées, une route à leur ravage.

* Il ſeroit en effet bien difficile de faire gouter nos maximes à des Peuples tels que ceux qui ſont dépeints dans ce Poëme.

† Ce diſcours de la Ruſe fait voir que la plupart de ceux qui ont travaillé à dépouiller les Peuples de leur barbarie, loin de les rapprocher de la Nature, n'ont fait que ſubſtituer des vices fardés à des vices brutaux ; ils ont, pour ainſi dire, changé les frénéſies des Nations en des maladies de langueur, qui les conduiſent inſenſiblement à leur ruine, ou les ramène à leur premier état.

ARGUMENT
DU CHANT VI.

LA Ruſe s'introduit dans les Etats de Zeinzemin, y répand les premiéres ſemences de diſcorde : elle ſe montre en ſonge au Prince, lui conſeille de réformer le Gouvernement ſur le modéle qu'elle lui donne de celui des autres Peuples. Le Monſtre diſparoit aux approches du jour. Le Prince s'éveille inquiet, va ſe promener ſur le bord de la mer, y admire les ouvrages du Créateur, rencontre Adel, à qui il fait récit de ſon ſonge : ce Vieillard réfute les ſophiſmes de la Ruſe par un apologue ; exhorte Zeinzemin à maintenir les loix de la Nature : ce Monarque apprend les déſordres naiſſans chez ſes Peuples par les plaintes qu'on vient lui faire ; ce qu'il répond à ces plaintes : il prend la réſolution d'aller remédier à ces maux : ſon amour lui en fait différer l'exécution ; Adel l'y détermine. Adieux de Zeinzemin & de Zavaher : moyens efficaces qu'il emploie pour faire rentrer ſes Peuples dans le devoir. Le bon ordre eſt rétabli par tout ſon Empire.

NAUFRAGE DES ISLES FLOTTANTES.

CHANT VI.

LA Ruſe, accompagnée de l'Illuſion & du Sophiſme, après avoir long-temps erré dans le vuide des airs, découvrit enfin le Pays fortuné, ſéjour de la Nature; ils s'y introduiſirent à la faveur d'une nuit obſcure; & s'y cachant ſous mille formes diverſes, bientôt leur ſouffle empoiſonné y répandit une contagion ſubtile, d'autant plus pernicieuſe, que les progrès en étoient imper-

ceptibles. Déja le Sophiſme y répandant les premiéres ſemences de l'erreur, avoit ralenti dans les cœurs l'amour du bien général de la ſociété ; il ſuggéroit les premières leçons d'un funeſte intérêt : déja le fils ne chériſſoit plus ſi tendrement le pere, ni l'épouſe le mari : la concorde entre les freres s'affoibliſſoit ſenſiblement ; chacun d'eux commençoit à s'excuſer, ſous divers prétextes, des devoirs de l'amitié & des ſecours mutuels ; les empreſſemens officieux ſe ralentiſſoient entre les membres de chaque famille comme entre les Concitoyens. Pourquoi, diſoit l'un, irai-je entreprendre ſolement un pénible travail, du fruit duquel il ne me revient qu'une modique portion ? Ma famille étant peu nombreuſe, je prendrai un terrain ſuffiſant pour la nourrir ; je l'aurai bientôt enſemencé ; après quoi, ſans me ſoucier de ce que font les autres, je me repoſerai. Celui-là diſoit : Nous ſommes beaucoup plus de monde qu'il n'en faut pour cultiver cette Contrée, pour bâtir cette maiſon, pour fournir les uſtenciles de cette Profeſſion ; ainſi je puis me diſpenſer de me trouver au travail. Quelques-uns alléguoient qu'ayant aidé aux labours, ce n'étoit point à eux à faire les moiſſons.

Ce ſont là les dangereuſes maximes qu'inſ-

piroit ce Monſtre, enfant de l'Erreur & de l'Intérêt, ſecondé de l'Illuſion. Il commençoit à perſuader à ces Habitans qu'il ſeroit à propos que les terres fuſſent partagées entre les chefs de chaque famille, & la Nation diſtribuée en différentes Peuplades qui n'euſſent rien de commun entr'elles. Déja les termes odieux de change, de commerce, de ſalaire, prenoient dans le langage la place de ſecours généreux de l'amitié: on connoiſſoit & on vouloit faire uſage du *tien* & du *mien*, ce fatal couteau des liens de toute ſociété, qui peuvent à peine ſe rejoindre quand ils en ont éprouvé le tranchant mortel: on entendoit prononcer, ſans frémir, le funeſte ſignal de toute diſcorde. *

Ces criminelles penſées reſtoient pourtant encore ſans exécution. Les ordres d'un Monarque reſpecté & chéri, ne laiſſoient encore à perſonne la liberté de s'ériger en réformateur: que dis-je? en corrupteur des loix ſacrées de la Nature. Quelques-uns des Anciens & des plus expérimentés d'entre

* Le bel axiome, *Cuique ſuum*: c'eſt dommage que les parts n'en puiſſent jamais être égalés: à quoi ſervent donc les balances de la Juſtice?

le Peuple, avoient réſolu de lui propoſer leurs avis ſur cela ; mais il ne s'étoit encore rien innové dans l'économie générale de la République. On s'en étoit tenu à de ſimples diſcours.

Il eſt tems, dit la Ruſe, impatiente de la lenteur de ces premiers ſuccès, il eſt tems de frapper les grands coups ; les cœurs ſont diſpoſés à recevoir mes loix : perſuadons celui qui peut les faire exécuter. Elle ſaiſit l'inſtant que tandis que l'Aurore répand la fraîcheur de la roſée, le ſommeil y mêle ſes liqueurs aſſoupiſſantes. La Ruſe donc empruntant le maſque de l'Illuſion, ajoute à ſes talens ſéducteurs les dehors impoſans de la Sageſſe ; elle ſe montre au Prince endormi au ſortir des bras de l'Amour, & lui parle en ces termes :

Souverain, favoriſé du Ciel, il m'envoie vers toi pour ſeconder ton zèle ; ton application à rendre les hommes heureux, te le rend propice : apprends donc qu'il manque encore beaucoup au bonheur de tes Sujets ; l'innocence & la ſimplicité de leurs mœurs ſont louables, mais elles tiennent encore trop d'une ſtupide groſſiereté ; elles leur laiſſent ignorer quantité de choſes utiles,

que les autres Peuples de la Terre ; (car vous n'en êtes pas les ſeuls Habitans) même les moins policés, rougiroient d'ignorer : fais en ſorte qu'ils te ſoient redevables de mille ſages établiſſemens ; deviens le fondateur de ton Empire ; rends ton nom immortel ; fais que la poſtérité la plus reculée, chériſſe ta mémoire ; apprends donc de moi l'art de regner.

Tout, juſqu'à préſent, a été confus dans la ſociété qui t'obéit ; nul rang, nulle dignité que celles de la Nature & de l'âge ; tout ce qui eſt utile eſt commun, partant ſujet à devenir indifférent. Les liens ſacrés du ſang, ſi reſpectés chez les autres Nations, ſont profanés par des alliances illicites ; les familles ſont à peine diſtinguées : les peuplades errantes s'arrêtoient & changeoient de demeure quand il leur plaiſoit ; tu les a fixées ; mais ce n'eſt point aſſez : uſe de ton autorité, partage les terres entre les familles, fais que l'une ne puiſſe plus poſſéder ce qui eſt à l'autre, fixe à chacune les bornes de ſon patrimoine, tu les rendras par-là attentives à le faire valoir : le déſir de ſe voir plus à leur aiſe, plus richement pourvûes les unes que les autres, ex-

citera l'émulation entr'elles; tu verras alors regner par-tout l'abondance. Une autre importante maxime du gouvernement, c'eſt que dans un Etat il n'eſt pas utile que tout le monde ſoit également partagé, tous les Sujets également à leur aiſe; il faut que la crainte de manquer, excite celui qui a moins à aider celui qui a plus, pour engager celui-ci à ſuppléer par ſes largeſſes, ou par recompenſe, à ce qui manque au plus pauvre. Les plus grands Princes de la terre obſervent encore que le bien général l'emporte ſur le particulier. On ne doit pas s'embarraſſer ſi ce Particulier ſouffre; ces détails minucieux ſont indignes d'un Roi: il eſt néceſſaire qu'entre les membres d'une ſociété, les uns poſſédent beaucoup, les autres peu, ou même rien du tout.

Après ces fondemens de l'harmonie de tout Etat policé, bâtis de grandes Villes, érige des Palais; pour décorer ces édifices, tire des entrailles de la terre, & fais valoir des tréſors juſqu'ici inconnus ou négligés, dépouille certaines plantes de leur écorce, & certains arbres du duvet qu'ils produiſent, les Brebis de leur laine, les Inſectes de leur ſoie; qu'une main induſtrieuſe en

compoſe des étoffes ; fais chercher au fond de la mer de quoi les teindre des plus riches couleurs ; fais que l'or, l'argent entremêlés aux tiſſus de ces étoffes, ſe joignent aux pierreries pour en relever l'éclat ; orne de ces parures la Nature, juſqu'à préſent toute nue, ou trop groſſierement couverte ; elles ſont faites pour en relever la beauté.

Tes Sujets ne navigent encore que ſur leurs rivieres ou leurs canaux dans de frêles barques ; fais abattre le pin de deſſus les montagnes, conſtruis-en des maiſons flottantes, qui, portées par les flots & les vents, te rendent acceſſibles toutes les Contrées de l'Univers ; échange tes richeſſes contre celles des Nations les plus éloignées : tes Sujets ne commercent dans chaque canton, qu'avec l'amas commun de toutes leurs proviſions, ſans égard à la valeur de ce qu'ils prennent ou de ce qu'ils fourniſſent. *

Ils diſtribuent indiſtinctement le travail

* Le Poëte n'a point parlé de la navigation, ni de cette ſorte de commerce dans le récit des réglemens que Zeinzemin a faits dans ſes Etats, Chant III. Pour ne point charger ce diſcours de trop de détails, il obſerve par-tout, comme ici, ſuivant le précepte d'Horace, de laiſſer toûjours quelque choſe à dire dans un autre tems.

de leurs mains & les fruits de la terre *; fixe le prix de toutes ces choſes, leur poids, leur meſure : tu viens de régler les divers travaux de tes Peuples, regle auſſi leurs rangs, leurs droits & leurs prérogatives, alors tu verras croître ton autorité. Fais ſurtout que chaque Citoyen ſoit en perpétuelle poſſeſſion, ou de ce qui lui ſera tranſmis par ſes Ancêtres, ou de ce que ſon induſtrie lui aura acquis : établis de ſévères châtimens contre ceux que l'indigence aura induits au crime ; que rien ne s'obtienne gratuitement. Les Arts & les Sciences ne tarderont pas de naître ; & avec le déſir de poſſéder beaucoup, fleurira le commerce, & brilleront le luxe & la magnificence ; reléves-en l'éclat de la majeſté royale ; que chaque Sujet y contribue ; qu'on ne t'aborde plus qu'avec une crainte reſpectueuſe ; qu'environné d'une Cour nombreuſe, ceux que tu daigneras y admettre, s'efforcent d'en augmenter la pompe.

Mais ce n'eſt point aſſez, Prince, que l'on redoute ton autorité & celles des loix ; ce ne ſeroit qu'une foible barrière aux dé-

* Voyez les réflexions que nous avons faites ſur cette eſpece de Commerce au Chant III.

ſirs des hommes que tu prétends gouverner : il faut faire intervenir la Divinité ; il faut, en multipliant leurs devoirs, appéſantir le joug qui les y aſſujettit. Ce n'eſt point aſſez de cette idée générale d'une Divinité bienfaiſante, que tes Ayeux ont fait concevoir à tes Peuples ; il faut encore leur faire comprendre que qui n'obéit pas aux loix humaines, irrite la Puiſſance ſuprême, & qu'elle prépare des châtimens aux tranſgreſſeurs ; il faut même faire paſſer quelques-uns de ces ordres pour divins : fais donc révérer cet Etre Souverain, comme on révere les Rois de la Terre ; que la pompe extérieure d'un culte cérémonieux le faſſe redouter : le Vulgaire groſſier & ſtupide, ne ſe conduit que par un ſenſible frappant ; il eſt à propos qu'il ne ſe conduiſe que par-là. Bâtis des Temples, éleve des autels, fais couler le ſang des victimes ; que les Prêtres miſtérieuſement ornés, impoſent par leur gravité, & paroiſſent médiateurs entre l'homme & la Divinité ; qu'ils paroiſſent toûjours prêts à ſuſpendre les coups redoutables de ſa vengeance. Toi-même, malgré ton pouvoir, parois devant les tiens révérer ces appuis du Trône ; que l'enfant à la

mammelle ſoit élevé ſelon les préceptes de leur doctrine ; que l'homme, toûjours incertain du dégré de faveur qu'il mérite près du Monarque de l'Univers, coure inquiet & tremblant, au moindre préſage, conſulter ces oracles ; qu'ils décident en Souverains de ſes actions, de tous les mouvemens de ſon cœur.

Conſidére maintenant combien le gouvernement de ton Empire eſt éloigné de ce point de perfection, à combien peu de choſe ſe reduit ton autorité : tes ordres une fois donnés pour le travail, tu n'es plus qu'un ſimple Particulier ; encore ſouvent ces ordres prévenus, font-ils oublier qu'il y a un maître qui commande. Rien ne ſe fait par contrainte : on ignorera donc toujours que tu as la puiſſance coactive : l'on te reſpecte parce qu'on t'aime ; mais que deviendroit ce reſpect, ſans ce foible motif qu'un inſtant peut changer en haine ? Il n'en eſt pas ainſi des autres Rois de la Terre, la crainte & le reſpect marchent toûjours devant eux : ils peuvent ſe paſſer de la compagnie de l'amour ; leurs Sujets tremblent, quoiqu'ils haïſſent, ou ils aiment ſouvent ſans ſavoir pourquoi. Sur quoi eſt fondé ton pouvoir ? Il n'y a nulle

propriété dans ton Empire. Sera-ce ſur l'antiquité de ta famille, ſur la reconnoiſſance des ſervices qu'elle a rendus à la ſociété? mais tu n'as point de Sujets qui ne puiſſent s'arroger les mêmes prétentions : d'ailleurs, qu'eſt pour toi cette foible Royauté ? un travail continuel pour le Chef qui dirige les Membres de ce grand Corps. Imite les autres Souverains, repoſe-toi de ces ſoins fatiguans ſur des Miniſtres de tes volontés abſolues ; regarde ton Etat comme un vaſte domaine que tu fais valoir par les mains de tes eſclaves ; jouis tranquilement, au milieu des plaiſirs, des honneurs du diadême.

Mais pour parvenir à cette heureuſe tranquilité, commence par exécuter mes conſeils, ſors des bras d'une honteuſe foibleſſe, bannis l'amour de ton cœur ; c'eſt l'écueil des Héros ; accoutume-toi par cette premiére victoire à cette fermeté d'ame, à cette fiere gravité qui te faſſe redouter ; ſacrifie tout ſentiment, la puſillanime humanité à ta grandeur. *

* En traduiſant ce diſcours, que l'Auteur met dans la bouche de la Ruſe, j'avois fait deſſus quelques réfléxions ; mais liſant peu après celles que fait Adel, j'effaçai les miennes, à l'exception de celle-ci : que c'eſt pourtant ſur la pratique de pareilles maximes que

Ce Monſtre parloit encore, quand l'Aurore ouvrant les portes de l'Orient, laiſſoit appercevoir ces premiéres nuances de la lumiére, qui, comme une eau limpide & pure, commençoient à chaſſer devant elles les plus épaiſſes parcelles du noir limon des ténébres. La ruſe frémit à cet aſpect ; ſa foible paupiere ne peut ſupporter ces premieres lueurs ; le trouble fait expirer les paroles dans ſa bouche perfide. Zeinzemin s'éveille, & n'entend que les cris lugubres d'un hibou qui fuit. Il ſe leve, agité de mille penſées confuſes ; il laiſſe ſa chere Zavaher livrée à un doux ſommeil, & va ſe promener ſur le rivage.

Déja la ſplendeur du jour avoit partagé l'Hémiſphere avec la nuit qui retire ſes ſombres voiles ; les aſtres qui l'accompagnent, ne brillent plus que d'une lueur pâle aux approches de leur Roi ; la vaſte étendue des eaux tranquiles paroît un amas immenſe d'or liquide ; la terre ſemble par ſa verdure & ſes fleurs, une émeraude, où s'enchaſſent une infinité de pierres précieuſes, dont l'éclat animé eſt relevé par la blancheur des perles

ſont moulés & façonnés les panégyriques de la plûpart des Héros anciens & modernes.

de la roſée : du fond des vallons qui ſont comme l'ombre de cette riche broderie, s'éleve la gaze légere des vapeurs tranſparentes qui adouciſſent la vivacité des couleurs : le gazouil varié des oiſeaux célèbre avec leurs amours, l'Auteur de tant de merveilles.

Les charmes de ce raviſſant ſpectacle ſuſpendent quelque temps les ſoucis de Zeïnzemin. O Divinité ! s'écrie-t-il, que tes ouvrages ſont grands ! Quels yeux peuvent ſe laſſer d'en admirer la magnificence ! Cependant, comme ſi ta bonté infinie vouloit ſe ſurpaſſer, tu interromps ſans ceſſe cette merveilleuſe annonce de ton pouvoir immenſe, pour nous la faire paroître toûjours nouvelle ; tu revêts chaque jour la Nature de nouveaux ornemens ; tu lui laiſſes tirer ces vêtemens pompeux de tes tréſors inépuiſables : & pour que tout ce qui reſpire ſoit également frappé de cet appareil de tes bienfaits, tu veux que le calme du repos prépare ſes ſens à des émotions toûjours plus délicieuſes ; enfin, tu multiplies notre exiſtence comme tes dons précieux ; tu fais plus envers moi, tu daignes m'inſtruire dans l'anéantiſſement même du ſommeil. . . .

A ces mots il apperçut le ſage Adel qui

s'avançoit vers lui : il court l'embraſſer : Sans doute, dit-il, mon Pere, que le Ciel favorable dirige vers moi vos pas pour que vous m'aidiez encore de vos prudens conſeils. Quelque choſe de divin ſous une forme humaine, ſous votre reſſemblance (nos rêves nous montrent ſouvent les objets de notre amitié) cette ombre, dis-je, m'a fait connoître que mon Peuple n'eſt point auſſi heureux qu'il pourroit l'être ; elle m'a, par une faveur ſinguliere, inſtruit de quantité de choſes que j'ignorois : ce ne ſont point des images ſans liaiſon préſentées par l'erreur d'un ſonge ordinaire, qui ſe ſont offertes à mon imagination ; ce ſont des raiſonnemens pleins de ſageſſe. Je ne ſuis embarraſſé que de quelques expreſſions, de quelques termes qui me ſont inconnus : * votre expérience m'en éclaircira le ſens. Il lui récite alors le diſcours ſéduiſant de la Ruſe. Que vous en ſemble, ajouta-t-il ? ne paroit-il pas dans ces diſpoſitions un ordre, une économie

* Effectivement le diſcours de la Ruſe ne devoit pas être fort intelligible pour Zeinzemin : le Poëte néanmoins obſerve de la faire parler comme ſi elle étoit entendue ; il fait par-là délicatement appercevoir qu'en voulant ſurprendre ce Prince, elle ſe trompe elle-même.

admirable, & une variété infinie dans les reſſorts * qui meuvent une République ainſi conſtituée ? Quelle fécondité de reſſources ne réſulte-t-il pas de tous ces moyens ! Que d'avantages, que de biens ne procurent-ils pas aux heureux Mortels qui ſont dirigés par de ſi ſages préceptes ! Je ne vois dans notre ſociété qu'une uniformité ennuyeuſe qui nous laiſſe ignorer la plûpart des choſes qui rendent la vie délicieuſe.

Ah ! Prince, s'écria douloureuſement Adel, que dites-vous ? laiſſez, laiſſez vos Peuples daus cette heureuſe ignorance ; elle fait toute leur félicité : imitez en cela nos premiers Peres ; quoiqu'ils ſe ſouvinſſent d'une partie des cauſes funeſtes † du déſaſtre qui les avoit ſeuls épargnés, ils ne parloient point à leurs enfans des crimes qui venoient d'être punis ; ou ils vouloient en effacer totalement les monſtrueuſes idées, ou ce qu'ils leur en diſoient, n'étoit que pour leur en inſpirer une éternelle horreur. Je ne vous ai point encore informé que c'eſt dans les mêmes vûes, qu'à préſent même il n'y a qu'un

* En Morale & en Politique, ainſi qu'en Méchanique, les machines les plus ſimples ſont les plus eſtimables & les meilleures.

† Voyez Chant II. page 55 & 56.

certain nombre de perſonnes ſages dans toute la Nation, qui ayent quelque connoiſſance des anciens forfaits ; encore n'eſt-ce qu'à un certain âge qu'on leur confie ce ſecret, qui ſouvent meurt avec eux : on ne leur découvre les dangers que peut courir le cœur humain, qu'en leur recommandant d'en écarter adroitement le reſte des Concitoyens ; le commun du Peuple ne connoit, de tous les maux paſſés, que la propriété, pour la déteſter ſouverainement.

Pour vous, ô Zeinzemin ! vous voyant, dès l'âge le plus tendre, toute la ſageſſe des vieillards, je n'ai point craint de vous apprendre des choſes qu'il étoit important pour la Patrie que vous ſachiez. Je n'entrai point alors dans un détail des conſéquences pernicieuſes que j'ignorois moi-même ; le diſcours impoſteur que vous venez d'ouïr en ſonge, me fait appercevoir tout le venin de ces ſources empeſtées ; le vrai qui eſt mêlé dans ces raiſonnemens, eſt un parfum qui enveloppe un poiſon ſubtil ; le bonheur apparent des autres Peuples de la terre, eſt un malheur réel : préſervez-en les vôtres. Qu'arriveroit-il, hélas ! ſi vous partagiez entre les hommes ce que la

Nature a voulu qui ſoit commun ? Écoutez, Prince, cet Apologue.

On dit qu'autrefois aucuns des animaux n'étoient voraces ; tous ſe contentoient d'une innocente nourriture : on voyoit le fier Lion, le Tigre, l'Ours, le Loup, mêlés indiſtinctement avec les timides Brebis, les Bœufs, les Cerfs & les Chevaux, paître l'herbe. Un jour ſe trouvant raſſemblés dans une plaine fertile en paturages : Partageons, dirent-ils, cette prairie. La mere, qui allaitoit trois Petits, demanda trois parts ; celle qui n'en avoit point encore, ſe contenta d'une : il arriva que la premiére mourut, & ne laiſſa qu'un Petit, qui ſe mit ſeul en poſſeſſion des trois parts par droit d'héritage. Celle qui n'avoit point été féconde, eut enſuite une nombreuſe poſtérité. Ses nourriſſons devenus grands, & reduits à vivre avec leur mere, de la part qui ſuffiſoit à peine pour elle ſeule, prierent l'Animal qui venoit d'hériter de trois portions, de leur en céder au moins deux pour les garantir de mourir de faim. Je ne ſuis point cauſe de votre indigence, leur répondit celui auquel ils s'adreſſoient ; les partages ont été faits avant que nous fuſſions nés, & il

faut que les choſes demeurent comme elles ont été réglées par nos Peres. Pourvoyez-vous, comme il vous plaira, je ne prétens point que vous veniez paître ſur le terrain qui m'eſt échu : s'il m'eſt plus que ſuffiſant à préſent, je le réſerve pour mes enfans. Cette impitoyable cruauté fit périr de faim cette race nombreuſe qui demandoit quelque ſecours. Ce mauvais exemple devint fréquent. On vit donc bientôt la famine, au ſein même de l'abondance, obliger les plus forts à dévorer les plus foibles. On fit des réglemens pour réprimer ces déſordres; ils diminuerent le mal, mais ils n'en ôterent point la cauſe. Ceux des animaux qui étoient devenus voraces par néceſſité, reſterent tels par habitude; les plus pacifiques reconnurent, mais trop tard, l'erreur de leurs prédéceſſeurs; ils ne ceſſerent de partager les paturages, mais demeurerent expoſés à la fureur des plus violens.

Il en doit être de même, Prince, chez les Peuples où regne la dure, l'inſenſible propriété; elle eſt la mere de tous les crimes, enfans du déſeſpoir & d'une indigence furieuſe : leurs légiſlateurs puniſſent ſouvent le malheureux, & épargnent le coupable;

leurs loix chétives ne font que pallier les maux ; elles châtient des actions perverſes ; elles ignorent les moyens de les rendre impoſſibles ; elles devroient être faites pour empêcher d'imprudentes conventions, cauſes de l'inconſtance de la volonté ; mais imprudentes elles-mêmes, ou elles en aggravent le joug, ou elles lui impoſent de nouvelles obligations ; ſouvent pour appûyer leur foible autorité, il faut qu'elles changent en crimes des actions innocentes.

Je vous le repete encore, ô cher Zeinzemin ! & peut-on trop ſouvent le redire ? Les loix éternelles de l'Univers ſont, que rien n'eſt à l'homme en particulier, que ce qu'exigent ſes beſoins actuels, ce qui lui ſuffit chaque jour pour le ſoutien ou les agrémens de ſa durée ; le champ n'eſt point à celui qui le laboure, ni l'arbre à celui qui y cueille des fruits ; il ne lui appartient même des productions de ſa propre induſtrie, que la portion dont il uſe ; le reſte, ainſi que ſa perſonne, eſt à l'humanité entiére.

Voilà les loix que votre autorité doit conſtamment maintenir ; tous ordres contraires à ces divins décrets, ſont des crimes eux-mêmes. Si les Peuples que l'erreur d'un

ſonge vous a fait paroître heureux, ſe gouvernent par d'autres régles, elles ſont, à la vérité, des conſéquences néceſſaires de leurs coutumes bizarres ; mais qu'étoit-il beſoin de les introduire ces coutumes, contre leſquelles la Nature reclame ſans ceſſe dans tous les cœurs ; La Providence l'a permis, j'en conviens ; & c'eſt pour relever l'excellence & la douceur de ſon empire ſur ſes créatures, & l'ordre admirable établi dans le monde : ſi elle ne fait point un crime aux Nations de porter le joug qu'elles ont ſubi, peut-elle ne pas approuver de nous voir obéir aux divins préceptes qu'elle nous preſcrit par la voix touchante de la Nature ? *

Vous, Zeinzemin, ſoyez le généreux défenſeur des droits de l'humanité : les plus reſpectables loix ſont ſes doux ſentimens ; les crimes ou l'eſclavage ſont des actions,

* Cette réflexion juſtifie le Poëte d'avoir mis dans la bouche profane de la Ruſe la plupart des maximes de notre Morale ; Morale d'inſtitution humaine qu'on peut, en quelque ſorte, regarder comme criminelle & attentatoire, en comparaiſon des loix invariables que la Divinité a dictées à la Nature ; & on peut dire dans ce ſens que des Peuples qui vivroient ſous ces loix ſacrées, ſeroient coupables & inſenſés, s'ils leur en ſubſtituoient d'autres.

ou un aſſujettiſſement contraire à ces oracles de nos cœurs ; loin de les faire taire, loin de reſſerrer les bornes de leur autorité par de pernicieux uſages, étendez-les encore, s'il eſt poſſible. Si vous mettez de l'ordre & de l'économie dans la ſociété, ne rompez jamais l'union intime de ſes parties par des diſtinctions qui rendent l'homme étranger à l'homme même ; n'introduiſez des Arts que ceux qui rapprochent les Concitoyens, qui les rendent complaiſans & aimables ; ignorez pour jamais le pouvoir tirannique de la contrainte : quiconque regne ſur des ames qui ne ſont point corrompues, ne redoute point les caprices de l'inconſtance.

Laiſſez dans le ſein de la Terre d'inutiles métaux, ou ne les employez qu'aux ornemens de nos vaſes & de nos demeures.

Ah ! ſans doute, les Monſtres que la Vérité chaſſa autrefois de ces Contrées, eſſaient d'y rentrer ; c'eſt l'un d'eux qui vient de tenter de vous ſéduire par un ſonge flatteur.

Peu après de ſi ſalutaires avis, Zeinzemin apprit les déſordres cauſés par le ſouffle empeſté des Furies qui avoient tenté de l'en infecter lui-même ; il vit, pour la premiére fois, non ſans douleur, pluſieurs de ſes Sujets ac-

courir de différentes Provinces, lui porter leurs plaintes, le prier de décider leurs conteſtations, & de terminer leurs querelles.

Alors ſon front débonnaire s'obſcurcit pour la premiére fois, des nuages de l'indignation : Allez, leur dit-il, inſenſés, je ne veux point écouter les violateurs des droits ſacrés de l'humanité : à quoi ſerviroient mes déciſions, mes conſeils, pour qui n'écoute plus la voix de la Nature ? Quelles ſont vos plaintes, artiſans de vos propres maux ? Pouvez-vous ignorer pourquoi la paix ne regne plus entre vous ? & ſi près de l'état heureux d'où vous ſortez, ne voyez-vous déja plus ce que vous devez faire pour y rentrer ? Retirez-vous ; ce n'eſt point ici que je veux vous entendre. J'irai, j'irai vous couvrir de honte aux yeux de vos Concitoyens. Quoi ! déja l'on oſe s'approprier ?... On ſe refuſe des ſecours ? ... On diſpute avec aigreur ?... Le nom d'adverſaire prend la place de celui d'ami ? ...

Ce peu de paroles, pleines de ſens & de dignité, pénétrérent les cœurs avec plus de rapidé, que le feu d'un éclair ne traverſe l'épaiſſeur des ténébres d'une nuit orageuſe.

Que l'homme ſeroit heureux, s'il n'avoit

pour préjugés que des vérités conſtantes ! Si le faux, tourné en habitude, a tant de pouvoir ſur ſon ame, quel bien une perſuaſive évidence de ſes vrais intérêts ne doit-elle pas produire ! Un mot, un clin d'œil qui l'avertit des approches du vice, peut la préſerver ou la guérir de ſes atteintes.

Tel fut l'effet des reproches que Zeinzemin fit à ces Concitoyens déſunis, qui étoient venus pour ſe plaindre. Ils rougiſſent de cette démarche, ils en déteſtent les funeſtes motifs : l'amitié, la concorde ſe raniment entre eux ; il ne leur reſte que le regret d'avoir oſé les altérer ; ils retournent chez eux reprendre les moyens de les rendre déſormais inviolables.

Zeinzemin a déja formé le glorieux deſſein d'aller reprimer ces déſordres naiſſans ; mais ſur le point de l'exécuter, il héſite, il différe, ſon cœur s'allarme de l'inſtant douloureux qui va le ſéparer de ce qu'il aime. Zavaher triſte, éplorée, eſt pour lui un objet qui lui perce l'ame ; il ne peut ſe réſoudre à lui apprendre qu'il va la quitter, il n'oſe porter à cette perſonne chérie un coup dont il va doublement reſſentir tout le poids affligeant. Le ſage Adel remarque

ſon irréſolution, il en démêle aiſément la cauſe : Partez, Prince, partez, lui dit-il, hâtez-vous d'arrêter les progrès de la contagion ; je ſçais ce qu'il en doit couter à votre cœur ; mais pouvez-vous balancer un inſtant, lorſqu'il s'agit du ſalut de la Patrie ? A ce nom ſacré, tout autre ſentiment doit ſe taire chez le généreux Zeinzemin. Le Prince ne répond que par un profond ſoupir.

Il fait avertir la Jeuneſſe, qui l'accompagne dans ſes voyages, de ſe raſſembler ; & précipitant le moment fâcheux dont l'attente lui eſt plus cruelle que le mal qu'il va reſſentir, il va préparer ſa chere Zavaher à recevoir ſes adieux. Un grand nombre de perſonnes accourt voir ce ſpectacle touchant, & mêler leurs larmes à celles de ces illuſtres Epoux. On avertit le Monarque que tout eſt prêt pour le départ ; ſon fier Courſier, impatient de voir paroître ſon maître, frappe la terre & fait retentir l'air de ſes henniſſemens.

Ils paroiſſent enfin, ces deux ornemens de l'Empire, flétris par la douleur ; toute l'aſſemblée fond en pleurs. Hélas ! qui auroit pu n'être pas pénétré ? telle qu'on dit

que quelquefois l'humaine cruauté mena des victimes humaines à l'autel, telle on voit la triſte Zavaher : Zeinzemin tremblant ſoutient à peine les pas chancelans de cette aimable Epouſe ; ſa tête, le ſiége des graces les plus raviſſantes, languiſſamment panchée ſur le cœur qu'elle adore, ainſi qu'une fleur qu'un vent impétueux vient de rompre, ne conſerve plus que ſa blancheur ; le vif incarnat qui l'animoit, s'eſt diſſipé comme le coloris vermeil d'un léger nuage, lorſque le Soleil ceſſe de l'éclairer en ceſſant de donner le jour ; ſa bouche, ce doux & éloquent organe d'une ame bienfaiſante, entr'ouverte par les ſanglots qui étouffent ſa voix, paroit expirante ; ſes beaux yeux, demi éteints, ne brillent plus que par des larmes qui les inondent ; ils fixent leurs foibles, mais tout-puiſſans regards, ſur ceux de Zeinzemin, auxquels ils ſemblent redemander la lumiére ; mais la majeſté de ce Héros eſt elle-même obſcurcie par les plus ſombres nuages de la conſternation. Je pars, dit-il, ô chere moitié de mon ame ! ainſi l'exige le bien de la Patrie. Voulez-vous donc, pour une abſence de quelque tems, accabler des plus cruels tourmens

cette triſte partie de moi-même que le devoir arraché de vos bras ? Calmez, je vous en conjure, par cet amour qui la cauſe, une douleur qui redouble mes peines ; que la douce eſpérance de vous revoir bientôt, & ſans laquelle j'expirerois, vous ranime ; penſez que Zeinzemin vous quitte plus épris que jamais des charmes de votre ame & de votre perſonne ; penſez que votre divine image eſt auſſi inſéparable de mon cœur, qu'il eſt lui-même inſéparable de ma vie ; penſez enfin, chere Epouſe, que dès l'inſtant qui me ſépare de vous, je me hâte de revoler vers l'objet de mes plus chers déſirs.

Il eſt une douleur dont on ſe plait à voir & à reſſentir les effets, celle qui prouve que nous aimons & que nous ſommes aimés ; il eſt auſſi une ſorte de plaiſir à ſe voir privé d'un bien avec l'eſpoir de ſe voir bientôt rendre cet objet cheri : alors la ſituation de notre cœur eſt pareille à une ſoif ardente, qui attend un délicieux breuvage qu'on lui prépare : telle eſt, dis-je, la ſituation de ces deux Amans.

Les tendres diſcours de Zeinzemin fixent ſur cette conſolante idée, l'ame de l'aima-

ble Zavaher ; elle lui redonne la force de prononcer un adieu, que ce Prince lui-même ne peut exprimer que par des baiſers arroſés de larmes ; il ſaiſit cet inſtant, s'arrache à lui-même, il fuit. La triſteſſe & les ſoucis qu'il emporte, altérent la douceur de ſon viſage. Un Roi qui marche à la tête d'une nombreuſe armée pour aller châtier des rebelles, n'eſt pas plus redoutable qu'il le parut aux yeux des novateurs, & de ceux qui, ſéduits par l'erreur, avoient oſé donner atteinte aux loix ſacrées de la concorde des Concitoyens. Rien de plus terrible que l'indignation d'un pere que l'on chérit. Le bruit s'eſt déja répandu que Zeinzemin parcourt ſon Empire, non plus comme autrefois pour louer & encourager le zéle de ſes Peuples, mais pour ranimer ce zéle prêt à mourir.

A ſon arrivée les coupables, ſaiſis de crainte, n'oſent paroître ; ils n'accourent plus au-devant de lui avec des acclamations de joie ; leur amour pour le Prince n'eſt point ralenti ; mais la honte de mériter des reproches, le tient renfermé dans les cœurs : où Zeinzemin trouve ces diſpoſitions, il ranime la confiance en ſes bontés ; il les plaint de s'être laiſſés ſurprendre à de fauſſ

ſes apparences ; il feint même d'attribuer leur conduite à un amour peu prudent du bien public ; il leur fait enviſager les dangers auxquels ils expoſoient la ſociété, en introduiſant des uſages qui alloient en rompre les liens : ici il encourage, ailleurs il étonne, il effraie par les menaces les plus capables d'intimider une Nation affectionnée à ſon Chef. C'en eſt fait, dit-il à ceux qui s'excuſent ſous différens prétextes de contribuer à l'utilité commune ; cherchez qui déſormais ſe charge des ſoins pénibles de votre bonheur. Je renonce au vain titre de Pere de la Patrie, puiſque des fils dénaturés veulent déchirer ſon ſein. Je vous laiſſe en proie à l'aveugle fureur de la propriété : partagez entre vous, s'il eſt poſſible, l'air infecté que vous reſpirez. Si je ne ſuis plus écouté du reſte de mes Peuples, j'irai jouir dans une paiſible retraite d'un repos que je ne dois plus interrompre pour qui refuſe de prêter des ſecours à ſes freres, ou ſi j'en trouve encore, que votre funeſte exemple n'ait point corrompus, je les aſſemblerai pour ériger un monument éternel de votre honte ; j'environnerai vos Contrées d'un mur

impénétrable

impénétrable * qui préſervera le reſte de la Nation, de la contagion de vos mœurs : je voudrois pouvoir détacher vos campagnes de ce Continent, comme autrefois la Vérité irritée, en détacha ces Iſles infortunées, qui emporterent ceux qui s'étoient rendus coupables des mêmes forfaits.

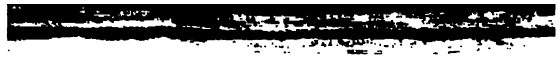
Ces paroles foudroyantes portent la conſternation dans les cœurs, ſuivie d'un utile repentir : Zeinzemin veut ſe retirer, il eſt environné d'une foule de Concitoyens, qui le conjurent avec larmes, de ne les point abandonner ; ils le ſupplient d'oublier une erreur qu'ils déteſtent ; il réſiſte à leurs inſtances ; leur déſeſpoir redouble ; il céde enfin tel qu'un pere attendri par tant de marques de douleur, & par les promeſſes les plus ſolemnelles de rentrer dans le devoir.

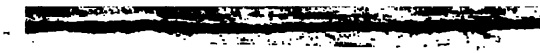
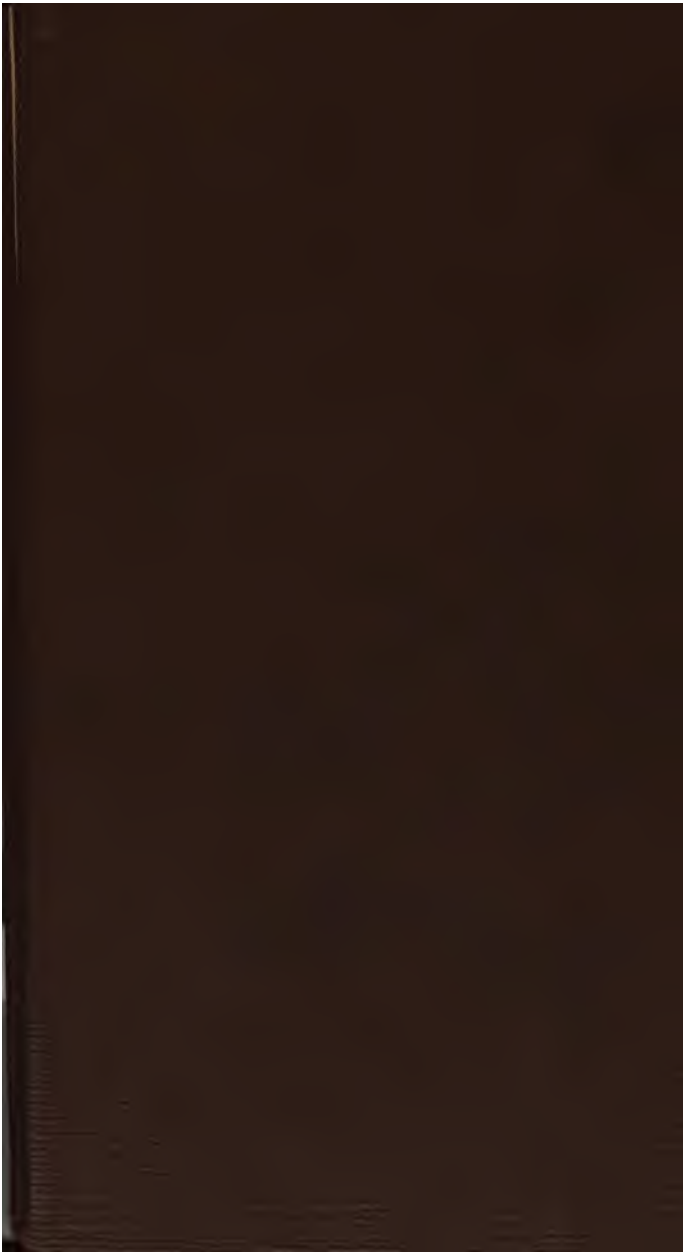
C'eſt ainſi que, par une éloquence inſinuante ou rapide, ſoutenue de cet air de magnanimité, de cette dignité douce & ſévére que la Divinité imprime ſur le front des Héros, Zeinzemin ſe rend maître des volontés avec plus d'empire que les plus

* Le Poëte a, je penſe, pris cette idée de la fameuſe muraille de la Chine de 500 lieues de longueur, qui enferme cet Empire du côté de la Tartarie.

fiers Conquerans ne les ſubjuguent par la crainte : la Vérité elle-même l'inſpire, parle par ſa bouche, & brille dans ſes yeux. Enfin, les foibles efforts que les Vices viennent de faire pour effacer les loix de la Nature, ne ſont que donner un nouveau luſtre à leurs ſacrés caractéres ; l'amitié entre les Concitoyens, la tendreſſe dans les familles, l'harmonie entre tous les Membres de l'Empire, l'amour de la Patrie revivent plus fortement que jamais.

Fin du premier Tome.





JUL 1 5 1946